

Un gars de l'enfer

Strougatski, Arkadi et Boris

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

présence du futur

**arcadi et boris
strougatski**
**un gars
de l'enfer**



denoël

ARCADI ET BORIS STROUGATSKI

Un gars de l'enfer

roman

TRADUIT DU RUSSE PAR
BERNADETTE DU CREST

DENOËL

Titre original :
PAREN IZ PREISPODNEÏ

© *by Mapt*, 1974,
et pour la traduction française
© *by Éditions Denoël, Paris*, 1977.

1.

Ce trou ! Jamais je n'ai vu de bled pareil, je ne savais même pas que ça pouvait exister. Les maisons, bâties sur pilotis, hautes comme des miradors, étaient rondes, noires et sans fenêtres. Sous chacune d'elles, c'était un fouillis de jarres, de baquets, de chaudrons rouillés, de râteaux et de pelles... La-terre du sol luisait d'usure, tant elle était brûlée, foulée, battue. Des filets de pêche, secs, pendaient un peu partout. Que peuvent-ils bien pêcher dans ces marécages qui s'étendent à perte de vue et empestent pis qu'un tas d'ordures ?... Dire que des êtres humains moisissent depuis des siècles dans ce trou infect et que, sans le duc, ils y moisiraient encore mille ans ! Le Nord, quoi, un pays de sauvages... Naturellement, pas le moindre habitant en vue. Probable qu'ils ont déguerpi, de gré ou de force, à moins qu'ils ne se cachent dans leurs tanières...

Sur la place, devant le dépôt de chasse, une fumée montait d'une cantine de l'armée, dont on avait ôté les roues. Un énorme Crabe, gras comme un cochon, un tablier crasseux noué autour d'un uniforme dans le même état de saleté, remuait avec une louche le contenu d'une marmite. Pour moi, c'est de là que venait l'odeur qui empestait le village. Nous nous sommes approchés, le Guépard lui a demandé où était son chef. Ce gros lard, sans même tourner la tête, a levé sa louche dans la direction de la rue tout en marmonnant quelque chose, le nez dans sa tambouille. Un bon coup de pied dans le coccyx l'a décidé à nous regarder, et je vous prie de croire qu'à la vue de notre uniforme il a rectifié la position ! Sa grosse figure était à la dimension de son ventre, ses grosses joues n'avaient pas dû être rasées depuis une semaine.

— Où est ton chef ? répète le Guépard, piquant de sa cravache le double menton du cuistot.

L'autre, roulant des yeux, tout bégayant, lui répond d'une voix de fausset :

— Mes excuses, monsieur l'Instructeur-chef... Monsieur le major est sur le terrain... Au bout de la rue... à la sortie du village... Je vous fais mes excuses, monsieur l'Instructeur-chef...

Il continuait à bredouiller, quand deux autres Crabes ont débouché

de l'angle du magasin, de vrais épouvantails ceux-là, sans armes, tête nue ; en nous apercevant, ils se sont mis au garde-à-vous, complètement sidérés. Le Guépard s'est contenté de soupirer, puis a continué son chemin, se tapotant le mollet du bout de sa cravache.

Oui, nous arrivions à temps ! Quels soldats ça doit faire, ces Crabes ! Les trois que je viens de voir donnent une idée du reste. Écœurant ! Passez-moi l'expression, mais ce bataillon de poux de l'arrière, ce ramassis d'épiciers, de savetiers, de gratte-papier, d'éclopés, de bigleux, de gugusses – tout ça, c'est du fumier ambulante, de la graisse à baïonnettes. Les blindés de l'Empire leur passeraient dessus sans même s'apercevoir de la chose.

Voilà ce que je me disais, lorsque quelqu'un nous a hélés. Sur la gauche, entre deux maisons, une tente camouflée avait été dressée, un bout de chiffon pisseux, hissé en haut d'une perche, indiquait un poste de secours. Deux Crabes fourrageaient sans se presser dans les sacoches à médicaments, des blessés étaient couchés sur des nattes à même le sol. Ils étaient trois, l'un d'eux appuyé sur un coude, la tête bandée, nous regardait. Quand on s'est retourné, il nous a de nouveau appelés.

— Monsieur l'instructeur ! Un petit instant, je vous en prie !...

Nous nous sommes approchés. Le Guépard s'est accroupi, je suis resté debout derrière lui. Le blessé ne portait ni insigne ni galon, sa tenue de camouflage déchirée, brûlée, découvrait un torse poilu. À son visage, à ses yeux fous, à ses cils roussis, j'ai tout de suite compris que ce n'était pas un Crabe. Non, les gars, celui-ci, c'était un dur. Pas d'erreur.

— Baron Tregg des brigades de chasseurs. (On aurait dit le crépitement de chenillettes en marche.) Commandant de la 18^e section spéciale de chasseurs forestiers.

— Instructeur-chef Digga, répond le Guépard. Parle, frère-courage.

— Une cigarette... demande le baron d'une voix subitement défaite.

Pendant que le Guépard sortait son étui, il lui a expliqué, très vite :

— J'ai été pris par un lance-flammes, grillé comme un cochon... Heureusement, il y avait un marais, je m'y suis enfoncé jusqu'aux sourcils... Mais les cigarettes sont en bouillie... Merci...

Il aspire une bouffée, les yeux mi-clos, puis se met à tousser désespérément, son teint se violace, une goutte de sang, échappée du pansement, glisse sur la joue et se fige, épaisse comme du goudron. Le Guépard, sans se retourner, tend le bras pardessus son épaule en

claquant dans ses doigts. Aussitôt, j'attrape la gourde qui est à mon ceinturon et je la lui passe. Après quelques gorgées, le baron a eu l'air de se sentir mieux. Les deux autres blessés ne bougeaient pas, endormis ou peut-être déjà morts. Les infirmiers nous lançaient de petits coups d'œil craintifs, sans oser nous regarder en face.

— Ça fait du bien... dit le baron Tregg en rendant la gourde. De combien d'hommes disposes-tu ?

— Une quarantaine, répond le Guépard. Prends la gourde. Garde-la pour toi.

— Quarante... Quarante Chats Guerriers...

— De bien petits chats... Malheureusement... Mais nous ferons l'impossible.

Le baron regardait le Guépard du fond de ses yeux, creusés sous les sourcils brûlés, noyés de souffrance.

— Écoute, frère-courage, dit-il. J'ai perdu tous mes hommes. Voilà trois jours que je recule, des combats incessants. Les Mange-rats foncent avec leurs chars d'assaut. J'en ai détruit une vingtaine. Les deux derniers, hier... ici, à la sortie du village... tu les verras. Le major-chef est un crétin, un lâche... une vieille ganache... J'étais décidé à l'abattre, mais je n'avais plus une cartouche. Tu te rends compte ? Plus une cartouche ! Planqué dans le village avec ses Crabes, il nous a regardés flamber les uns après les autres. Qu'est-ce que je voulais dire ? Ah, oui ! Où est la brigade de Gagrid ? La radio est bousillée... Dernière information : « Tenez bon, la brigade de Gagrid n'est plus loin... » Passe-moi une cigarette... Et informe le Q.G. que le dix-huitième chasseurs n'existe plus.

Il délirait. Ses yeux fous se couvraient d'un voile, la langue remuait avec difficulté. Retombé sur le dos, il ne cessait de parler d'une voix indistincte, rauque, ses doigts crispés s'accrochaient tantôt aux bords de la natte, tantôt aux vêtements. Puis il s'est arrêté au milieu d'une phrase, le Guépard s'est alors levé, a pris lentement une cigarette sans quitter du regard le visage renversé, a allumé son briquet, s'est penché, a posé l'étui et le briquet à côté des doigts noircis qui ont agrippé l'étui. Le Guépard, sans dire un mot, s'est détourné et nous sommes partis.

Je me disais que c'était peut-être une bénédiction. L'officier avait perdu connaissance au bon moment. Sinon, il lui aurait fallu apprendre que la brigade de Gagrid, elle aussi, avait été détruite. La nuit d'avant, sur la ligne de rocade, un tapis de bombes l'avait anéantie – pendant deux heures, nous avons dû débarrasser la route de débris de véhicules et d'amas de viande refroidie, repoussant des

types devenus fous qui rampaient sous les camions pour s'y cacher. De Gagrid nous n'avons retrouvé qu'une casquette de général, encroûtée de sang... Rien que d'y repenser, j'en ai eu froid dans le dos, et, regardant le ciel, je me suis réjoui de le voir si bas, si gris, si bouché.

La première chose que nous avons aperçue en sortant du village, c'est un char de l'Empire qui avait quitté la route et était venu piquer du nez dans le puits du village. Il ne brûlait plus, l'herbe alentour était couverte d'une suie grasse. Sous la trappe du blindé, le cadavre d'un Mange-rats gisait à plat ventre – tout avait grillé sur lui, il ne restait que ses brodequins de cuir à triple semelle. Ils ont de belles chaussures ces Mange-rats ! Les chaussures, les chars et peut-être aussi les bombardiers, voilà ce qu'ils ont de bien. Mais comme soldats, ça ne vaut pas tripette, tout le monde le sait. Des chacals.

— Qu'est-ce que tu dis de ces positions de défense, Gag ? me demande tout à coup le Guépard.

Je regarde autour de moi. Vous parlez d'un retranchement ! Je n'en croyais pas mes yeux. Les Crabes s'étaient creusé des tranchées au milieu d'un champ, à la sortie du village, face à la jungle, dressée comme une muraille à cinquante pas maximum des premières lignes. Un régiment, une brigade, n'importe quoi pouvait s'y regrouper, sans que personne dans les tranchées en sache rien. Les tranchées de l'aile gauche donnaient par-dérrière sur un trou d'eau. Celles de droite sur un terrain plat, des cultures probablement, ravagées par le feu. Ouais...

— Elles ne me disent rien ces positions.

— À moi non plus, me répond le Guépard.

S'il n'y avait eu que les tranchées ! Mais il y avait aussi des Crabes ! Une centaine, pas moins, et qui baguenaudaient comme à la foire. Certains, réunis en cercle, entretenaient des feux de bois, d'autres se contentaient de regarder, les mains dans leurs manches. Le reste se baladait. Devant les tranchées, des fusils traînaient, les mitrailleuses étaient braquées à la verticale. Enfoncé dans la boue jusqu'aux moyeux, un lance-fusées trônait absurdement au beau milieu de la route. Un vieux Crabe, posté, ou simplement fatigué de marcher, s'était installé sur l'affût et se grattait paisiblement l'oreille avec un bout de bois.

J'étais écoeuré. Si je l'avais pu, j'aurais nettoyé tout ce bazar à la mitraillette. J'ai lancé un coup d'œil plein d'espoir au Guépard, mais il se taisait, se bornant à faire aller son nez busqué de droite à gauche et vice versa.

Des voix furieuses ont éclaté derrière nous, je me suis retourné. Au

bas des marches d'une maison, deux Crabes se disputaient un cuveau – chacun tirait de son côté, chacun crachait ses insultes. Ces deux-là, je les aurais canardés avec un plaisir tout particulier.

— Amène-les, m'a dit le Guépard.

Je n'ai fait qu'un bond jusqu'aux braillards. Un coup de mitrailleuse sur les doigts de l'un, puis de l'autre. Lorsque, lâchant le baquet, ils m'ont regardé avec des yeux ronds, je leur ai montré d'un signe de tête le Guépard. Vous les auriez vus se mettre à suer à grosses gouttes ! S'essuyant avec leurs manches, ils ont trottiné jusqu'au Guépard et se sont figés à deux pas de lui, petits tas de sueur et de crasse. Lentement, le Guépard a levé sa cravache, mesuré son coup comme s'il jouait au billard et les a cinglés en pleine figure l'un après l'autre, puis, regardant ces espèces de veaux, il a simplement dit :

— Allez me chercher votre commandant, et plus vite que ça !

Oui, les gars, le Guépard ne s'attendait tout de même pas à une situation aussi catastrophique. Évidemment, nous ne pouvions pas espérer grand-chose. Du moment qu'on envoie les Chats Guerriers sur la brèche, c'est que les carottes sont cuites. Mais ça !... Le Guépard en avait le nez qui blêmissait.

Le chef a fini par arriver – il était dans le village –, boutonnant à la hâte sa tunique, tout somnolent, grand échalas à favoris gris. La cinquantaine, au bas mot. Le nez rouge, strié de veinules, un lorgnon aux verres salis par les doigts, comme en portaient les officiers d'état-major de la dernière guerre. Des brins de tabac à chiquer collaient à son menton étriqué. Se targuant de son grade de major-chef, il a commencé à tutoyer le Guépard. Mal lui en a pris ! Le Guépard l'a mouché au point que l'autre avait l'air de se ratatiner ! Au début de l'algarade, il dépassait le Guépard d'une demi-tête, une minute plus tard, un petit vieux à cheveux blancs regardait mon chef en levant le nez.

Bref, le major-chef ignorait où était l'ennemi et quels étaient ses effectifs ; sa mission consistait à tenir le village jusqu'à l'arrivée des renforts ; sa force de dissuasion : cent seize soldats, huit mitrailleuses et deux lance-roquettes ; la plupart des hommes n'étaient guère valides, après la marche forcée de la veille, vingt-sept d'entre eux étaient à l'infirmerie, qui avec des ampoules au pied, qui avec des hernies, qui avec...

— Écoutez, dit soudain le Guépard. Que se passe-t-il là-bas ?

Le major-chef, interrompu au milieu de sa phrase, se tourne dans la direction qu'indique la badine. Quels yeux il a, notre Guépard ! Je venais seulement d'apercevoir près des feux, dans un cercle d'hommes,

au milieu des blousons gris de nos Crabes, les combinaisons zébrées de l'infanterie blindée impériale. Sale impression, je vous prie de le croire... Un, deux, trois... Quatre Mange-rats se serraient autour du feu de camp et les autres salopards leur faisaient presque risette. Et je fume, et je rigole...

— Là-bas ? fait le major, et ses yeux de lapin se portent sur le Guépard. Vous voulez parler des prisonniers, monsieur l'Instructeur-chef ?

Le Guépard ne répond pas. Le Crabe-chef rajuste son lorgnon et se lance dans des explications :

— Ce sont des prisonniers, voyez-vous, mais ils ne sont pas de notre ressort. Ils ont été capturés par des chasseurs, pendant la bataille, n'est-ce pas ? N'ayant ni moyens de transport ni effectifs suffisants pour assurer la garde...

— Gag, dit le Guépard. Prends-les et confie-les à la Tenaille. Mais qu'il commence par les interroger...

Mitraillette au poing, je me suis approché du feu. Ils fumaient, ces cochons, et buvaient je ne sais quoi dans des gamelles, la mine réjouie, le menton luisant. Quels fumiers... Et ce blond qui tape dans le dos d'un Crabe, et l'autre qui prend l'air content, qui rit en hochant la tête. Ils sont bourrés, ma parole !

Me voyant venir, les Crabes s'étaient tus. Quelques-uns cherchaient à se tailler en douce. Les autres restaient assis, les jambes fauchées par la peur, et me regardaient, bouche bée. Quant aux zèbres, ils avaient tourné au gris. On nous connaît chez les Mange-rats !

Je leur ai donné l'ordre de se lever. Ce qu'ils ont fait. À contrecœur. Je leur ai dit de se mettre en rang. Ils s'y sont mis, bien forcés d'obéir. Le blondin a voulu baragouiner quelque chose, je lui ai enfoncé mon arme dans les côtes et il s'est tu. Les voilà partis à la queue leu leu, tête basse, les mains derrière le dos. Des rats. Ils en ont même l'odeur... Sur les quatre, il y avait deux costauds, les autres étaient des demi-portions, des petits morveux, à peine plus âgés que moi.

Je déteste les prisonniers. C'est quoi, je vous le demande, ces limaces qui partent à la guerre et se laissent prendre par l'ennemi ? Je sais bien qu'on ne peut rien attendre de ces Mange-rats, n'empêche, ils me dégoûtent... Tenez, un des morveux qui se met à vomir, plié en deux. Avance, avance ! Nom d'une cocagne ! Et l'autre qui s'y met ! Répugnant ! Ces rats sentent la mort venir – tout comme les vrais. Les voilà prêts à trahir, à se vendre, à ramper...

— Au pas de course ! ai-je crié dans leur langue.

Ils se mettent à courir. Comme des tortues. Le blondin traîne la patte. Gravement blessé, je suppose, il a dû se tordre la cheville dans son bain... Ça ne fait rien, marche à cloche-pied !

Nous avons couru jusqu'à l'autre bout du village, jusqu'aux camions ; en nous voyant, les copains se sont mis à brailler et à siffler. J'ai repéré une grande flaque, j'y ai collé les prisonniers, à plat ventre, puis j'ai rejoint le camion de tête, où était la Tenaille, qui a jailli de sa cabine, l'air réjoui, sa petite moustache hérissée, un fume-cigarette d'ivoire entre les dents, le grand chic chez les types du cours supérieur.

— Que se passe-t-il, frère-la mort ? me dit-il.

Je lui ai expliqué la situation en long et en large, et qu'il fallait commencer par interroger les prisonniers. Mon rapport fait, j'ai ajouté :

— Ne m'oublie pas, la Tenaille. C'est tout de même moi qui te les ai amenés...

— Tu veux parler du garrot ? me demande-t-il l'air distrait en regardant de droite et de gauche.

— Ben oui ! Qui est-ce qui les a traînés jusqu'ici ?

— Je ne vois pas comment je vais faire. On ne va pas les mener en forêt...

— Et les pilotis ?

— Évidemment, c'est faisable...

— Alors tu es d'accord ?

Il m'a regardé, et j'ai tout de suite perdu espoir.

— Eh ! petit minou, dit-il. Tu veux t'amuser pendant que le Guépard reste là-bas tout seul ? Allez, ouste, prends six hommes et file chez le Guépard ! Au trot !

Rien à faire. C'était écrit, manque de chance, quoi. J'ai regardé une dernière fois mes zèbres, remis mon fusil à l'épaule et gueulé à tue-tête :

— Première, deuxième, troisième équipe, par ici !

Les Chatons ont dégringolé du camion : le Lièvre et le Coq, Gros Tarin et le Crocodile, le Champion et... comment s'appelle-t-il déjà ?... je ne le connais pas encore très bien, il nous vient de l'École de Piggan, on dit qu'il a descendu un type là-bas, pas celui qu'il fallait, alors on nous l'a expédié. Ça fait longtemps que j'ai remarqué la chose, mais je n'en parle à personne ; quand un Chat y va un peu fort

avec un civil, son unité est immédiatement informée que le dénommé Untel est condamné à mort pour crime de droit commun. Effectivement, on l'amène sur le terrain, devant ses meilleurs copains alignés, une salve, et le corps est jeté dans un camion pour être enterré sans les honneurs militaires – et puis le bruit court que des gars l'ont vu faire le coup de feu ou se balader dans d'autres unités... Et ce n'est que justice, à mon avis.

Donc, à mon commandement, nous sommes partis au pas de course. Le Guépard n'avait pas perdu son temps. En route, nous avons croisé la grande perche de major-chef, trottant à soulever la poussière, suivi d'une cinquantaine de Crabes, en colonne, munis de pelles et de pioches, cavalant dans leurs grosses bottes, suant et soufflant comme des bœufs. Le Guépard les envoyait creuser de nouvelles tranchées, des vraies, pour nous. En face du poste de secours, les pelles étaient déjà en action, le lance-roquettes était debout, bref, c'était un remue-ménage comme le jour de la fête de son Altesse, sur la grand-place – ça grouillait de Crabes, et pas un qui ait les mains vides, un petit nombre avaient des armes, la plupart coltinaient des caisses de munitions et des affûts de mitrailleuse.

En nous voyant, le Guépard s'est montré content. Sans les laisser reprendre haleine, il a envoyé les équipes du Lièvre et du Champion en avant-poste dans la jungle, Gros Tarin et le Crocodile sont restés avec lui pour les transmissions, à moi, il m'a dit :

— Gag, tu es le meilleur tireur de roquettes et je compte sur toi. Tu vois ces cancrelats ? Occupe-t'en. Installe le lance-roquettes à l'autre bout du village, prends position là où sont nos camions. Fais-moi un bon camouflage, tu ouvriras le feu quand je ferai brûler le village. Au travail, Chat.

Après avoir entendu ça, je peux dire que je leur suis tombé sur le poil à mes cancrelats. Embourbés avec le lance-roquettes dans une ornière, au beau milieu de la route, ils m'avaient l'air de vouloir y rester tout le temps de la guerre. Ces tire-au-flanc remuaient à peine le petit doigt. Une baffe à l'un, un coup de pied à l'autre, un coup de crosse dans le dos du troisième – je criais tellement que j'en avais les oreilles qui bourdonnaient –, mes cancrelats se sont mis au boulot pour de bon, presque comme des gens normaux. Ils m'ont tiré de l'ornière le lance-roquettes, à la force du poignet – ho hisse –, le poussent sur la route, dans des grincements de roues, et des gerbes de boue – le revoilà dans un trou. Ce coup-ci, il a fallu que je m'attelle, moi aussi. Oui, les gars, on peut les obliger à travailler les Crabes, ce qu'il faut, c'est la manière...

Comment se présentait la situation pour moi ? J'avais déjà choisi

mon emplacement, je me souvenais avoir vu, à petite distance des camions, d'épaisses broussailles et un petit terrain en cuvette, où il serait facile de s'enterrer sans que personne soit fichu de nous voir du côté de la jungle. Moi, au contraire, je verrais tout : et la route jusqu'à la jungle, et les abords du village, s'ils fonçaient à travers les maisons, et le marécage sur la gauche, si l'infanterie blindée se ramenait par là... Je me disais aussi qu'il ne faudrait pas oublier de réclamer à la Tenaille quelques hommes pour nous couvrir de ce côté. Je disposais d'une vingtaine de roquettes, si les gratte-papier ne les avaient pas semées en route pour se délester... On allait voir ça tout de suite... en tout cas, dès que nous aurions creusé les tranchées, il faudrait envoyer les cancrelats chercher du renfort. J'ai horreur de devoir économiser. Ce n'est plus de la guerre... Nous avions encore du temps avant la tombée de la nuit. Quand ils arriveront, le village se mettra à flamber, j'y verrai parfaitement – à moi le jeu de massacre ! Tu ne regretteras pas, Guépard, d'avoir compté sur moi !

Cette pensée, je l'ai achevée machinalement, couché sur le dos, pendant que dans le ciel gris, comme d'étranges oiseaux, passaient des lambeaux enflammés. Je n'avais entendu ni coup de feu ni explosion, d'ailleurs je n'entendais rien. J'étais assourdi. Je ne sais combien de temps passa, puis je m'assis.

Des blindés sortaient de la jungle par rangs de quatre, crachant le feu, se déployant en éventail, indéfiniment suivis d'autres rangées semblables. Le village brûlait. La fumée recouvrait les tranchées, personne en vue. Devant le dépôt de chasse, la cuisine roulante avait culbuté, la soupe dégoulinait, noire et fumante. Mon lance-roquettes avait fait la culbute lui aussi, les cancrelats gisaient pêle-mêle dans le fossé. Nom d'une cocagne, on peut dire que j'avais bien choisi ma position !

Un deuxième tir nous a balayés. Je suis tombé dans le fossé, la tête la première, la bouche pleine de terre, les yeux aveuglés de poussière. À peine m'étais-je relevé, troisième rafale. Un feu roulant...

Nous avons tout de même remis sur pied le lance-roquettes, et j'ai détruit un blindé. Il ne restait plus que deux cancrelats, le troisième s'était volatilisé.

Et puis, d'un seul coup, je me suis retrouvé sur la route et, près de moi, il y avait une troupe de zébrés. Sur leurs poignards, le feu jetait des reflets sanglants. Une mitrailleuse me fracassait les oreilles, j'avais un couteau à la main, quelqu'un s'agitait à mes pieds et me frappait aux genoux.

Soigneusement, comme au champ de tir, j'ai pointé le lance-roquettes sur la plaque de blindage qui avançait sur moi à travers la

fumée. Je croyais même entendre l'instructeur : « Contre les chars... des antichars... » Mais je ne pouvais absolument pas appuyer sur le levier, parce que j'avais encore ce couteau dans la main.

Ensuite, il y a eu une accalmie. La nuit tombait. Mon lance-roquettes était intact, moi aussi ; une bonne douzaine de Crabes m'entouraient. Ils fumaient tous, et quelqu'un m'a mis dans la main une gourde. Qui ? Le Lièvre ? Je ne sais pas... Je me souviens qu'une bizarre silhouette sombre se découpait sur un fond de maisons en flammes, à une trentaine de pas. Tous les hommes étaient assis ou couchés, celui-là restait debout, et j'avais l'impression qu'il était noir, mais nu... Il n'avait pas de vêtement sur lui – ni manteau ni blouson d'uniforme. « Le Lièvre, qui est-ce là-bas ? » « Je ne sais pas, je ne suis pas le Lièvre. » « Où est le Lièvre ? » « Je ne sais pas, bois, bois donc... »

Ensuite, nous avons creusé à tour de bras. Nous n'étions plus au même endroit. Le village n'était plus sur le côté, mais devant moi. En fait, il n'y avait plus de village du tout, rien que des monceaux de débris calcinés, sur la route des blindés brûlaient. Un marécage clapotait sous nos pas... « Je t'exprime ma reconnaissance, bravo, Chat... » « Excusez, le Guépard, je ne réalise pas très bien. Où sont les copains ? Pourquoi n'y a-t-il que des Crabes ?... » « Tout va bien, Gag, continue à travailler, frère-courage, on est tous sains et saufs, tu as été magnifique... »

... Ça y est ! Je l'ai eu ! Le blindé recule, s'affaisse sur l'arrière, lance dans le ciel noir une gerbe d'étincelles. Des hommes courent. «... Chat, à droite ! à droite ! A-a-ah !... » À droite, je ne vois rien, je ne regarde même pas. Je pointe mon engin dans cette direction ; surgi d'un brouillard noir pourpré, un déluge de feu m'inonde le visage. Tout s'enflamme, les cadavres, la terre, le lance-roquettes. Et je ne sais quelles broussailles. Et moi. J'ai mal. Une douleur horrible. Comme le baron Tregg. La mare ! La mare ! Il y avait une mare ici ! C'est là qu'ils étaient ! Je les y avais mis, nom d'une cocagne ! C'est dans le feu qu'il fallait les jeter, dans le feu ! La flaque n'est plus là. La terre brûlait, la terre se couvrait de fumée et quelqu'un, tout à coup, avec une force surhumaine me la faucha sous les pieds...

2.

Il y avait deux hommes au chevet de Gag. Le premier, un grand escogriffe fortement charpenté, était assis jambes croisées, ses longues mains osseuses jointes autour du genou. Il portait un pull gris à col ouvert, un étroit pantalon bleu marine de coupe inhabituelle, des sandales tressées rouge et gris. Les traits accusés de son visage bruni avaient une fermeté agréable, ses yeux clairs se plissaient légèrement, son épaisse chevelure était blanche, à la fois élégante et désordonnée. Un fétu de paille allait et venait d'un coin à l'autre de sa grande bouche aux lèvres fines.

Le second était un garçon d'apparence débonnaire, en blouse blanche. Sa face rose et juvénile, sans une ride, avait quelque chose d'étrange dans l'expression, c'était un peu celle qu'on voit aux saints sur les icônes anciennes. Sous la mèche de cheveux blonds qui rebiquait sur son front, ses yeux regardaient Gag avec attention, un sourire de bienheureux épanouissait son visage. Ce fut lui qui parla le premier :

— Comment nous sentons-nous ?

Gag s'appuya sur les coudes, replia les jambes et déplaça légèrement son postérieur vers le haut du lit.

— Normalement... dit-il, très étonné.

Il n'avait rien sur lui, pas même un drap. Il examina ses jambes, la vieille cicatrice au-dessus du genou, se toucha la poitrine et sentit sous ses doigts quelque chose qui n'y était pas auparavant : deux creux sous le sein droit.

— Oh ! s'exclama-t-il involontairement.

— Et encore un autre sur le côté, nota l'aimable garçon. Plus haut, plus haut...

Gag tâtonna jusqu'à sentir une cicatrice sous le bras droit ; puis, soudain, regarda ses bras nus.

— Attendez... balbutia-t-il. Pourtant, j'ai été brûlé...

— Et comment ! s'écria le garçon au teint rose en montrant du geste à quel point Gag avait flambé. Apparemment, comme un baril de

pétrole.

Le grand maigre en pull gris se taisait et examinait Gag. Il y avait dans son regard quelque chose qui fit redresser les épaules à Gag.

— Je vous remercie, monsieur le Médecin. Suis-je resté longtemps dans le coma ?

L'aimable garçon au teint frais cessa de sourire.

— De quoi te souviens-tu en dernier ?

Gag fronça les sourcils :

— J'avais abattu... Non ! J'étais en train de brûler. Un lance-flammes, sans doute. Et j'ai couru pour trouver de l'eau... Il hésita et toucha les cicatrices de sa poitrine. C'est à ce moment-là qu'on a dû me tirer dessus... dit-il d'une voix mal assurée. Ensuite... Il se tut et regarda le grand maigre. Nous les avons stoppés ?... Où est-ce que je suis ? Dans quel hôpital ?

Le grand maigre ne répondit pas, ce fut l'aimable garçon qui le fit :

— Comment t'expliquer ?... L'air embarrassé, il lissa vigoureusement ses genoux ronds. Toi-même, qu'en penses-tu ?

— Vous permettez ? fit Gag en sortant ses jambes du lit. Ça fait donc si longtemps ? Six mois ? Un an ?... Dites-le-moi franchement.

— Longtemps ? Tout au plus cinq jours...

— Combien ?

— Cinq jours, répéta le garçon au teint frais. C'est exact ? demanda-t-il en se tournant vers le grand maigre. L'autre hocha la tête sans rien dire. Gag eut un sourire indulgent.

— Bon, d'accord. En tant que médecins, vous êtes mieux placés pour juger. De toute façon, quelle importance... Je voudrais seulement savoir, monsieur... Il fit une pause volontaire en regardant le grand maigre, mais celui-ci ne réagit pas. J'aimerais seulement connaître la situation sur le front et savoir quand je pourrai reprendre du service...

Le grand maigre continuait à promener le brin de paille d'un coin à l'autre de sa bouche.

— Je peux quand même espérer rejoindre mon groupe... à l'École spéciale...

— C'est peu probable, dit le garçon aux joues roses.

Gag ne lui jeta qu'un coup d'œil et revint au grand maigre.

— Mais enfin, je suis un Chat Guerrier, dit-il. Élève de troisième année... J'ai eu plusieurs citations. Dont une que m'a décernée

personnellement son Altesse...

Le garçon secoua la tête.

— Ça n'a pas d'importance. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— Mais comment ? s'insurgea Gag. — Je suis un Chat Guerrier ! Vous ne le saviez pas ? Tenez ! Il leva le bras droit et montra au grand maigre un tatouage sous l'aisselle. Son Altesse en personne m'a serré la main ! Son Altesse m'a fait l'honneur...

— Mais nous te croyons, nous le savons, dit le garçon, levant les mains pour modérer l'ardeur de Gag.

— Monsieur le Médecin, ce n'est pas à vous que je parle ! Je m'adresse à monsieur l'Officier !

L'autre pouffa dans ses mains et partit d'un petit rire déplaisant. Gag, décontenancé, le regarda, puis tourna les yeux vers le grand maigre, qui cette fois se décida à parler.

— Ne fais pas attention, Gag. Sa voix était profonde, grave, en accord avec son visage. Cependant, tu ne te rends réellement pas compte de la situation. Nous ne pouvons pas t'envoyer à l'École spéciale. En fait, il y a de fortes chances pour que tu n'aïlles jamais plus à l'École des Chats Guerriers...

Gag ouvrit et ferma la bouche. Le garçon au teint frais cessa de glousser.

— Pourtant, je me sens bien... murmura Gag. Je vais parfaitement bien. Est-ce que je serais resté infirme ? Dites-le-moi tout de suite, monsieur le Médecin, je suis resté infirme ?

— Non, non, le rassura très vite le garçon au teint frais. Côté bras et jambes, c'est impeccable, en ce qui concerne le psychisme... Qui était Gang Gnouk, tu t'en souviens ?

— Oui, monsieur... C'était un savant. Il affirmait la pluralité des mondes habités... Des fanatiques de l'Empire l'ont pendu par les pieds et tué à coups d'arbalète... Gag se troubla. Je m'excuse, mais je ne me rappelle pas la date exacte. Ce doit être avant la première insurrection alaienne...

— Très bien, approuva le garçon au teint rose. Et quelle est l'attitude de la science moderne à l'égard des théories de Gang ?

Gag se troubla de nouveau.

— Je ne pourrais pas vous le dire exactement... Il n'existe pas de raisons de les rejeter. À l'École, au cours d'astronomie appliquée, on ne nous en parlait pas directement. On disait seulement qu'Aïgon, Pirra, etc., Kakga, par exemple, sont des planètes comme la nôtre. Oui,

c'est ça ! Aïgon possède une atmosphère, découverte par Grild, le grand fondateur de la science alaienne, si bien que la vie y est parfaitement possible...

Reprenant souffle, Gag jeta un regard inquiet au grand maigre.

— Très bien, répéta le garçon. Et pour les autres étoiles ?

— Je vous demande pardon, quoi, les autres étoiles ?

— À proximité d'autres étoiles, la vie est-elle possible ?

Gag se mit à transpirer.

— N-non, fit-il. Non, puisqu'il n'y a pas d'atmosphère. Ce n'est pas possible.

— Et s'il se trouve des planètes près d'une étoile ? insista sans pitié le docteur.

— Ah ! Alors oui, bien sûr. Si, près d'une étoile, se trouve une planète avec de l'atmosphère, la vie y est tout à fait possible.

Le docteur se renversa avec satisfaction sur le dossier de son siège et jeta un coup d'œil au maigre. Celui-ci retira la paille de sa bouche et regarda Gag au fond des yeux :

— Tu es un Chat Guerrier, n'est-ce pas, Gag ?

— Oui, monsieur, dit Gag en bombant le torse.

— Un Chat Guerrier est une unité de combat à lui tout seul... L'acier du règlement avait vibré dans la voix du grand maigre... capable de faire face à toute éventualité, n'est-ce pas ?

— Et de la faire servir, acheva Gag, à l'honneur et à la gloire de son Altesse le duc et de sa maison.

Le grand maigre approuva de la tête.

— Connais-tu la constellation du Scarabée ?

— Oui, monsieur. C'est une constellation écliptique formée de douze étoiles brillantes, visibles pendant l'été. La première étoile est...

— Stop. Tu connais la septième étoile ?

— Oui, monsieur. Une étoile orange...

— Près de laquelle, l'interrompit le grand maigre en levant un index osseux, existe un système planétaire, inconnu pour l'heure de l'astronomie alaienne... L'une des planètes a une atmosphère. Il y a des milliards d'années, la vie a surgi sur cette planète, on y trouve une civilisation beaucoup plus avancée que celle de Guiganda. Tu es sur cette planète, Gag.

Le silence se fit. Gag, tendu, attendait la suite. Le grand maigre et le médecin ne le quittaient pas des yeux. Le silence s'éternisait. Gag ne put y tenir :

— J'ai compris, monsieur l'Officier. Continuez, je vous prie.

Le médecin émit un grognement, le grand maigre cilla à plusieurs reprises.

— Il pense que nous poursuivons l'examen de son état mental et que maintenant nous le testons, expliqua-t-il calmement au médecin. Ce n'est pas un test, Gag. C'est la réalité. J'ai travaillé sur votre planète, sur Guiganda, dans la jungle, au nord du duché. Pendant la bataille, je me suis trouvé par hasard à côté de toi. Tu gisais à terre, dans les flammes, et tes blessures étaient mortelles. Je t'ai transporté dans mon astronef..., c'est un engin conçu pour les voyages interplanétaires, et je t'ai ramené ici, où nous t'avons soigné. Ce n'est pas un test, Gag. Je ne suis pas un officier et encore moins un Alaïen. Je suis un Terrien.

Gag, pensif, se lissait les cheveux.

— Je suis censé connaître votre langue et les conditions de vie sur cette planète ? C'est bien ça, monsieur l'Officier ?

De nouveau le silence se fit. Puis le maigre dit en souriant :

— J'ai l'impression que tu te crois au cours de contre-espionnage...

Gag, lui aussi, se permit de sourire.

— Pas tout à fait, monsieur l'Officier.

— Et quoi donc ?

— Je suppose... j'espère que le haut commandement me fait l'honneur de me soumettre à un examen spécial, en vue d'une nouvelle affectation particulièrement importante. J'en suis fier, monsieur l'Officier. Je ferai tous mes efforts pour justifier...

— Écoute, dit tout à coup le médecin en se tournant vers le maigre. Si on en restait là ? Il est très facile de recréer les conditions. Tu dis toi-même qu'il ne faudra que trois ou quatre mois !

Le maigre secoua la tête et se mit à parler dans une langue inconnue. Gag, feignant le détachement, regarda autour de lui. L'endroit était insolite. La pièce, rectangulaire, avait des murs blanc crème et un plafond en damier, dont les cases, rouges, orange, bleues ou vertes, étaient éclairées de l'intérieur. Pas de fenêtres. Pas de portes non plus. Au mur, derrière le lit, des rangées de boutons s'alignaient sous de longues et minces bandes translucides, diffusant une lumière douce d'un vert très pur. Le revêtement du sol était noir, et les

fauteuils où se tenaient les deux hommes semblaient avoir surgi de ce sol, comme des excroissances. Discrètement, Gag promena son pied nu par terre. Le contact fut agréable, pareil à celui d'un animal tiède et doux.

— Bien, conclut le grand maigre. Habille-toi, Gag. Je vais te montrer quelque chose... Où sont ses vêtements ?

Le médecin, après un instant d'hésitation, se pencha de côté et sortit, du mur semblait-il, un paquet plat et transparent, qu'il garda dans la main, tandis qu'il se tournait vers le maigre et lui tenait un assez long discours. Celui-ci, secouant de plus en plus énergiquement la tête, finit par attraper le paquet, qu'il lança sur les genoux de Gag.

— Habille-toi, lui dit-il.

Gag examina soigneusement le paquet, dont l'emballage transparent et velouté au toucher, laissait voir quelque chose de blanc et bleu, d'apparence très souple et très légère. Soudain le paquet se défit de lui-même, se volatilisant en étincelles d'argent ; un short bleu, un blouson bleu et blanc tombèrent sur le lit en se dépliant.

Gag, raide comme la justice, commença à s'habiller. Le docteur dit à voix haute :

— Je pourrais peut-être aller avec vous ?

— Non, ce n'est pas la peine, dit le maigre.

Le médecin frappa dans ses douces mains blanches.

— Tu en as de bonnes, toi alors ! Des intuitions, à présent ! Nous avons pourtant tout calculé, tout prévu...

— Pas tout, comme tu vois.

Gag enfila des sandales légères comme la plume, et qui lui allaient parfaitement. Il se leva, joignit les talons, inclina la tête.

— Je suis prêt, monsieur l'Officier.

Le maigre l'enveloppa du regard.

— Ça te plaît ?

Gag haussa une épaule.

— Évidemment, j'aurais préféré un uniforme...

— Tu t'en passeras, grogna le maigre en se levant.

— À vos ordres.

— Tu devrais remercier le docteur.

Gag pivota du côté du garçon au visage de saint, joignit les talons,

inclina la tête.

— Permettez-moi de vous remercier, monsieur le Docteur.

Celui-ci agita mollement la main.

— Va, va donc... Chat...

Le maigre se dirigea vers l'un des murs.

— Au revoir, monsieur le Docteur, dit Gag avec bonne humeur. J'espère que nous ne nous reverrons plus et que vous n'entendrez dire que du bien de moi.

— Je l'espère..., répondit l'autre d'un ton franchement dubitatif.

Gag, sans prolonger l'entretien, rejoignit le maigre. Une porte apparut soudain devant eux, dans le mur, et ils pénétrèrent dans un couloir beige clair, désert, sans portes ni fenêtres, éclairé lui aussi d'étrange manière.

— Que penses-tu voir à présent ? demanda le maigre.

Il marchait à grands pas, lançant ses longues jambes, mais posant le pied avec une souplesse particulière, qui rappelait fortement à Gag l'inimitable démarche du Guépard.

— Je l'ignore, monsieur l'Officier, répondit Gag.

— Appelle-moi Korneï.

— Oui, monsieur Korneï.

— Korneï tout court...

— Oui... Korneï...

Le corridor devint un escalier en pente douce, qui décrivait une spirale.

— Donc, tu ne t'opposes pas à un séjour sur une autre planète ?

— J'essaierai de me tirer d'affaire, Korneï.

Ils descendaient les marches, emportés par leur élan.

— Ici, nous sommes à l'intérieur de l'hôpital, expliquait Korneï. Dehors, tu verras pas mal de choses surprenantes et même impressionnantes. Dis-toi bien que tu es en totale sécurité. Quoi que tu puisses voir en fait d'étrangetés, tu ne cours aucun danger, il ne te sera fait aucun mal. Tu me comprends ?

— Oui, Korneï, dit Gag en se permettant de sourire une fois encore.

— Essaie de te débrouiller tout seul, continua Korneï. Si tu ne comprends pas, demande des explications. Tu pourras croire ce qu'on

te dira. Ici, on ne ment pas.

— À vos ordres, fit Gag, très sérieux.

À ce moment, l'interminable escalier prit fin et ils se trouvèrent dans une grande salle claire, avec une immense baie par laquelle on apercevait du feuillage, des allées sablées, de bizarres constructions métalliques, scintillant au soleil. Un groupe de personnes en tenues voyantes et même frivoles, avouons-le, bavardaient au milieu de la pièce. Les voix étaient à l'avenant – immodérément désinvoltes et bruyantes. Elles se turent d'un seul coup, comme une radio dont on a tourné le bouton. Gag eut l'impression que tous le dévisageaient... Puis, il vit que c'était Korneï, le point de mire. Les sourires glissaient des visages, les traits se figeaient, les regards se baissaient – personne ne se tourna de leur côté, lorsque Korneï, impassible, passa devant le groupe, dans un silence total.

Il s'arrêta devant l'immense baie, mit la main sur l'épaule de Gag.

— Cela te plaît ?

Gag vit d'énormes, de gigantesques troncs d'arbres à l'écorce gercée, que couronnaient des panaches, des volutes, des nuées entières d'une verdure stridente, éblouissante, des allées de sable fin bordées de fourrés vert sombre, foisonnant de fleurs éclatantes d'un mauve extraordinaire. Soudain, de l'ombre tachetée de soleil sortit un animal ahurissant, extravagant, tout en cou et en jambes ; s'immobilisant, il tourna sa petite tête et laissa tomber sur Gag le regard de ses immenses yeux veloutés.

— Fantastique... murmura Gag. Sa voix s'étrangla. Magnifique comme travail !

— Une zébrogirafe, dit Korneï, fournissant une explication qui n'en était pas une.

— Elle est dangereuse ? s'informa Gag.

— Je te l'ai déjà dit : il n'y a rien ici qui représente un danger ou une menace.

— Je comprends : ici, oui. Mais là-bas ?

Korneï se mordit la lèvre.

— Mais c'est ici, là-bas.

Gag n'entendait pas. Il regardait avec stupeur un homme s'avancer dans l'allée et frôler la zébrogirafe. Il vit l'animal baisser son interminable cou, rayé comme une barrière de passage à niveau, tandis que l'homme la flattait au garrot. Passant devant l'étrange construction de métal, effleuré, par des plumes couleur d'arc-en-ciel

éparses dans l'air, l'homme gravit quelques marches et pénétra dans la salle à travers la baie.

— Au fait, lui aussi vient d'une autre planète, fit Korneï à mi-voix. Nous l'avons soigné, il va bientôt rentrer chez lui.

Gag, avalant sa salive, suivait des yeux le convalescent. Celui-ci avait de surprenantes oreilles. À strictement parler, ce n'étaient pas des oreilles – le crâne dénudé frappait désagréablement par une abondance de bosses, de protubérances, noueuses et crêtées.

Gag déglutit encore une fois et revint à la zébrogirafe.

— Est-ce que vraiment ?... commença-t-il sans achever sa phrase.

— Oui ?

— Excusez-moi, Korneï... Je me demandais... Je me demandais... tout ça... Tout ce qui est derrière la vitre...

— Non, ce n'est pas du cinéma, dit Korneï avec une nuance d'impatience dans la voix. Et ce n'est pas un zoo. C'est pour de vrai, et c'est partout comme ça, ici. Tu veux la caresser ?

Gag se contracta des pieds à la tête.

— À vos ordres, dit-il sourdement.

— Mais non, voyons, si tu n'en as pas envie, c'est inutile. Tu dois simplement comprendre...

Korneï s'interrompit. Gag leva les yeux, Korneï regardait par-dessus sa tête, dans le fond de la salle, où les voix et les rires avaient repris, et son visage avait étrangement changé. Une expression nouvelle s'y dessinait – mélange de tristesse, de douleur et d'attente. Gag avait déjà vu de semblables visages, mais ne se souvenait ni de l'endroit ni du moment où cela s'était produit.

Il y avait une femme à l'autre bout de la salle, disparue avant que Gag ait eu le temps de la détailler, vêtue de rouge, avec des cheveux noirs, des yeux bleus lumineux dans un visage très pâle. Flamme rouge immobile sur le fond clair du mur, aussitôt dissipée.

— Allez, on s'en va, dit tranquillement Korneï.

Son visage avait repris son expression habituelle, comme si rien ne s'était passé. Tandis qu'ils longeaient le mur transparent, Korneï expliquait :

— Dans un instant, nous allons nous trouver ailleurs. Nous serons ailleurs, comprends-tu, sans être venus ni par la voie des airs ni par la voie terrestre. Nous nous trouverons là-bas, c'est tout...

Derrière eux, des éclats de rire partirent. Gag, les oreilles en feu, se

retourna. Non, ce n'était pas de lui qu'on se moquait. Personne ne les regardait.

— Entre, dit Korneï.

C'était une cabine ronde, genre cabine téléphonique, si ce n'est que les parois en étaient opaques. Une porte donnait accès à la cabine, fortement imprégnée de cette odeur qu'on respire après un violent orage. Gag passa timidement le seuil, Korneï se glissa à sa suite, l'encadrement de la porte s'évanouit.

— Je t'expliquerai plus tard comment ça se passe. Posément, Korneï pressa les touches d'un petit pupitre encastré dans la paroi. Gag avait observé de ces tableaux sur les machines à calculer du comptable de l'École. Je fais mon code, continuait Korneï. Voilà... Tu vois la petite loupote verte ? Cela veut dire que le code a un sens et que le terminal est libre. Maintenant on part... Cette touche rouge, tu vois...

Korneï appuya sur la touche rouge. En prévision de la secousse, Gag s'agrippa au pull-over de son compagnon. Le sol disparut un instant, puis réapparut, une lumière plus vive filtrait à travers les parois.

— C'est fini, dit Korneï. Tu peux sortir.

Ils étaient dans un vaste corridor brillamment éclairé. Une femme âgée, enveloppée d'une cape couleur de mercure, s'écarta pour leur laisser le passage, toisa Gag d'un œil sévère, aperçut Korneï, tressaillit et s'engouffra dans la cabine, dont la porte s'effaça.

— Tout droit, enjoignit Korneï.

Gag obéit, et tout en marchant reprit discrètement haleine.

— Quelques secondes et nous voilà à vingt kilomètres de distance, dit Korneï par-dessus.

— Ahurissant... fit Gag en réponse. Je ne savais pas que nous avions des choses pareilles.

— Disons que vous ne les avez pas encore, rectifia Korneï. Ici, à droite.

— Je voulais dire,... au stade de la recherche. Je comprends bien, c'est encore secret, mais pour l'armée...

— Avance, avance ! Korneï le poussa légèrement dans le dos.

— Pour l'armée, un engin pareil n'aurait pas de prix...

— Bien, intervint Korneï. Ici, nous sommes à l'hôtel. Voilà ma chambre. C'est là où je logeais, pendant qu'on te soignait.

Gag regarda autour de lui. La pièce était grande et complètement vide. Pas trace de meubles. Un ciel bleu remplaçait le mur du fond, les trois autres étaient de différentes couleurs, le sol était blanc, le plafond, de même que celui de l'hôpital, formait un quadrillage multicolore.

— Bavardons, dit Korneï en faisant le geste de s'asseoir.

Son maigre postérieur aurait dû choir sur le sol, mais celui-ci se boursoûfla, vint à sa rencontre, le reçut, s'y adapta, et prit la forme d'un fauteuil. Korneï croisa les jambes et d'un geste familier mit ses grands doigts osseux autour de son genou.

— Nous avons beaucoup discuté à ton sujet, Gag, commença-t-il. Sur la conduite à tenir. Que fallait-il te dire, que fallait-il te cacher... Comment faire pour que tu résistes au choc...

Gag humecta ses lèvres desséchées.

— Je...

— Certains, par exemple, étaient d'avis de te laisser dans le coma pendant trois ou quatre mois. D'autres proposaient de t'hypnotiser. Toutes sortes d'idées farfelues. J'étais contre. Et voilà pourquoi : premièrement, j'ai confiance en toi. Tu es un garçon solide et endurci, je t'ai vu au combat, je sais que tu es très résistant. Deuxièmement, ce sera mieux pour tout le monde, si tu vois notre planète, un petit bout de notre planète, disons. Troisièmement : je te dirai franchement que tu peux m'être utile.

Gag se taisait. Ses jambes étaient paralysées, il serra douloureusement ses mains, jointes dans le dos. Brusquement, Korneï se pencha et parla, comme s'il eût prononcé une incantation.

— Rien de terrible ne t'est arrivé. Rien de terrible ne t'arrivera. Tu es en sécurité absolue. C'est un simple voyage que tu accomplis, Gag. Tu es en visite, tu comprends ?

— Non, dit Gag d'une voix sourde.

Il fit demi-tour et se dirigea vers le ciel bleu. Il s'arrêta. Jeta un coup d'œil. Ses poings serrés blanchirent aux jointures. Il fit un pas en arrière, un autre, un autre encore, recula ainsi jusqu'au fond de la pièce.

— Donc... je suis déjà là-bas ? demanda-t-il de la même voix blanche.

— Donc, tu es déjà ici, dit Korneï.

— Mais quelle sera ma mission ? dit Gag.

3.

Bref, les gars, me voilà dans la poisse, comme jamais Chat Guerrier n'a dû l'être. En ce moment, je suis sur une magnifique pelouse, dans l'herbe tendre jusqu'au cou. Autour de moi, c'est le paradis, on se croirait sur les bords du lac Zaggouta, sauf qu'il n'y a pas de lac. Des arbres comme je n'en ai jamais vu, avec des feuilles du plus beau vert, douces et soyeuses ; aux branches pendent de gros fruits – ça s'appelle des poires –, un délice, je n'ai que la peine de les cueillir. À ma gauche, j'ai un petit bois, juste en face de moi, une maison. Korneï dit qu'il l'a construite lui-même. Je veux bien le croire... Tout ce que je sais, c'est que, lorsque je montais la garde devant le pavillon de chasse de son Altesse, là aussi il y avait une maison, une splendeur, bâtie par de grands architectes, eh bien, rien à voir avec celle-ci ! Devant la maison, il y a une piscine, avec une eau pure comme le cristal. Plus loin, c'est la campagne. Je n'y suis pas encore allé. Ça ne me tente pas en ce moment, j'ai l'esprit occupé ailleurs. Je voudrais enfin comprendre dans quelle langue je pense, nom d'une cocagne ! Moi, je n'ai jamais su d'autre langue que la mienne, l'alaïen. Évidemment, je ne parle pas des manuels de conversation de l'armée avec leurs « Haut les mains ! » « À plat ventre ! » « Qui est le chef ? », etc. Pour l'heure, pas moyen de comprendre quelle est ma vraie langue – le russe, la langue qu'on parle ici, ou l'alaïen ? Korneï dit qu'on m'a fourré dans le crâne vingt-cinq mille mots de vocabulaire et quelques idiotismes, en une nuit, pendant que j'étais endormi, après mon opération. Allez savoir... Idiotisme... Comment ça se dit en alaïen ? Je n'en sais rien.

Au début je pensais avoir affaire à un laboratoire spécial. Il y en a chez nous, je le sais. Korneï, me disais-je, et un officier du renseignement, et on m'entraîne pour une mission importante. La curiosité de son Altesse s'est peut-être étendue à un autre continent, à une autre planète. Pourquoi pas, après tout ? Qu'est-ce que j'en sais ? J'ai même cru, pauvre idiot, que tout ça était un décor. Mais après un jour ou deux... Non, les gars, j'ai dû renoncer à cette idée. Un décor, cette ville ? Un décor, ces masses bleues qui se profilent de temps à autre à l'horizon ? Et la nourriture ? Si les copains voyaient ça, ils n'en croiraient pas leurs yeux. Vous prenez un tube, genre dentifrice, vous en mettez un peu sur votre assiette, et voilà que ça fait de grosses

bulles qui éclatent ; à ce moment-là, il faut saisir un autre tube, le presser, vous n'avez pas le temps de faire ouf ! que votre assiette est garnie d'un gros morceau de viande bien grillée, avec une de ces odeurs, je ne vous dis que ça !... Ce n'est pas de la frime, les gars, c'est de la viande. Ou bien, prenez le ciel, la nuit quand il y a des étoiles : toutes les constellations sont de travers. Et la lune ? C'est du décor ? Soit dit en passant, leur lune justement, surtout quand elle est haute, ressemble beaucoup à un accessoire de théâtre. Mais à son lever, c'est un spectacle renversant. Elle émerge des arbres, énorme, gonflée, rouge. Depuis quatre jours que je suis là, j'ai toujours le frisson en la regardant.

Bref, la situation est désespérée. Ils sont forts, les salauds, très forts. Et moi, je suis seul contre eux, face à leur puissance. Dire que chez nous, personne ne se doute de rien, c'est cela le plus terrible. Ils sont chez eux à Guiganda, ils savent tout à notre sujet, tandis que nous, on ne sait rien. Dans quel but sont-ils venus, que nous veulent-ils ? C'est terrifiant... Quand je pense à leur monde de fous – à ces bonds de mille kilomètres sans avion, sans auto, sans chemin de fer..., à leurs constructions qui grimpent jusqu'aux nuages, invraisemblables, cauchemardesques..., à ces chambres où le ménage se fait tout seul, à cette nourriture venue on ne sait d'où, à ces médecins faiseurs de miracles... Ce matin – avais-je la berlue ? –, j'ai vu Korneï s'envoler dans le ciel comme un oiseau, au sortir de la piscine, sans rien sur lui que son maillot de bain, il a viré au-dessus du jardin, avant de disparaître derrière les arbres...

Quand j'ai repensé à cette histoire, j'en ai eu froid dans le dos. Un petit cent mètres dans l'herbe et une poire m'ont remis d'aplomb... Dire que je ne suis ici que depuis quatre jours ! Prenez cette pelouse, par exemple. Ma fenêtre y donne en plein. Pas plus tard que cette nuit, j'ai été réveillé par une sorte de miaulement enroué. Des chats qui se battent ? Je me doutais que ce n'était pas cela. Je vais à la fenêtre sur la pointe des pieds, je regarde. Il y avait quelque chose. Au beau milieu de la pelouse. Quoi ? je n'arrivais pas à comprendre. Un grand machin, triangulaire, tout blanc. Le temps que je me frotte les yeux, la chose se dissipait déjà dans l'atmosphère. Je vous jure, une véritable hallucination. D'ailleurs, ça s'appelle un « fantôme ». Le matin, j'ai interrogé Korneï qui m'a dit : c'est un engin spatial du type « fantôme », pour les vols à moyenne distance, vingt années-lumière et au-dessous. Vous vous rendez compte ? Vingt années-lumière, c'est une distance moyenne pour eux ! Soit dit en passant, il n'y en a que dix-huit jusqu'à Guiganda...

Non, tout ce qu'ils voient en nous, c'est une réserve d'esclaves. Il faut bien que quelqu'un travaille, que quelqu'un assure leur bien-

être... Korneï ne cesse pas de me dire : apprends, regarde bien, lis, dans trois ou quatre mois, tu reviendras chez toi, tu bâtiras une vie nouvelle, ceci, cela, la guerre, dans trois ou quatre mois, elle sera finie ; cette guerre, me dit-il, on s'en occupe, et très bientôt nous y mettrons fin. Alors là, je l'ai coincé. Qui est-ce qui va la gagner cette guerre ? lui ai-je dit. Il n'y aura pas de vainqueur, me répond-il. Il y aura la paix et voilà tout. Oui, je comprends, c'est pour éviter le gâchis de matériel. Pour que tout se passe en douceur, sans cris, sans révolte, sans effusion de sang. Un peu comme les gardiens de troupeaux qui ne laissent pas leurs bêtes se battre. Ceux des nôtres qu'ils jugeront dangereux seront liquidés, ceux dont ils auront besoin seront embarqués, Alaïens et Mange-rats iront pêle-mêle remplir les cales de leurs « fantômes »...

Korneï, lui... C'est plus fort que moi, il me plaît. Je me répète que c'est voulu, qu'ils m'ont mis exprès dans les jambes un type de valeur. J'ai beau comprendre, je n'arrive pas à le détester. Un mystère ! Je lui fais confiance aveuglément, je l'écoute bouche bée. Je sais pourtant qu'il va me démontrer par $a + b$ que leur monde est magnifique, que le nôtre est moche, et qu'il faudrait le refaire sur le modèle du leur, et que je dois les y aider, moi qui suis un garçon intelligent, énergique, fort, tout à fait apte à une vraie vie... D'ailleurs, il a commencé... Il a trouvé moyen de critiquer tous nos grands personnages, le feld-maréchal Bragga, le Renard Borgne, le grand manitou du renseignement ; il a même fait une allusion à son Altesse, mais j'ai tout de suite mis le holà... Bref, tout le monde en a pris pour son grade. Même les Impériaux – c'est pour me montrer qu'il est sans parti pris. Il n'y en a qu'un dont il ait dit du bien – le Guépard, j'ai l'impression qu'il l'a connu et apprécié. En cet homme, c'est un grand éducateur qui a péri, m'a-t-il dit. Ici, on l'aurait estimé très haut, paraît-il... Enfin, n'en parlons plus.

Je ne voulais pas penser au Guépard, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Ah ! Guépard !... Tous les copains sont morts, le Lièvre, Gros Tarin..., La Tenaille s'est jeté sur un char avec un obus sous le bras, d'accord, j'ai encaissé. C'est notre boulot après tout. Mais le Guépard... Mon père, je ne m'en souviens presque pas, ma mère – eh bien quoi, une mère ? Lui, je ne l'oublierai jamais. Quand je suis entré à l'École, j'étais dans un état lamentable – on crevait de faim en ville, je bouffais du chat, tout juste si on ne m'avait pas bouffé, moi ; mon père était revenu du front sans bras ni jambes, incapable de rien faire, troquant sa chemise contre de l'alcool... À la caserne, comment ça se passait ? Ce n'était pas rose non plus, les rations, vous savez ce que c'est. Qui me donnait ses conserves ? Quand j'étais planton la nuit et que mon estomac criait famine, je voyais tout à coup le Guépard

devant moi, comme surgi de terre, il écoutait mon rapport, grommelait quelque chose, me fourrait dans la main une tranche de pain avec de la viande de cheval – sa ration à lui, celle de l'arrière –, et puis il disparaissait, aussi vite qu'il était venu. Et le jour où il m'a porté sur son dos pendant une vingtaine de kilomètres, quand on crapahutait et que je m'écroulais de fatigue ? C'est les copains qui auraient dû me porter et ils l'auraient fait volontiers, s'ils avaient été capables de faire plus de dix pas sans tomber. Et le règlement, que dit-il ? Qui ne peut marcher, ne peut être soldat. Fous le camp, retourne faire la chasse aux matous dans ton trou puant... Non, je ne t'oublierai pas. Tu es mort, comme tu nous avais appris à mourir. Moi qui m'en suis sorti, je dois vivre désormais sans déshonorer ta mémoire. Mais comment faire ? Je suis dans le pétrin, Guépard. Jusqu'au cou. Où es-tu à présent ? Éclaire-moi, conseille-moi... C'est qu'ils veulent m'acheter ici. Premier temps, on me sauve la vie, on me guérit, on me refait à neuf, je n'ai même plus une carie, à croire que de nouvelles dents ont poussé. Deuxième temps : on m'engraisse comme un animal de boucherie. Ils le savent, ces bandits, que ça va mal chez nous, question ravitaillement. On me fait des amabilités, on me donne pour ange gardien un type sympa au possible...

Sur ce, Korneï m'a appelé pour le déjeuner.

On s'est mis à table, et avec les fameux tubes nous avons fait notre petite cuisine. Korneï s'est fabriqué quelque chose de bizarre : une pelote de fils verts transparents, tout du hérisson crevé, arrosée d'une sauce brunâtre, agrémentée de lamelles de viande ou alors de poisson. Et une odeur..., je ne saurais dire de quoi, mais ça sentait fort. Approchant l'assiette de son menton, il a enfourné sa pâtée avec deux baguettes tenues entre les doigts. Tout en me faisant des clins d'œil. Un signe qu'il est de bonne humeur. Moi, avec les idées qui me turlupinaient, et toutes les poires que j'avais mangées, je n'avais guère d'appétit. Je me suis fait de la viande. Bouillie. Je voulais de la daube, mais j'ai eu du bouilli. Enfin, ça se mangeait, c'est déjà beau.

— J'ai bien travaillé aujourd'hui, me dit Korneï en avalant son hérisson. Et toi, qu'est-ce que tu fais en ce moment ?

— Beuh... Rien de particulier. Je me suis baigné. J'ai lézardé sur la pelouse.

— Tu es allé dans la steppe ?

— Non.

— Dommage. Je te l'ai dit, ça t'intéresserait beaucoup.

— J'irai. Plus tard.

Une fois son hérisson expédié, Korneï s'est remis aux tubes.

— Tu as trouvé où tu aimerais aller ?

— Non. C'est-à-dire, oui.

— Alors ?

Qu'est-ce que je pouvais lui raconter ? Je n'avais envie d'aller nulle part. Il faudrait d'abord que je comprenne quelque chose à cette baraque. J'ai répondu n'importe quoi :

— Sur la Lune...

Il m'a regardé avec étonnement :

— Mais où est la difficulté ? La cabine-zéro est dans le jardin, je t'ai donné le code. Tu n'as qu'à faire le numéro et partir.

Je m'en contrefichais de sa Lune !

— Oh ! je partirai, ai-je dit. Le temps de prendre mes cliques et mes claques...

Je me demande comment cette expression m'est venue. Un de leurs idiotismes probablement, qu'on a dû m'enfoncer dans le crâne et qui ressort de temps en temps.

— Quoi, quoi ? a fait Korneï, ébahi.

Je me suis tu. La Lune maintenant ! Du moment que j'ai lancé le mot, il faudra passer aux actes. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-haut ? Évidemment, ce n'est peut-être pas mal... À la pensée de tout ce que j'aurais à voir, sur leur Terre, le cœur m'a manqué. Encore s'il ne s'agissait que de regarder ! Mais il faut aussi se rappeler, emmagasiner, alors que tout s'embrouille dans ma pauvre caboche, comme s'il y avait cent ans que j'étais ici et qu'on me projetait sans arrêt un film complètement dingue, sans queue ni tête. C'est qu'on ne me cache rien ! Le transport-zéro ? Mais comment donc ! Et Korneï m'explique le transport-zéro. Ses explications tiennent debout, je regarde les maquettes, je les comprends, mais comment fonctionne la cabine-zéro, ça non, rien à faire. Et la torsion de l'espace ? Ou bien, par exemple, cette nourriture qui sort de tubes ? Il a passé trois heures à m'expliquer la chose, et qu'est-ce que j'en ai retenu ? La contraction submoléculaire. Et puis aussi l'expansion. La contraction submoléculaire, c'est bien, et même très bien. De la chimie, au fond. Mais comment cela peut-il donner un bifteck ?

— Qu'est-ce qui te rend triste ? m'a demandé Korneï, s'essuyant la bouche avec sa serviette. Ça ne va pas ?

— J'ai mal au crâne, ai-je bougonné, furieux.

Sans insister, il s'est mis à desservir. Moi, bien entendu, je me suis proposé pour l'aider, mais dans cette maison, il n'y a même pas de

travail pour une personne. Desservir, c'est quoi ? Ouvrir une petite trappe au milieu de la table et y pousser le couvert, inutile de refermer, elle se referme toute seule.

— Allons au cinéma, me dit-il. J'ai un ami qui a fait un film épatant. Du cinéma de papa, en noir et blanc, pas en relief. Tu aimeras.

— Ça parle de quoi ? lui ai-je demandé sans enthousiasme. Je n'avais aucune envie d'aller au cinéma. Celui que j'ai sans arrêt sous les yeux, dans le style délirant, en couleur et en relief, me suffit largement.

— Il y a de la guerre, m'a-t-il dit. Évidemment, l'action se passe au Moyen Âge...

Bref, il m'a fallu voir le film. Complètement loufoque. Une histoire d'amour. C'est deux nobles qui s'aiment et les parents sont contre. Il y a deux ou trois séquences avec de la bagarre, mais c'est toujours à l'épée. Les scènes de combat sont bien filmées, ça oui, on n'en fait pas de si réussies chez nous. Quand les acteurs se font embrocher, il n'y a pas de trucage : la lame ressort dans le dos et dépasse d'au moins trois centimètres, on dirait même que le sang fume... Voilà pourquoi ils ont besoin d'esclaves !... À cette pensée, le cœur m'a manqué, j'ai eu du mal à tenir jusqu'au bout. Et puis, j'avais une envie terrible de fumer. Korneï, comme le Guépard, n'approuve pas l'usage du tabac. Il m'a même proposé de me désintoxiquer, mais je n'ai pas accepté : il n'y a que cela, peut-être, qui soit resté de l'homme que j'étais... Bref, j'ai demandé la permission de me retirer. Soi-disant pour lire un bouquin sur la Lune. Il m'a cru et m'a laissé partir.

Quand je suis entré dans ma chambre, j'ai eu la sensation d'être enfin chez moi. Dès le premier jour de mon arrivée, je l'ai arrangée à mon idée. Entre nous soit dit, là aussi, j'en ai vu de toutes les couleurs. Korneï, naturellement, m'avait tout expliqué, moi, bien sûr, je n'avais rien compris. Planté au milieu de la chambre, je gueulais comme un sourd : « Une chaise ! Je veux une chaise ! » Il a fallu un certain temps pour que je me fasse la main. En fait, il est inutile de brailler : il suffit de s'imaginer progressivement la chaise, dans tous ses détails. C'est ce que j'ai fait. La déchirure du cuir est là, soigneusement réparée. C'est le Lièvre qui l'avait faite, je m'en souviens, au retour d'une marche, il s'était laissé tomber sur la chaise et en se relevant, il avait accroché le siège avec son grappin. Tout le reste aussi, je l'ai installé comme dans la piaule du Guépard : le lit de fer avec la couverture verte, la table de nuit, la cantine où il mettait ses armes, la table avec une lampe, les deux chaises et le placard à habits. J'ai fait une porte, comme chez les gens normaux, des murs, orange et blanc, les couleurs de son Altesse.

J'ai remplacé la grande baie par une fenêtre. Au plafond, j'ai suspendu une lampe avec un abat-jour métallique...

Bien entendu, tout ça, c'est du trompe-l'œil, en réalité il n'y a ni bois, ni fer, ni rien. Aucune arme non plus dans la cantine, j'y ai simplement mis une cartouche de mitraillette, restée dans la poche de mon blouson. Rien non plus sur la table de nuit – le Guépard avait la photo d'une femme avec un enfant –, il paraît que c'était sa femme et sa fille, lui-même n'en parlait jamais. J'ai voulu mettre une photo du Guépard, tel que je l'avais vu pour la dernière fois. Mais ça n'a rien donné. Korneï a sans doute raison quand il dit que, pour ce genre de choses, il faut être peintre ou sculpteur.

Dans l'ensemble, ma turne me plaît. Je m'y repose l'esprit parce que, dans les autres pièces, on est comme en rase campagne, un vrai champ de tir. Je dois dire que je suis le seul à qui ma chambre plaise. Korneï n'a rien dit en la voyant, mais j'ai eu l'impression qu'il n'était pas très satisfait. D'ailleurs, ce n'est pas cela le plus grave. Croyez-le ou non, ma chambre ne se plaît pas à elle-même. À moins qu'elle ne déplaise à la maison. Ou encore, à la force invisible qui gouverne toutes choses ici. À la moindre distraction de ma part, ça y est, la chaise disparaît. Ou la lampe du plafond. Quand ce n'est pas la cantine, qui se transforme en une de ces niches où ils rangent leurs microlivres...

En ce moment, tenez, je m'aperçois que la table de nuit n'est plus là. Il y a bien une table, mais ce n'est pas la mienne, ce n'est pas celle du Guépard, d'ailleurs, ça n'a rien d'une table, ce machin translucide. Heureusement que les cigarettes n'ont pas bougé. Mes chères cigarettes que j'ai fabriquées moi-même. Bref, je me suis installé sur ma chaise bien-aimée, la cigarette au bec, et j'ai réduit à néant le machin. Je vous avouerai que ce fut avec plaisir. J'ai fait revenir ma table de chevet, dont je me suis même rappelé le numéro : 0064. Ce que ce numéro signifie, je l'ignore.

Je suis donc resté à fumer et à contempler ma petite table. Je me sentais un peu plus calme dans l'agréable pénombre de ma chambre ; la fenêtre est étroite, à l'occasion elle ferait une bonne meurtrière. Encore faudrait-il que j'aie de quoi tirer... Après quoi, je me suis demandé ce que je pourrais bien mettre sur cette table. À force de réfléchir, une idée m'est venue. J'ai ôté le médaillon que je porte au cou et j'en ai retiré le portrait de son Altesse la Grande Duchesse. Tant bien que mal, je lui ai ajusté un cadre que j'ai placé au milieu du guéridon, cela fait, j'ai allumé une autre cigarette et j'ai admiré le merveilleux visage de la Vierge des Mille Cœurs. Nous tous, Chats Guerriers, serons jusqu'à notre mort, ses défenseurs et ses chevaliers. Tout ce qu'il y a de bon en nous lui appartient. En elle, pour elle et

par elle, toute tendresse, toute bonté, toute miséricorde.

J'en étais là de mes pensées, quand je me suis soudain rendu compte de l'indécence de ma tenue. Chemisette, short, bras et jambes nus... Quelle honte ! J'ai si vite bondi de ma chaise qu'elle s'est renversée ! Ouvrant le placard, je me suis débarrassé de leurs oripeaux et j'ai endossé ma tenue préférée – blouson et pantalon de camouflage. Leurs sandales, hop ! sous le lit, à moi les vieux brodequins pisseux ! J'ai serré mon ceinturon à en perdre le souffle. Dommage que je n'aie plus mon béret, il a dû être complètement calciné pour que ces messieurs n'aient pas été capables de le reconstituer. À moins que je ne l'aie perdu dans la bagarre... Je me suis regardé dans la glace. C'était autre chose ! disparu le freluquet, remplacé par un vrai Chat Guerrier – les boutons reluisaient, la Bête Noire de l'écusson ouvrait rageusement la gueule, la boucle du ceinturon, bien en place, collée au nombril. Hélas ! pas de béret... Sans y penser, j'avais entonné la marche des Chatons, et je me suis surpris à chanter à tue-tête, des larmes dans les yeux. Quand j'ai eu terminé le dernier couplet, je me suis essuyé les yeux et j'ai repris depuis le début, à mi-voix cette fois, pour le plaisir, depuis le premier vers, si émouvant : « *Le ciel s'emplit de lueurs pourpres à l'horizon...* » jusqu'au dernier, plein d'entrain : « *Chat Guerrier s'en sort toujours.* » Nous avons composé un autre couplet de notre façon, le genre de choses qu'on chante quand on a un verre dans le nez, mais devant le portrait de son Altesse, vous n'y pensez pas ! Je me rappelle que ce couplet avait valu au Crocodile une belle engueulade de la part du Guépard...

Malédiction ! Ça y est ! Voilà cette lampe qui s'est encore changée en plafonnier. C'est à s'arracher les cheveux !... Après avoir vainement essayé de ramener le plafonnier à l'état de lampe, je l'ai réduit à néant. Le désespoir m'a pris. Comment voulez-vous que je puisse les contrer, si je ne suis même pas capable d'être maître chez moi ! Ni de m'y retrouver dans cette maudite baraque ! Dites ce que vous voulez, les gars, mais il y a du louche dans cette maison. À première vue, rien de plus simple : une maison, un petit bois à côté, la steppe sur des kilomètres à la ronde, et dans cette maison, deux personnes, Korneï et moi. C'est tout. Eh bien, les gars, en réalité, ce n'est pas tout.

Primo : les voix. On parle, et ils sont plusieurs à parler, et ce n'est pas la radio. Il y a des voix dans toute la maison. Je ne les entends pas la nuit, mais dans la journée. Qui parle, de quoi, avec qui, mystère ! Et remarquez que Korneï, dans ces cas-là, n'est pas dans la maison. On se demande d'ailleurs où il est. Encore que là je crois avoir trouvé la réponse. Ça m'a valu une belle peur, mais j'ai trouvé. Voilà ce qui s'est passé : avant-hier, j'étais près de la fenêtre à observer la zéro-cabine. Je la voyais de biais, au bout de l'allée, à une cinquantaine de mètres.

Tout à coup, j'entends comme une porte claquer, et puis le silence, et je sens que je suis seul dans la maison. Donc, me suis-je dit, Korneï ne se sert pas de la zéro-cabine pour partir. Et c'est alors que le déclic s'est produit dans ma tête : la porte ! Où y en a-t-il, des portes qui peuvent claquer dans la maison, à part la mienne ? J'ai foncé au rez-de-chaussée ; en fouinant à droite et à gauche, je tombe sur un couloir très bien éclairé par une baie... enfin, le genre de corridor qu'ils ont ici. Brusquement j'entends des pas. Je ne sais pas ce qui m'a arrêté, mais je me suis fait tout petit et je n'ai plus bougé d'un poil. Le corridor était désert, tout au bout il y avait une porte, normale, passée à la peinture. Comment ai-je fait pour ne pas l'avoir remarquée plus tôt, je l'ignore. Bref, passons. Le principal, c'étaient les pas. De plusieurs personnes. Ils se rapprochent, ils se rapprochent, et qu'est-ce que je vois ? – j'en avais le cœur qui battait –, trois hommes, qui sortent l'un après l'autre du mur du corridor. Nom d'une cocagne ! Des parachutistes impériaux, en tenue de combat, avec leurs treillis bariolés, la mitraillette en bandoulière, la hache sur les fesses. Je me suis jeté à terre. C'est que j'étais seul et sans armes. Qu'ils se retournent, j'étais cuit. Mais ils se sont immédiatement dirigés vers le fond du couloir, jusqu'à la porte, et hop ! disparus... Ah ! les gars, si vous m'aviez vu filer comme un zèbre jusqu'à ma chambre, où j'ai pu enfin reprendre mes esprits !...

Je ne comprends toujours pas ce que cela peut signifier. C'est-à-dire que je comprends maintenant comment Korneï disparaît de la maison. Par cette fameuse porte. Mais ces Mange-rats, en tenue de combat par-dessus le marché ?... Et cette porte ?

J'ai jeté mon mégot par terre, pour voir le sol l'aspirer, puis je me suis levé. Je n'en menais pas large, bien sûr, mais il fallait se décider. Tant qu'à faire, autant commencer par cette porte. Évidemment, ce serait plus agréable de déguster une poire, sur la pelouse, ou, disons, de fredonner une marche, enfermé dans ma chambre... Glissant ma tête par l'entrebâillement de la porte, j'ai tendu l'oreille. Silence. Mais Korneï était chez lui. Cela valait peut-être mieux. En cas de pépin, Korneï viendrait à mon secours. Je suis descendu dans le couloir sur la pointe des pieds, bras écartés en balancier. Il m'a fallu une éternité pour arriver à la fameuse porte. Je faisais dix pas, je m'arrêtais, j'écoutais... et je repartais. Me voilà au bout de mes peines. Une porte comme une autre, avec une poignée nickelée. J'y colle l'oreille. Aucun bruit. Je donne un coup d'épaule, la porte ne cède pas. J'attrape la poignée, je tire vers moi, aucun résultat. Curieux, ça ! Essuyant la sueur de mon front, je jette un coup d'œil en arrière. Personne. Je reprends la poignée, je tire, cette fois la porte s'ouvre. Peur ou surprise, je l'ai refermée, cette porte de malheur ! J'avais la tête vide,

une seule pensée y bringuebalait comme un petit pois dans un bidon : mêle-toi de tes oignons, imbécile, on te laisse tranquille, tiens-toi peinard... Et puis, même cette pensée m'est sortie de la tête.

Je venais de voir sur le mur, à côté de la porte, le mot « donc » en alaiën, tracé d'une petite écriture soignée. En fait, il y avait plusieurs inscriptions, six lignes en tout, mais c'étaient des formules mathématiques, dont je ne comprenais que les « plus » et les « moins ». Ça se présentait ainsi : quatre lignes de formules, puis le mot « donc » souligné deux fois, et puis deux autres lignes de formules, cernées d'un gros trait de crayon, dont la mine s'était cassée à cet endroit. Voyons, voyons... Dans le bidon, dans ma pauvre tête, c'était un tel chambard que j'en avais oublié la porte. Ainsi, je n'étais pas seul ici, il y avait d'autres Alaiëns ! Qui étaient-ils ? Où étaient-ils ? Pourquoi ne les avais-je pas encore vus ? Pourquoi avoir écrit cela ? Était-ce un signal ? Destiné à qui ? À moi ? Mais je ne connais rien aux mathématiques... À moins que ces chiffres ne soient là pour donner le change ? Sur ce, Korneï m'a appelé, aussi n'ai-je pas eu le temps de réfléchir plus avant. Je suis parti comme un dératé, grimpant jusqu'à ma chambre sur la pointe des pieds. Arrivé là, je me précipite sur ma chaise, allume une cigarette, attrape le premier livre venu. Korneï m'a encore appelé une ou deux fois, puis je l'ai entendu frapper à la porte.

C'est une règle chez lui : il a beau être dans sa maison, il n'entre jamais sans frapper. C'est une habitude que j'apprécie. Nous frappions toujours avant d'entrer chez le Guépard. Pour l'instant, j'avais d'autres idées en tête. « Entrez », ai-je dit en prenant l'air le plus absorbé possible, comme si j'étais complètement plongé dans ma lecture.

Il entre, s'immobilise sur le seuil, s'appuie au chambranle et me regarde. Visage impénétrable. Moi, feignant de me souvenir brusquement d'une chose, j'ai éteint ma cigarette. Il s'est décidé à ouvrir la bouche.

— Alors, c'est intéressant la Lune ?

Je n'ai pas répondu. Je n'avais rien à dire. Dans les circonstances de ce genre, j'ai toujours l'impression qu'il va me passer un savon, en fait, ça n'arrive jamais.

— Viens, m'a-t-il dit. Je vais te montrer quelque chose. Après, peut-être irons-nous faire un tour sur la Lune.

Encore la Lune ! Elle commençait à me fatiguer, cette Lune !

— Comme vous voudrez, ai-je répondu, ajoutant à tout hasard : Dois-je changer de vêtement ?

— Tu n'as pas trop chaud là-dedans ?

Je me suis contenté de sourire. Je n'ai pas pu m'en empêcher. Quelle question !

— Excuse-moi, m'a-t-il dit, comme s'il avait surpris ma pensée. Viens.

Il m'a emmené là où jamais il ne m'avait emmené. Je vous le dis, les gars, je ne comprendrai jamais rien à cette baraque. Je ne savais même pas qu'il pouvait y avoir des choses pareilles. Korneï a tapé sur le mur du salon, à côté des rayons de livres, une petite porte s'est ouverte sur un escalier qui descendait au sous-sol. Oui, il y a un grand sous-sol dans cette maison, tout aussi beau et clair que les autres étages, mais il n'est pas habité. C'est une sorte de musée. Une pièce immense, remplie de choses incroyables !

— Tu comprends, Gag, m'a-t-il dit avec une expression bizarre, une sorte de tristesse, avant, je travaillais comme zoologue du cosmos, j'étudiais la vie sur les autres planètes. Quelle époque merveilleuse ! Que de mondes j'ai visités, et dans chacun de ces mondes, c'était une profusion d'extravagantes énigmes, que l'humanité ne pourra probablement jamais élucider totalement... Tiens, regarde ça ! Il m'attrape par la manche et m'entraîne dans un coin où, sur un socle noir, était juché un drôle de squelette de la taille d'un chien. Tu vois, il a deux épines dorsales. C'est un animal originaire de Nistagma. Quand nous avons capturé le premier spécimen, nous avons cru que c'était un monstre. Puis nous en avons attrapé un second, un troisième... Nous nous sommes aperçus qu'il existe sur Nistagma un nouvel embranchement du règne animal – les bivertébrés. On n'en trouve nulle part ailleurs... et il n'y a qu'une seule espèce sur Nistagma. D'où viennent-ils ? Comment et pourquoi sont-ils apparus – personne n'a résolu le problème... ou bien ceci, regarde...

Impossible de l'arrêter. Il me tramait d'un squelette à l'autre, agitant les bras, parlant fort – jamais je ne l'avais vu ainsi. Il devait bigrement l'aimer sa cosmozoologie. Peut-être l'associait-il à des souvenirs personnels ? Je ne sais pas. De ce qu'il m'a dit, je n'ai pas compris ni retenu grand-chose, d'ailleurs je ne faisais guère d'efforts pour cela. Qu'est-ce que ça pouvait bien me faire après tout ? Lui m'amusait avec ses gesticulations, mais ces grosses bêtes !... Il devait y en avoir une bonne centaine. Soit des squelettes, soit des animaux entiers, comme coulés dans d'énormes blocs transparents (d'après ce que j'ai cru saisir, c'est un procédé de conservation), ou alors des animaux empaillés, comme dans le pavillon de chasse de son Altesse, sauf qu'il n'y avait que des têtes et des peaux. Dans la seconde salle, par exemple, – j'ai même eu un mouvement de recul en entrant – le mur de droite était entièrement tendu d'une immense peau de bête. Nom d'une cocagne ! Vingt mètres de long à peu près, trois mètres de

large, si ce n'est quatre – elle allait jusqu'au plafond, cette peau tout articulée d'écailles, dont chacune avait la taille d'une assiette, dont chacune jetait des feux d'un magnifique vert émeraude, piqueté de scintillements rouges. Toute la salle en paraissait verdie. J'étais ébloui, je ne pouvais arracher mes yeux de cette splendeur. La tête était minuscule, grosse comme le poing, sans trace d'yeux, quant à la gueule, je n'aurais pas pu y glisser le doigt. Comment la bête faisait-elle pour nourrir son énorme carcasse ?...

Puis j'ai remarqué comme une porte dans le fond de la salle, et qui semblait donner dans un local obscur. On s'est approché, eh bien, les gars, ce n'était pas une porte. C'était une gueule. On aurait dit une porte, je vous le jure, et même une porte de garage ou de hangar. Ce mastodonte s'appelle un tahorg, on les capture sur la planète Pandora. Korneï, lui, est passé distraitement, comme il aurait fait devant une vulgaire tortue. Pourtant la tête faisait bien le volume de deux wagons, notre promotion de Chats Guerriers aurait tenu dans la gueule. Que doit être le reste du corps avec un crâne pareil ! Ça a dû être quelque chose pour l'abattre. Au bazooka certainement...

Qu'y avait-il d'autre ? Toutes sortes d'oiseaux, d'énormes insectes... Je me rappelle une patte : au beau milieu du musée, prise dans un de ces blocs transparents. Colossale, bien sûr. Plus haute que moi, noueuse comme un vieil arbre, avec des griffes, huit en tout, du genre de celles qu'on attribue aux dragons, de vrais sabres... Mais le plus extraordinaire, m'a dit Korneï, est que, en dehors de quelques pattes ou queues, aucun musée ne possède rien de ces bêtes. Elles vivent sur la planète Yaïla, et depuis le temps qu'on les chasse, on n'a jamais réussi à en capturer une seule. Elles résistent aux balles, aux gaz, échappent à tous les pièges, on n'a jamais trouvé de cadavres entiers, uniquement des morceaux de l'animal. Il paraît que les membres malades se détachent du corps, vivent encore quelque temps, ils grattent le sol, disons, ou gigotent, et puis ensuite, naturellement, c'est la mort... Oui, une sacrée patte. J'en ouvrerais un four aussi large que celui du tahorg. Grand est le Créateur tout de même...

La visite a continué, avec Korneï qui racontait ses histoires, qui s'emballait et moi qui commençais à m'impatisser, préoccupé que j'étais par cette inscription, dans le couloir. Que devais-je en penser et quelles conclusions tirer ? Puis Korneï s'est glissé dans mon esprit. Pourquoi vit-il seul ? Lui qui est riche, avec une bonne situation. Où sont sa femme, ses enfants ? Il y a pourtant quelqu'un dans sa vie, que j'ai vu pour la première fois quand j'étais à l'hôpital, ils se lançaient des regards à travers toute la salle. Ensuite, elle est venue ici. À vrai dire, je ne l'ai pas vue arriver, mais j'ai assisté de mes propres yeux à son départ, quand il l'a accompagnée à la zéro-cabine. Il n'est pas

vraiment heureux avec elle. Il lui disait : « Je t'attends tous les jours, à toute heure... » Et elle : « Je te hais, tous les jours, à toute heure... » ou quelque chose dans ce genre. Vous vous rendez compte ? Pourquoi vient-elle, si c'est pour le démoraliser ? Elle s'est engouffrée dans la cabine et hop ! disparue en un clin d'œil. Lui, il avait une pauvre figure, où se lisait ce mélange de tristesse et de souffrance que je lui avais vu à l'hôpital, et je me suis enfin rappelé chez qui j'avais observé cette expression : chez les blessés, mortellement atteints et qui perdent leur sang... Il n'a pas de chance dans sa vie privée, c'est évident même pour un étranger comme moi. C'est peut-être pour cela qu'il travaille jour et nuit, pour se changer les idées. Et cette lubie zoologique doit venir de là... Va-t-il me laisser sortir de cette cave ou devons-nous y passer le restant de nos jours ? Il ne me lâche pas. Le voilà qui se lance dans de nouvelles explications. A-t-on au moins vu la moitié des choses ? Il paraît que oui...

Dire que toutes ces bestioles vivaient à des milliers d'années-lumière d'ici, ignorantes du malheur, même si elles avaient leurs ennuis et leurs petits soucis. Ils sont venus, les ont fourrées dans un sac et en route pour le musée. Au nom de la science. Il en est de même pour nous, Alaiens, qui vivons, faisons la guerre, écrivons l'histoire, détestons nos ennemis, suons et peinons, tandis qu'ils nous observent, avec leur sac grand ouvert. Pour les besoins de la science, diront-ils. De la science ou d'autre chose. Pour nous, quelle différence finalement ? Un jour peut-être, nous serons tous rassemblés dans des salles de ce genre, et eux, gesticulant et formant cercle autour de nous, s'interrogeront sur nos origines et notre comportement. Si vous saviez comme je me suis senti proche de ces grosses bêtes... enfin, proche, c'est beaucoup dire... Tenez, il paraît qu'au moment d'une inondation ou d'un incendie de forêt, les carnassiers et les herbivores se sauvent côte à côte et se viennent en aide. Eh bien, c'est un peu le sentiment que j'avais, et, comme par un fait exprès, c'est à ce moment-là que j'ai vu le squelette, modestement caché dans un coin, sans aucun éclairage particulier, court sur pattes – plus petit que moi –, un squelette d'homme. Un crâne, des bras, des jambes. Je sais reconnaître un squelette d'homme, tout de même. La cage thoracique était sans doute un peu large, les mains plutôt petites avec des espèces de membranes entre les doigts, les jambes légèrement tordues. N'importe, c'était un homme.

Quelque chose a dû passer sur mon visage, parce que Korneï s'est brusquement arrêté, m'a regardé, a regardé le squelette, puis est revenu à moi.

— Qu'est-ce que tu as ? me dit-il. Une question à poser ?

Je me taisais, les yeux rivés au squelette pour ne pas regarder

Korneï. Je m'attendais bien à quelque chose de ce genre. Korneï, lui, a repris tranquillement :

— Oui, c'est le fameux pseudo-hominien, célèbre énigme de la nature. Tu en as entendu parler ?

— Non, ai-je répondu, tout en me disant que j'étais bon pour une explication. Une excellente explication. Seulement voilà : fallait-il la croire ?

— C'est une histoire étonnante, a continué Korneï, et tragique dans un certain sens. Tu comprends, ces créatures auraient dû être douées de raison. Selon toutes les lois en vigueur, il devait s'agir de créatures intelligentes. Il écarta les bras : Or, elles ne l'étaient pas. Le squelette, ce n'est rien. Je te montrerai des photos, tout à l'heure. Terrible ! Au siècle passé, un groupe de chercheurs a découvert sur Tagora ces pseudo-hominiens. Ils ont longtemps essayé d'entrer en contact avec eux, les ont observés, étudiés dans leur milieu naturel, puis sont parvenus à la conclusion qu'il s'agissait d'animaux. Cela semblait paradoxal, mais le fait était là : on avait affaire à des animaux. Aussi les a-t-on traités comme tels, ils étaient tenus en cage, tués et disséqués au besoin, les squelettes et les crânes venant compléter les collections des musées. Car c'était un phénomène unique du point de vue scientifique ! Un animal obligé d'être un homme, mais qui n'en était pas un. Et puis des années après, on a découvert sur Tagora une grande civilisation, absolument différente de la nôtre et de la vôtre, extraordinaire, fantastique, mais une civilisation quand même. Tu te rends compte de la catastrophe ? L'un des membres de la première expédition est devenu fou, un autre s'est suicidé... Il a fallu encore vingt ans pour trouver la clef de l'énigme : il y avait effectivement des êtres intelligents sur cette planète, mais c'était une intelligence non humaine, tellement dissemblable de la nôtre, de la vôtre ou de celle des Léonidiens, par exemple, que la science ne pouvait simplement pas en envisager la possibilité... Oui... Ce fut une tragédie. Korneï prit soudain un air ennuyé, et se dirigea vers la sortie sans s'occuper de moi. Sur le seuil pourtant il s'arrêta et me dit en regardant le squelette : Actuellement, on suppose que ce sont des êtres artificiels. Les Tagorais, comprends-tu, les auraient conçus, fabriqués eux-mêmes... Pourquoi faire ? Le mystère demeure, puisque nous n'avons pas su trouver un langage commun avec les Tagorais... Il a conclu en me tapant sur l'épaule : Et voilà, frère-courage, toi qui dédaignes la cosmozoologie...

J'ignore s'il m'avait dit la vérité ou s'il avait tout inventé pour me troubler définitivement le cerveau, toujours est-il que l'envie de gesticuler et de m'exposer les énigmes de la nature lui était passée, nous avons mis les voiles... Korneï se taisait, moi aussi, j'avais l'âme

toute barbouillée, et c'est ainsi que nous sommes arrivés dans son bureau. Il s'est installé dans son fauteuil, devant les écrans de télévision, a fait surgir comme par magie un verre de sa boisson préférée, qu'il a entrepris de siroter avec une paille, tout en fixant sur moi un regard absent. Au fond, il n'y a rien dans son bureau, en dehors des écrans et d'une quantité anormale de bouquins, même pas de table, je me demande comment il fait quand il a besoin de signer un papier, par exemple. Pas le moindre tableau, pas de photos ni quoi que ce soit pour décorer. Riche comme il est, il pourrait se le permettre ! Moi, à sa place, si je manquais d'argent, je bazarderais cette peau d'émeraude, je prendrais des domestiques, j'aurais des statues et des tapis partout, à en fiche plein la vue... Évidemment, il est célibataire, ça change tout. Ou peut-être est-ce sa fonction qui lui interdit d'étaler sa richesse. Je ne sais rien de son travail, moi. Si le musée est au sous-sol, il y a bien une raison...

— Écoute, Gag, m'a-t-il brusquement dit, je parie que tu t'ennuies ici, non ?

Sa question me prenait au dépourvu. Que devais-je répondre ? Est-ce que je sais si je m'ennuie ?

Cafardeux, ça oui. Mal à l'aise, oui. Débousolé, oui. Mais s'ennuyer ?... Est-ce qu'il s'ennuie le type qui est pris sous un tir d'artillerie ? Il n'en a pas le temps, les gars. Moi non plus.

— Pas du tout, lui ai-je dit. Je comprends la situation.

— Et comment la comprends-tu ?

— Je suis à votre entière disposition.

Il a souri.

— À mon entière disposition... Enfin, ne parlons pas de ça. Comme tu vois, je ne peux te consacrer tout mon temps. D'ailleurs, j'ai l'impression que tu n'y tiens pas outre mesure. Tu fais tout pour te tenir à l'écart...

— Mais non, ai-je poliment répliqué. Je n'oublierai jamais que vous êtes mon sauveur.

— Ton sauveur ? Hem... on est encore loin du compte. Mais dis-moi, n'aurais-tu pas envie de faire la connaissance d'un curieux personnage ?

J'ai senti mon cœur sauter dans ma poitrine.

— Comme vous voudrez.

Il a réfléchi quelque temps.

— Je crois que je veux, a-t-il dit en se levant. Je crois que ce sera

une bonne chose.

Après cette phrase incompréhensible, il s'est dirigé vers le fond de la pièce, s'est livré à je ne sais quelle opération, à la suite de quoi le mur s'est ouvert. Au premier coup d'œil, la surprise m'a fait reculer. Que les murs, ici, s'ouvrent et se ferment sans arrêt, passe encore, j'ai l'habitude, je suis même blasé. Mais moi, qu'est-ce que je croyais ? Je croyais qu'il voulait me présenter le mathématicien du couloir. Eh bien ! figurez-vous, les gars, qu'il y avait là une espèce de zozo d'au moins deux mètres cinquante, avec des bras et des épaules comme ça, pas de cou, la bobine protégée par une sorte de visière finement grillagée et pour couronner le tout, deux excroissances, moitié phares, moitié oreilles, qui pointaient de chaque côté du crâne. Je vous avouerai franchement que, si je n'avais pas été en uniforme, j'aurais fichu le camp en vitesse. D'ailleurs, j'aurais bien fichu le camp en uniforme, mais j'avais les jambes fauchées. Voilà le zozo qui fait d'une grosse voix :

— Salut, Korneï.

— Salut, Dramba, lui répond l'autre. Viens ici.

Il s'amène. Je pensais qu'il allait ébranler toute la maison ce monstre, ce colosse. Pas du tout il avait l'air de flotter. Sans faire le moindre bruit, en un instant, il s'est planté au milieu de la pièce, ses oreilles-phares braquées sur moi. J'avais reculé jusqu'au fond de la pièce, et ce chameau de Korneï riait :

— N'aie pas peur, Chat Guerrier ! C'est un robot, une mécanique !

Merci du renseignement ! Pensez si je me sentais mieux de savoir que c'était un robot !

— Nous ne faisons plus ce modèle, disait Korneï, lissant le coude du zozo et soufflant sur quelque grain de poussière. Mon père, lui, est allé sur Yaïla, sur Pandora, avec des engins de ce type. Tu te rappelles Pandora, Dramba ?

— Je me rappelle tout, fait la grosse voix du mastodonte.

— Eh bien, faites connaissance, dit Korneï. C'est Gag, le gars qui vient de l'enfer. Il est tout nouveau sur la Terre, il ne connaît rien ici. Tu te mets à son service.

— J'attends vos ordres, bourdonne le mastodonte qui, en signe de bienvenue, lève sa grosse patte jusqu'au plafond.

Finalement, tout s'est bien terminé. En pleine nuit, une fois la maison endormie, j'ai gagné le corridor en cachette et, sous les formules mathématiques, j'ai écrit : « Qui es-tu, ami ? »

4.

Quand ils parvinrent à la route abandonnée, le soleil était haut dans la steppe. La rosée avait séché, l'herbe courte et rêche bruissait sous les pas. Des myriades de grillons vibraient et criaient, une odeur forte et âcre montait du sol tiédi.

La route était étrange – absolument rectiligne, elle surgissait du fond de l'horizon bleu trouble, coupait en deux la surface de la terre et se perdait de nouveau dans l'horizon bleu trouble, là où, des journées entières, nuit et jour, quelque chose de très lointain et de très grand rougeoyait inexplicablement, scintillait, bougeait, enflait et retombait. La route était large, luisant au soleil avec un éclat mat, le revêtement faisait dans le paysage l'effet d'un gros ruban, épais de plusieurs centimètres, arrondi sur les bords, dont la matière semblait dense sans être dure. Gag posa le pied sur la route et, surpris de son élasticité, fit quelques bonds sur place. Ce n'était pas du béton, naturellement, mais ce n'était pas non plus du bitume chauffé par le soleil. Une sorte de caoutchouc très compact qui exhalait une fraîcheur au lieu du souffle torride de l'asphalte brûlant. La chaussée ne montrait aucune trace, fût-ce de poussière. Gag se pencha et passa la main sur la surface lisse, presque polie. Il regarda sa paume, elle était nette.

— En quatre-vingts ans, la route a bien rétréci, bourdonna Dramba. La dernière fois que je l'ai vue, elle faisait plus de vingt mètres de large. Et à cette époque, elle roulait encore.

Gag fit un bond de côté.

— Roulait ? Comment ça roulait ?

— C'était une route automotrice. À cette époque, il y avait beaucoup de routes de ce genre. Elles ceinturaient le globe terrestre et circulaient, très vite au centre, plus lentement sur les bords.

— Vous n'aviez pas d'autos ? demanda Gag.

— Si. Je ne peux vous dire pourquoi les gens se plaisaient à construire ces routes. Je n'ai que des renseignements indirects. C'était en rapport avec la lutte contre la pollution. Ces routes dépolluaient. Elles nettoyaient l'atmosphère, l'eau, le sol de tout élément superflu ou nocif.

— Pourquoi n'avance-t-elle plus ? Tu ne peux pas la mettre en marche ?

— Non. Ces routes étaient commandées depuis des centres spéciaux. Le plus proche était assez loin d'ici. Ces centres n'existent plus probablement. Ils sont devenus inutiles. Je vois que tout a énormément changé. Auparavant, il y avait une foule de gens sur cette route. À présent, il n'y a personne. Auparavant, des engins volants sillonnaient le ciel en tous sens, sur plusieurs niveaux. À présent, le ciel est vide. Auparavant, de chaque côté de la route, il y avait du blé haut comme moi. À présent, la steppe est en friche.

Gag écoutait, bouche bée.

— Auparavant, continua Dramba d'une voix monocorde, mes récepteurs captaient à chaque seconde, sur toute la gamme, des centaines de radio-impulsions. À présent, je ne ressens rien d'autre que les décharges atmosphériques. Au début, j'ai même cru que j'étais tombé malade. Maintenant, je sais que je suis le même. C'est le monde qui a changé.

— C'est peut-être le monde qui est malade ? interrogea vivement Gag.

— Je ne comprends pas, dit Dramba.

Gag se détourna et porta ses regards là où l'horizon s'allumait et se mouvait. Je t'en fiche ! pensa-t-il lugubrement. On ne tombe jamais malade, chez eux.

— C'est quoi, là-bas ?

— Là-bas, c'est Antonov, répondit Dramba. C'est une ville. Il y a quatre-vingts ans, on ne la voyait pas d'ici. C'était une commune rurale.

— Et maintenant ?

— Je ne sais pas. J'appelle tout le temps le centre d'informations, mais personne ne répond. Les moyens de communications ont changé, Gag. Tout a changé.

Comme Gag regardait le mystérieux scintillement, il vit monter à l'horizon quelque chose d'énorme, semblable à une fortune carrée de dimensions inimaginables, à peine plus foncé que le bleu-gris du ciel et qui, lentement et majestueusement, décrivit un arc de cercle, comme l'aurait fait l'aiguille d'un cadran, avant de se dissiper dans une brume légère.

— Tu as vu ? souffla Gag, revenu de sa surprise.

— Oui, fit Dramba avec accablement. Je ne sais pas ce que c'est.

Auparavant, cela n'existait pas.

Les épaules de Gag eurent un tressaillement frileux.

— Toi et tes explications, je te jure, marmonna-t-il. Allez, on rentre.

— Vous vouliez visiter le cosmodrome, rappela Dramba.

— Monsieur ! coupa brutalement Gag.

— Je ne comprends pas...

— Quand tu m'adresses la parole, dis « monsieur » !

— Oui, monsieur.

— Allez, parle-moi encore un peu de toi, ordonna Gag.

Dramba expliqua une nouvelle fois qu'il était l'androïde numéro tant, appartenant à une série expérimentale de robots d'expédition, construit en telle année (il y avait près de cent ans, un bel âge !), mis en service à telle date. Après avoir participé à telle et telle expédition, il avait été victime d'un grave accident sur Yaïla et partiellement détruit. Depuis, bien que remis en état et modernisé, il ne prenait plus part à des expéditions...

— La dernière fois, tu disais que tu étais resté cinq ans dans un musée, l'interrompit Gag.

— Six ans, monsieur. Au musée de l'histoire des découvertes de Lübeck.

— D'accord, grogna Gag. Ensuite, tu es resté quatre-vingts ans dans ce mur, chez Korneï...

— Soixante-dix-neuf, monsieur.

— D'accord, d'accord, pas la peine de me reprendre... Tu as dû t'embêter, non ? dit Gag après un instant de silence.

— Je ne sais pas ce que signifie « embêter », monsieur.

— Qu'est-ce que tu faisais pendant ce temps ?

— Je restais à attendre les ordres, monsieur.

— Les ordres... Tu es content au moins, maintenant qu'on t'a libéré ?

— Je ne comprends pas votre question, monsieur.

— Quelle andouille !... D'ailleurs, je m'en fiche.

Dis-moi plutôt ce qui te différencie d'un homme.

— Tout me distingue d'un homme, monsieur. Les propriétés chimiques, le système de direction et de contrôle, la destination.

— Et c'est quoi ta destination, grosse andouille ?

— Exécuter les ordres que je suis capable d'exécuter.

— Donc, tu es prêt à exécuter n'importe lequel de mes ordres ?

— Oui, monsieur. Si cela est en mon pouvoir.

— Bien... Et si je t'ordonne une chose et que... hem... quelqu'un d'autre t'ordonne tout le contraire ? Qu'est-ce qui se passe ? alors ?

— Je n'ai pas compris qui donne le deuxième ordre.

— Eh bien,... Hem... Ça n'a pas d'importance qui c'est.

— Ça en a, monsieur.

— Eh bien, disons Korneï...

— J'exécuterai l'ordre de Korneï, monsieur.

Gag resta silencieux. Salopard, pensait-il, fumier, va !

— Et pourquoi ? finit-il par demander.

— Korneï est au-dessus de vous, monsieur. Son indice d'importance sociale est bien supérieur.

— C'est quoi cet indice ?

— Korneï a plus de responsabilité sociale.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Son niveau d'information est beaucoup plus élevé.

— Et alors ?

— Plus le niveau d'information est élevé, plus la responsabilité est grande.

Bien combiné, pensa Gag. Rien à redire. Tout se tient. Je suis comme un môme, moi ici. Enfin, on verra...

— Oui, Korneï est un homme supérieur, dit-il. Je suis loin de le valoir évidemment. Il voit tout, il sait tout. On est en train de causer, nous deux, eh bien, je te parie qu'il entend tout ce qu'on dit. Au premier mot de trop, il nous tombe sur le poil...

Dramba se taisait. Que se passait-il sous cette grosse caboche sans visage, sans yeux ? Et cette voix toujours égale...

— C'est vrai ce que je dis ?

— Non, monsieur.

— Comment ça ? D'après toi, Korneï peut ignorer certaines choses ?

— Oui, monsieur, il pose des questions.

— En ce moment ?

— Non, monsieur. En ce moment, nous ne sommes pas en liaison.

— Ainsi il n'entendrait pas ce que tu me racontes ? Ou ce que moi je raconte ? Si tu veux que je te dise, il entend même nos pensées !

— Je vous ai compris, monsieur.

Gag jeta à Dramba un regard noir.

— Qu'est-ce que tu as compris, pauvre cloche ?

— J'ai compris que Korneï dispose d'un capteur de pensées.

— Qui te l'a dit ?

— Vous, monsieur.

Gag cessa de marcher et cracha de dépit. Dramba s'immobilisa sur-le-champ. S'il n'avait été si grand, quel plaisir de lui allonger un direct entre les oreilles ! L'abruti ! Et si c'était une feinte ? Du calme, Chat, du calme. Maîtrise et sang-froid.

— Parce qu'avant tu ne le savais pas ?

— Non, monsieur. J'ignorais tout de l'existence de cet appareil.

— Tu veux dire, minus, qu'un homme aussi important que Korneï ne nous voit pas et ne nous entend pas ?

— Une précision, s'il vous plaît : le capteur de pensées existe-t-il ?

— Je n'en sais rien. Et puis je m'en balance de cet engin. Puisque tu sais retransmettre l'image, le son...

— Oui, monsieur.

— C'est ce que tu fais ?

— Non, monsieur.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas reçu d'ordre, monsieur.

— Peuh !... Tu n'as pas reçu d'ordre, grommela Gag. Pourquoi t'arrêtes-tu de marcher ? Allez, viens !

Ils avancèrent quelque temps sans parler, puis Gag dit :

— Écoute voir, toi ! Qui c'est Korneï ?

— Je ne comprends pas votre question, monsieur.

— Eh bien,... quelle est sa fonction ? À quoi travaille-t-il ?

— Je ne sais pas, monsieur.

Gag fit halte une nouvelle fois.

— Comment, tu ne sais pas ?

— Je n'ai pas d'informations à ce sujet.

— C'est pourtant ton patron. Tu ne sais pas qui est ton patron ?

— Si.

— Qui est-ce ?

— Korneï.

Gag serra les lèvres.

— C'est bizarre ça, mon vieux Dramba, fit-il d'une voix insinuante. Korneï est ton patron, voilà quatre-vingts ans que tu le connais et tu ne sais rien de lui ?

— Ce n'est pas cela, monsieur. Mon premier maître était Ian, le père de Korneï. Ian m'a passé à Korneï. Cela remonte à trente ans, quand Ian s'est retiré et que Korneï s'est bâti une maison sur l'emplacement du camp de Ian. Depuis, Korneï est mon maître, mais je n'ai jamais travaillé avec lui et, pour cette raison, ignore ce qu'il fait.

— Oui... fit Gag en se remettant à marcher. Tu ne sais rien de lui au fond.

— Non, je sais beaucoup de choses sur lui.

— Raconte, enjoignit Gag.

— Korneï Ianovitch. Taille, un mètre quatre-vingt-douze, poids, d'après certaines données, environ quatre-vingt-dix kilos, âge, selon certaines données, près de soixante ans, indice d'importance sociale, selon certaines données, près de zéro neuf...

— Attends, fit Gag abasourdi. Ferme-la deux minutes. Parle sérieusement au lieu de débloquer.

— Je n'ai pas compris votre ordre, monsieur, répliqua immédiatement Dramba.

— Par exemple, marié ou pas, quelles études... nombre d'enfants... Tu as compris ?

— Je n'ai pas d'informations sur la femme de Korneï. Sur les études non plus. Le robot fit une pause. J'ai des renseignements sur son fils. Andreï, environ vingt-cinq ans.

— Tu ne sais rien sur sa femme, mais sur son fils, oui ?

— Oui, monsieur, il y a onze ans, j'ai reçu l'ordre de me mettre à la disposition d'un jeune garçon, âgé de quatorze ans selon certaines sources, que Korneï appelait fils et Andreï. Je suis resté avec lui durant quatre heures.

— Et après ?

— Je n'ai pas compris la question, monsieur.

— Et après, tu l'as revu ?

— Non, monsieur.

— Je vois... fit pensivement Gag. Et qu'est-ce que vous avez fait pendant ces quatre heures ?

— Nous avons bavardé. Andreï m'interrogeait sur Korneï.

Gag trébucha.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Tout ce que je savais. Taille, poids. Il m'a interrompu. Il voulait que je lui parle du travail de Ian sur d'autres planètes.

Tiens, tiens... Enfin, ce n'est pas notre affaire. Mais ce Dramba, quelle couche ! Inutile de l'interroger sur la maison, il ne sait rien. Tous mes plans sont bousillés. Pourquoi dont Korneï m'a-t-il mis ce gugusse dans les pattes ? Et si je me trompais ? Bon sang, comment m'assurer de lui ? Je ne pourrai rien faire tant que je ne saurai pas ce qu'il a dans le ventre.

— Je vous rappelle, intervint Dramba, que vous aviez l'intention de rentrer.

— Oui. Et alors ?

— Nous nous écartons de plus en plus du trajet optimal, monsieur.

— On ne te demande rien, dit Gag. J'aimerais aller voir ce machin, là-bas, sur la hauteur...

— C'est une stèle funéraire, monsieur. Un monument aux morts.

— Quels morts ? demanda vivement Gag.

— Les combattants de la dernière guerre. Il y a cent ans, des archéologues ont mis au jour un ossuaire sur cette butte.

Allons voir ça, se disait Gag en accélérant le pas. Une pensée hardie et même téméraire lui était venue. Je risque gros. Aïe ! qu'est-ce qu'ils vont me passer ! Pourquoi après tout ? Je ne suis pas censé être au courant. Je suis nouveau ici, je ne comprends rien, je ne sais rien... D'ailleurs, ça ne marchera sûrement pas. Mais si ça marche... Si ça marche – c'est dans la poche ! Tentons le coup.

La butte n'était pas très élevée – quelque vingt mètres – et se prolongeait par un obélisque de granit de même hauteur, parfaitement poli sur une de ses faces, les trois autres étant grossièrement taillées. Une inscription en lettres anciennes, inconnues de Gag, était gravée

sur le côté lisse. Gag fit le tour de la pierre, revint à l'ombre et s'assit.

— Soldat Dramba ! fit-il à mi-voix.

Le robot tourna vers lui ses grandes oreilles.

— Quand je dis : « soldat Dramba », continua Gag sur le même ton, il faut répondre : « À vos ordres, monsieur le Caporal. »

— Entendu, monsieur.

— Pas monsieur, mais monsieur le Caporal ! hurla Gag en se dressant d'un bond. Monsieur le Caporal, compris ? Idiot de village !

— Compris, monsieur le Caporal.

— Pas « compris », mais « oui » !

— Oui, monsieur le Caporal.

Gag se plaça tout près du robot, mit les mains aux hanches et, levant la tête, planta son regard dans l'impénétrable grillage noir.

— Je vais faire de toi un soldat, mon petit père, commença-t-il avec une douceur de mauvais augure. En voilà une tenue, mon gaillard. Garde à vous ! Fixe !

— Je n'ai pas compris, monsieur le Caporal, bourdonna Dramba de sa voix mécanique.

— Quand je dis : « Garde à vous ! », il faut joindre les talons et écarter l'extrémité des pieds, bomber le torse autant que possible, mains plaquées aux hanches et coudes éloignés du corps... Comme ça. Pas mal... Soldat Dramba, repos ! Quand je dis : « Repos ! », il faut écarter la jambe et mettre les mains dans le dos... Oui, c'est ça. Mais les oreilles ne me plaisent pas. Tu peux les abaisser ?

— Je n'ai pas compris, monsieur le Caporal.

— Ces trucs, là, qui pointent, tu peux les abaisser quand je dis : « Repos ? »

— Oui, monsieur le Caporal. Mais je verrai moins bien.

— Ça ne fait rien, tu t'y feras... Allez, essayons... Soldat Dramba, Garde à vous ! Fixe ! Repos ! Garde à vous ! Fixe ! Repos !...

Gag revint s'asseoir à l'ombre de la stèle. Quel rêve, une section de soldats comme celui-ci, qui pigent du premier coup ! Il s'imagina une section de drambas, en position dans ce village où il s'était battu. Ça devait résister à un obus ces mastodontes ! Une chose pourtant restait à éclaircir : Pensait-il oui ou non, ce zigue ?

— Soldat Dramba ! aboya-t-il.

— À vos ordres, monsieur le Caporal.

— À quoi penses-tu, soldat Dramba ?

— J'attends vos ordres, monsieur le Caporal.

— Bravo ! Repos !

Gag essuya d'un doigt les gouttes de sueur qui perlaient à sa lèvre et dit :

— Désormais, tu es un soldat de son Altesse le duc d'Alaï. Je suis ton chef. Mes ordres feront loi. Pas de discussion, pas de questions, pas de bavardage ! Tu dois penser avec enthousiasme à la minute où viendra l'heureux moment de donner ta vie pour son Altesse.

Ce demeuré ne comprend pas la moitié de ce qu'on lui dit. Tant pis ! L'essentiel est de lui enfoncer quelques principes dans le crâne et de le dresser. Qu'il comprenne ou non, peu importe.

— Tout ce qu'on t'a appris jusqu'ici, oublie-le. C'est moi ton instructeur. Je suis ton père et ta mère. Seuls mes ordres doivent être exécutés, seules mes paroles seront pour toi des ordres. Tout ce que je te dis, tout ce que je t'ordonne sont des secrets militaires. Un secret, tu sais ce que c'est ?

— Non, monsieur le Caporal.

— Hum... Un secret, c'est ce que nous devons être seuls à savoir, toi et moi. Et son Altesse, bien entendu.

J'y vais un peu fort, pensa-t-il. C'est trop tôt pour cet ahuri. Enfin, on verra bien. Et maintenant, un peu d'exercice. Tu vas suer, mon coco !

— Garde à vous ! Fixe ! Soldat Dramba, trente fois le tour de la butte au pas de gymnastique. En avant, marche !

Le soldat Dramba se mit à courir. Sa course était légère et quelque peu étrange, pas très réglementaire, pas très normale pour tout dire. Il avançait par bonds immenses qui le tenaient longtemps suspendu en l'air, et, ce faisant, gardait les mains aux hanches. Gag le suivait du regard, bouche bée. Ce mouvement, qui tenait du vol et de la course, parfaitement silencieux, semblait sorti d'un rêve. Pas une fois, Dramba ne trébucha malgré les aspérités, les pierres, les trous... Lui eût-on mis une gamelle d'eau sur la tête, pas une goutte n'eût débordé ! Quel soldat ! Oui, mes amis, quel soldat !

— Plus vite, brailla Gag. Grouille-toi, mauviette !

Dramba modifia son allure. Gag ouvrit de grands yeux : les jambes du robot avaient disparu ; à leur place, sous le torse parfaitement vertical, on ne voyait plus qu'une brume tremblante, comme le halo d'une hélice tournant à grande vitesse. Le sol cédait sous le géant, un

sillon noir se creusait et s'étirait à sa suite, tandis que montait un son fait du sifflement soyeux de l'air déchiré et du fin chuchotis de la terre éboulée. Gag n'avait que le temps de tourner la tête. Brusquement tout s'arrêta. Dramba se tenait devant lui au garde-à-vous, immobile, énorme, rafraîchissant, parfaitement dispos.

Oui, pensa Gag. Difficile à mettre sur le flanc... Aura-t-il la tête moins dure à présent ? Tant pis, risquons-nous. Il regarda l'obélisque. Écoeurant, ce que je vais faire. C'est des soldats qui sont là... Des héros... Pourquoi ils se sont battus et contre qui, je n'ai pas bien saisi, mais leur façon de se battre, ça, je l'ai vu. Dieu fasse qu'on se batte comme eux à l'heure de notre mort. Korneï avait ses raisons pour me montrer ce film... Oh ! oui... Un effroi superstitieux effleura l'esprit de Gag. Est-il possible que ce renard de Korneï ait prévu ce qui m'arrive maintenant ? Non, ridicule, impossible, il n'est tout de même pas Dieu le Père... C'était juste pour me faire délicatement comprendre que j'ai affaire aux descendants de ces guerriers, qui reposent ici et que personne n'a jamais troublés. Eux vivants, j'aurais eu tôt fait de déguerpir... Et s'il n'y avait là que des Mange-rats ? N'empêche, c'est révoltant... Et puis non, ça ne tient pas debout, les Mange-rats sont des lâches, des minables. Eux, c'étaient des soldats, je les ai vus ! Bon sang, c'est à vous déguster... Si le Guépard était ici, si je lui disais ce que je veux faire, que me répondrait-il ? Je ne sais pas. Je sais seulement que lui aussi serait dégusté. N'importe qui le serait d'ailleurs, à moins d'être le dernier des fumiers. Évidemment, quand on est soldat, c'est pas ce qui manque, les occasions d'être dégusté ! Ramasser des boyaux sur une route, c'est agréable ?... D'accord, mon vieux Chat, mais ce n'est quand même pas la même chose. Ici, il s'agit d'honneur, de principes !

Il regarda Dramba, resté au garde-à-vous et dont les yeux-oreilles allaient et venaient avec indifférence. Que faire d'autre ? Elle est bonne, ma petite idée. Pas très jolie, je ne dis pas le contraire, et risquée... En d'autres temps, il y en a à qui j'aurais cassé la gueule pour des idées de ce genre. Mais le moyen de faire autrement ? Jamais plus une occasion pareille ne se représentera. Je saurai du même coup, si on me surveille et si je peux compter sur l'ahuri. C'est justement parce que c'est répugnant que personne ne pourrait supporter mon geste. Assez de simagrées. Ce n'est pas pour m'amuser que je fais ça. Je suis un soldat et je fais mon métier de soldat. Pardonnez-moi, frères-courage. Si vous le pouvez.

— Soldat Dramba ! fit-il d'une voix suraiguë.

— À vos ordres, monsieur le Caporal !

— Renverse-moi cette pierre ! Exécution !

Il s'écarta précipitamment. Si un fossé s'était trouvé là, il s'y serait jeté.

— Et que ça saute ! glapit-il.

Quand il rouvrit les yeux, Dramba était penché sur l'obélisque. Les énormes mains glissèrent le long du granit et s'enfoncèrent comme des pelles dans la terre desséchée. Les gigantesques épaules bougèrent. Cela dura une seconde. Le robot s'immobilisa et Gag vit avec effroi les jambes puissantes enfler, s'élargir, raccourcir jusqu'à n'être plus que deux socles épais évasés vers le bas. Le tertre frémit. On entendit un grincement strident, l'obélisque s'inclina imperceptiblement. Gag ne put résister.

— Arrête ! hurla-t-il. Stop !

D'autres mots s'échappèrent de sa bouche. Gag criait, jurait en russe et en alaiën, comprenait que c'était inutile, mais ne pouvait s'en empêcher. Dramba, au garde-à-vous devant lui, répétait mécaniquement : « À vos ordres, monsieur le Caporal, à vos ordres, monsieur le Caporal... »

Puis Gag se ressaisit. Sa gorge était irritée, tout son corps lui faisait mal. Il fit en trébuchant le tour de l'obélisque, touchant le granit de ses doigts tremblants. Tout était comme avant, mais au pied du monument, sous la mystérieuse inscription, il y avait deux trous profonds que Gag boucha frénétiquement à coups de talons.

5.

J'ai passé la nuit à me tourner et retourner dans mon lit, à fumer ou à prendre l'air à la fenêtre. J'avais les nerfs à bout après ces événements. À l'un des angles de la pièce, Dramba luisait dans l'obscurité. J'ai fini par le mettre dehors, histoire de passer ma colère sur quelqu'un. Toutes sortes de bêtises me trottaient par la tête, des images sans aucun rapport avec la situation. Sans compter cette saleté de plumard qui voulait absolument se changer en un de ces lits douilletts, où ils doivent tous dormir ici, et me bercer par-dessus le marché. Comme un bébé.

Le malheur n'est pas d'avoir passé une nuit blanche, je peux rester trois jours sans dormir et ne pas m'en porter plus mal. Le plus grave, c'est que je n'arrivais pas à raisonner normalement, à rassembler deux idées. Ai-je obtenu ce que je voulais ? Puis-je faire confiance à Dramba ? Je ne sais pas. Korneï me surveille-t-il ? Je ne sais pas non plus. Hier après le dîner, je suis allé le voir dans son bureau. Installé devant une batterie de téléviseurs, il donnait la réponse aux guignols qui s'agitaient sur l'écran. Ça m'a fait un choc. Je me suis revu devant le monument, en train de piquer ma crise de nerfs, et je me le suis imaginé, lui, bien au frais dans son bureau, me voyant sur l'écran, riant, et peut-être communiquant par radio avec Dramba : « Vas-y, tu as mon autorisation... » Non, moi, j'en serais incapable. Voir profaner sous mes yeux un lieu sacré, et continuer à rire, non, je ne pourrais pas. C'est bon pour des Mange-rats.

Korneï n'a pourtant pas l'air d'un Mange-rats ! Dieu sait que j'en ai vu, entre ceux d'Alaï et ceux de l'Empire, mais jamais de ce genre ! D'un autre côté, qu'est-ce que je sais, au fond, de Korneï ? Il est aux petits soins pour moi, en dehors de ça... Et s'il avait pour mission..., si on lui avait dit : coûte que coûte, à tout prix... ? Je ne sais toujours pas. Quand je suis rentré tout à l'heure, il m'a accueilli comme d'habitude, puis il m'a regardé et j'ai senti son attention s'éveiller ; il s'est mis à me poser des questions. Tout comme un père à son fils. Je lui ai raconté une histoire de mal de tête attrapé dans la steppe. Mais j'ai bien l'impression qu'il ne m'a pas cru. Il ne l'a pas montré, bien sûr, mais je suis certain qu'il ne m'a pas cru.

Pendant toute la soirée, je l'ai observé, je craignais qu'il

n'interroge Dramba, eh bien, il ne lui a pas adressé la parole, il ne l'a même pas regardé... Oh ! les gars, ma pauvre tête ! Je ne me sentais plus le courage de rien.

Le cirque a duré jusqu'à l'aube : je me couchais, je me relevais, je tournicotais dans ma chambre, je me mettais à la fenêtre, la tête au-dehors pour me rafraîchir ; finalement, la fatigue a été la plus forte, je me suis endormi, la joue sur l'appui de la fenêtre. Je me suis réveillé en sueur, entendant une sorte de miaulement rauque : mriaou-mriaou-mriaou, comme si les anges du ciel étranglaient en enfer le démon en personne, un vent brûlant, pétillant dirais-je, m'a soufflé au visage. Mes paupières n'étaient pas encore bien décollées, que j'étais déjà assis sur le plancher, la main tâtonnant à la recherche de ma mitraillette, les yeux au ras de la fenêtre, comme un tireur à son parapet. Et cette fois, j'ai tout vu, depuis le commencement jusqu'à la fin.

Au-dessus du cercle de la pelouse, à droite de la piscine, un point brillant s'est allumé dans la pénombre, il s'en est écoulé une lumière mauve, fluide et transparente, car je voyais au travers les arbres du jardin ; cette lumière, se déversant et s'évasant, a formé un grand cône d'environ quatre mètres de haut, une sorte d'entonnoir, puis s'est immédiatement durcie, figée, ternie. Il y avait maintenant sur la pelouse un astronef comme celui que j'avais vu la première fois. Et cela dans un silence de matin du monde. Même les oiseaux s'étaient tus. Les buissons et les arbres, noirs sur le ciel bleu-gris de l'aube, cernaient la pelouse, occupée en son milieu par le monstre argenté, dont je ne pouvais comprendre si c'était un être vivant ou une chose.

J'ai entendu un faible craquement, un trou noir s'est élargi, par lequel s'est glissé un homme, après une série de chuintements et de grincements. Disons que j'ai cru que c'était un homme, puisqu'il y avait des bras, des jambes et une tête. Cet homme était noir, comme s'il sortait d'une cheminée ou d'un incendie, et surchargé d'armes. Je n'en avais jamais vu de pareilles, les gars, mais au premier regard, j'avais compris que c'étaient des armes. Il en avait aux épaules et sur les hanches, et faisait à chaque pas un bruit terrible. Il est allé directement à la maison, sans même inspecter les environs, l'air d'être chez lui. Sa démarche était bizarre, mais je n'ai pas tout de suite saisi ce qui en faisait l'étrangeté, car je ne pouvais détacher mes yeux de son visage, lui aussi noir, brillant, miroitant. Soudain l'homme a levé les bras et s'est arraché ce visage, comme un masque ; ce devait en être un, car il ne mit pas plus d'une seconde à l'enlever et à le jeter par terre. J'ai eu un autre choc, quand je me suis aperçu que sous le visage noirci, gluant et luisant, il y en avait un second, qui n'avait rien d'humain – blanc, lisse comme un galet, sans nez ni bouche, avec des

yeux comme des soucoupes et lumineux. Comme je baissais les miens pour ne pas voir ce spectacle, une autre surprise m'attendait, pis encore. Je comprenais maintenant d'où venait cette allure étrange : il avançait dans l'herbe épaisse, sur la terre dure, comme vous l'auriez fait dans des sables mouvants ou une fondrière. Chaque pas l'enfonçait jusqu'au mollet, la terre cédait sous son poids...

Au bas des marches, il s'est arrêté un instant et d'un seul mouvement s'est débarrassé de son attirail, qui tomba avec fracas ; quand il eut passé la porte, ce fut de nouveau le silence, la solitude, comme si j'avais eu une hallucination. L'astronef avait disparu, seuls étaient restés des trous noirs depuis la pelouse jusqu'aux marches, et un monceau d'armes sur le perron.

Mon envie de me frotter les yeux, de me pincer et ainsi de suite était grande, mais je me suis abstenu. On est Chat Guerrier ou on ne l'est pas, les gars. J'ai chassé de mon esprit toutes ces visions – j'ai l'habitude maintenant – et je n'ai gardé que l'essentiel : les armes ! C'était la première fois que j'en voyais ici. Sans prendre le temps de m'habiller, dans la tenue où j'étais, en slip, j'ai sauté du premier étage.

La rosée était abondante, en un instant j'avais les jambes trempées jusqu'aux genoux, je frissonnais, de froid ou d'énervement, je ne sais. Arrivé devant le perron, je me suis accroupi, l'oreille aux aguets. Le silence m'a paru normal, le silence de l'aube. Les oiseaux s'éveillaient, un grillon faisait chanter sa crécelle, mais je n'entendais pas ce que j'espérais : des voix. Dans cette maison, c'est toujours pareil : quand il ne devrait pas y avoir de gens qui parlent, on crie à tue-tête, on rouspète, on s'enguirlande, et qui ça ? mystère, vu que Korneï n'est pas là, occupé à vadrouiller dans les parages. Mais lorsqu'il y a des gens – de drôles de gens, je l'admets –, qui devraient se saluer, se taper dans le dos, s'exclamer, eh bien, non, c'est le silence, un silence de mort. Enfin, passons.

Me voilà donc à croupetons, en train d'examiner ces choses lisses, bien graissées, d'aspect solide, terriblement lourdes rien qu'à les voir. Je n'en avais jamais vu de semblables ni en photo ni au cinéma. Des armes très meurtrières à n'en pas douter, malheureusement je ne savais par où les prendre, ni sur quoi appuyer. L'idée d'y toucher m'effrayait même un peu, qu'un coup parte et me voilà bien !

Bref, j'hésitais et c'était grand dommage parce que j'aurais dû choper un de ces engins, tout de suite, et prendre mes jambes à mon cou. Allons, Gag, vas-y ! Plus vite que ça ! Ce petit machin, là, avec un canon ; évidemment, il y a un bizarre truc en verre au bout du tube, mais on dirait qu'il y a une crosse et deux magasins de chaque côté du canon... Pas de temps à perdre. On verra plus tard. Allongeant le bras,

j'ai saisi la crosse avec précaution et c'est alors qu'une chose étrange s'est produite.

J'avais refermé la main sur le métal strié, tiède au toucher, et j'ai tiré vers moi, prudemment, pour ne pas faire de bruit. Je sentais le poids de l'objet. Et dans la main, je n'avais rien. Hébété, je regardais ma main vide et l'engin qui n'avait pas bougé de sa place. Dans ma rage, je l'ai attrapé à pleine main, par le milieu, et mes doigts ont de nouveau senti le métal dur et lourd. Mais quand j'ai tiré brusquement, la même chose s'est passée.

Une telle envie de crier m'a pris que j'avais de la peine à me retenir. J'ai regardé ma paume, elle était grasseuse. Je l'ai essuyée dans l'herbe, je me suis relevé. Ma déception était terrible. Tout est prévu avec ces salopards, tout est calculé à l'avance. J'ai enjambé ce tas de ferraille inutile, je suis entré dans le vestibule, où j'ai aperçu Dramba. De son coin, il a fixé sur moi ses oreilles mobiles. Sa vue me dégoûtait et j'allais monter dans ma chambre quand une idée m'est venue... Au fond, que ce soit moi ou cette andouille qui tient ces engins, quelle différence ?

— Soldat Dramba, ai-je dit à mi-voix.

— Oui, monsieur le Caporal, m'a-t-il répondu.

— Viens, suis-moi.

Nous sommes sortis sur le perron. Les armes étaient toujours là.

— Passe-moi ça, tu vois, là, au bord.

— Je n'ai pas compris, monsieur le Caporal, fait la grosse voix de l'ahuri.

— Qu'est-ce que tu n'as pas compris ?

— Je n'ai pas compris ce que je dois vous donner.

Malheur ! Comment le saurais-je le nom de ce machin ?

— Quel est le nom de ces objets ? ai-je demandé.

Dramba fait aller ses oreilles et m'énumère :

— De l'herbe, monsieur le Caporal, des marches...

— Et sur les marches ? En posant ma question, je sentais un frisson me passer dans le dos.

— Sur les marches, il y a de la poussière, monsieur le Caporal.

— Et quoi encore ?

Pour la première fois, Dramba a longtemps tardé à me répondre. Lui aussi devait en rester comme deux ronds de flan.

— Sur les marches se trouvent également, monsieur le Caporal, le soldat Dramba, quatre fourmis... Après un moment d'hésitation, il a ajouté : Et puis toutes sortes de micro-organismes.

Il ne voyait pas ! Comprenez-vous ? Il ne voyait pas ! Il distinguait des micro-organismes, mais il ne pouvait pas voir ces masses de métal d'un mètre de long. Il n'avait pas à les voir, moi à les prendre. Tout était prévu, tout ! De dépit, sans réfléchir, j'ai lancé mon pied nu sur le plus gros des engins. Quel cri j'ai poussé ! je m'étais cassé l'ongle du pouce. L'engin, lui, n'avait pas bougé. C'était la goutte qui fait déborder le vase. Je suis rentré en boitillant, grinçant des dents, au bord des larmes, les poings serrés. Arrivé dans ma chambre, je me suis laissé tomber sur mon lit, en proie à un désespoir que je n'avais pas connu, me semble-t-il, depuis le jour où j'étais venu en permission chez moi et que j'avais vu qu'il ne restait rien de ma maison ni même de mon quartier, rien que des amoncellements de briques calcinées et une affreuse odeur de brûlé. Il me semblait en ces minutes de tristesse que je n'étais bon à rien, que je n'arriverais à rien dans ce monde repu et retors, où chacun de mes pas était calculé et prévu cent ans à l'avance. Peut-être même savaient-ils contrecarrer et détourner à leur profit des projets que je n'avais encore réalisés qu'en pensée.

Pour chasser mes idées noires, j'ai voulu me rappeler les heures les plus claires, les plus heureuses de ma vie, et j'ai revu une journée froide et ensoleillée, des colonnes de fumée qui montaient dans le ciel vert, et le crépitement des flammes dévorant les décombres, et sur la place, la neige grise de suie, les cadavres raidis, le lance-roquettes massacré, au fond d'un immense entonnoir... Le duc passe devant nos rangs, nous n'avons pas eu le temps de souffler, la sueur nous aveugle, le canon des mitraillettes nous brûle les doigts, et lui avance, appuyé lourdement au bras de son aide de camp, la neige crisse sous ses bottes de fin cuir rouge, il regarde chacun d'entre nous dans le blanc des yeux en prononçant d'une voix posée quelques mots de remerciement et d'approbation. Et puis il s'est arrêté. Juste devant moi. Le Guépard, que je ne voyais pas, – je ne voyais personne à part le duc – m'a nommé, son Altesse a posé la main sur son épaule et m'a regardé quelque temps dans les yeux ; son visage était jauni de fatigue, sillonné de rides profondes, tout différent du visage lisse des portraits, avec des paupières rougies et enflammées ; sa lourde mâchoire mal rasée allait et venait d'un mouvement régulier. La main toujours posée sur mon épaule, il a levé le bras gauche et claqué des doigts ; l'aide de camp s'est empressé de mettre dans ces doigts un petit cube noir. Moi, je n'osais, je ne pouvais croire à mon bonheur, mais le duc a fait d'une voix basse et enrouée : « Ouvre la gueule, Petit Chat... » Fermant les yeux, j'ai ouvert la bouche aussi grand que j'ai

pu, j'ai senti sur ma langue une chose râpeuse et sèche que j'ai mâchée. Mes cheveux se sont dressés sous le casque, des larmes ont jailli de mes yeux. C'était le tabac à chiquer de son Altesse, mêlé de plâtre et de moutarde en poudre. Le duc me tapotait l'épaule et disait, attendri : « Oh ! ces petits morveux ! Mes fidèles, mes invincibles petits morveux !... »

J'en étais là de mon souvenir, quand je me suis rendu compte qu'un grand sourire me tirait la bouche d'une oreille à l'autre. Non, messieurs, tout n'est pas fini. Les invincibles, les fidèles morveux ne trahiront pas. Ils n'ont pas trahi là-bas, ils ne trahiront pas ici. Je me suis tourné sur le côté, le sommeil est venu, mettant un terme aux événements de la journée.

Cette histoire-ci s'est achevée, mais d'autres ont commencé, car notre tranquille logis est entré brusquement en ébullition. Habituellement que se passe-t-il ? Korneï et moi, on prend notre petit déjeuner, on bavarde de choses et d'autres pendant un quart d'heure, ensuite, jusqu'au repas de midi, je suis seul et libre de faire ce qui me chante, dormir, lire ou écouter les voix. J'ignore si quelqu'un est venu mettre le chambard dans la baraque ou si c'est la fin d'une trêve quelconque, en tout cas, la maison est devenue trop petite.

Tout a débuté quand je suis retourné dans le corridor pour jeter un coup d'œil à mes écritures. Je ne m'attendais vraiment pas à trouver du nouveau, pourtant, surprise, mon mathématicien avait répondu. Juste en dessous de ma question, une petite écriture soigneuse avait tracé ces mots : « Tes amis sont en enfer. » Tiens, tiens ! Qu'est-ce que cela signifie ? « Qui es-tu, ami ? » « Tes amis sont en enfer. » Ils seraient donc plusieurs ? Pourquoi ne disent-ils pas qui ils sont ? Par crainte ? Et pourquoi en enfer ? Évidemment, ce n'est pas rose ici pour un homme normal – mais en enfer ?... J'ai examiné la porte peinte. Y aurait-il une prison derrière ? Ou pis encore ? Voyons, les gars, vous auriez pu répondre quelque chose de sensé ! Oui, il faudra l'avoir à l'œil ce petit couloir... En attendant, que pourrais-je écrire pour qu'ils comprennent tout de suite ?... Quelle déveine de ne rien piger à ces formules ! S'agirait-il d'un code... Disons-leur qui je suis, ainsi sauront-ils à qui ils ont affaire et de quoi je suis capable. Disons-leur... Avec un bout de crayon tenu en réserve, j'ai griffonné en lettres d'imprimerie : « Chat Guerrier n'est jamais perdu. » J'étais fort content de ma trouvaille. N'importe qui verrait que je suis un Chat, vaillant et prêt à agir. Ces parachutistes ne me faisaient pas peur. Si tout cela n'était qu'un piège, si c'était Korneï qui avait eu l'idée de cette correspondance, eh bien quoi ! je n'avais rien écrit de compromettant...

Parfait. Le petit corridor serait mis en observation. Pour l'instant,

le mieux était d'aller voir ce qui se passait derrière cette porte. Sans plus hésiter, j'ai tiré la porte vers moi et elle s'est ouverte. Je pensais trouver une pièce, un couloir, un escalier... ce qu'on trouve normalement derrière une porte. Rien de tout ça. Il y avait une espèce de débarras de trois mètres sur trois à peu près, avec des murs noirs. Le mur du fond présentait un bouton rouge. Quand j'ai vu ce cachot, l'envie de l'explorer m'a brusquement quitté. « Je m'en balance, après tout, il n'y a rien à voir dans ce caveau. Un bouton rouge, vous pensez... »

J'étais là, hésitant, quand j'entends des voix derrière moi. Vraiment tout près. Je me sentais fait comme un rat. Je claque la porte et me retourne, serrant les dents, prêt à sauter sur le premier qui s'amène, à foncer dans le jardin, et après, cours toujours...

Ce n'étaient pas des parachutistes. Je vois un homme tourner l'angle du corridor, avec un petit chariot. Mains dans les poches, je m'avance à sa rencontre d'un pas nonchalant. Le couloir est large, croisons-nous tranquillement. Le voilà qui approche avec son chariot, je lève les yeux, nom d'une cocagne ! il était noir ! Sur le coup, j'ai même eu l'impression qu'il n'avait pas de tête du tout, puis à mieux y regarder, j'ai vu une tête, noire, complètement noire ! Pas seulement les cheveux, mais les joues, les oreilles, le front, et avec ça des lèvres rouges et charnues, le blanc de l'œil éblouissant, les dents aussi... De quelle planète sort-il celui-là ? Je me colle au mur pour lui faire le plus de place possible, l'air de dire : passe, ne te mets pas en retard, et surtout ne me touche pas... Je t'en fiche ! Bien évidemment, il s'arrête devant moi avec son chariot, roulant des yeux blancs, les dents éclatantes, et me fait d'une voix sourde et profonde :

— À mon avis, un Alaïen typique...

Je hoche la tête en avalant ma salive.

— Parfaitement. Je suis Alaïen.

Il commence à me parler en alaïen, mais sa voix de basse caverneuse a pris un timbre normal, agréable – une voix de ténor disons ou, comment est-ce déjà ?... baryton.

— Tu es sûrement Gag, Chat Guerrier.

— Parfaitement.

— Tu viens du Centre ?

Qu'est-ce que je pouvais lui répondre ?

— Non, pas du tout. Je suis là par hasard...

À mieux l'examiner, je me rendais compte qu'il avait l'air comme tout le monde. Noir, d'accord... Et puis après ? Dans nos îles, il y a des

Bleus et personne ne leur en fait le reproche. Sa tenue était celle de tous les gens d'ici – short et chemise flottante. Simplement il était noir. Des pieds à la tête.

— Peut-être cherches-tu Korneï ?

Il y avait de la sympathie dans sa voix. Tout à fait la même façon de parler que Korneï.

— Tu as l'air tout retourné.

— Mais non, lui ai-je dit, vexé. Je suis en sueur, c'est tout. Il fait chaud ici...

— A-ah... Tu devrais ôter ton uniforme, tu étouffes là-dedans... Pour ce qui est de Korneï, mieux vaut ne pas le chercher. Il est surchargé de travail en ce moment...

Il parlait un très bon alaiën, très correct, avec l'accent de la capitale. Il s'exprimait très bien, ce type. Pendant qu'il m'expliquait quelque chose au sujet de Korneï et de ses occupations, j'étais fasciné par le chariot et je vous avouerai, les gars, que je ne comprenais pas ce qu'il me disait.

Du chariot, rien à dire de spécial, là n'est pas la question. Mais sur ce chariot, il y avait un gros sac, en cuir, semblait-il, d'aspect huileux, marron, un peu comme un blouson de cuirassier. Dans le haut, il était tout lisse, sans un faux pli, mais le bas était cabossé, fripé, crevassé. Dans ces crevasses, dans ces replis, j'avais dès le début décelé comme un mouvement, mais j'avais cru à une fausse impression. Et puis après... Bref, j'ai aperçu un œil. Croyez-moi si vous le voulez – un œil. Un peu triste, attentif. Un pli s'est entrouvert doucement, un grand œil noir et rond s'est posé sur moi. J'avais eu tort, les gars, d'aller dans ce corridor. Bien sûr, un Chat Guerrier est une unité de combat à lui tout seul, et ainsi de suite, mais tout de même, le règlement ne prévoit pas ce genre de rencontres...

Plaqué contre le mur, je débitais mes « parfaitement... parfaitement... » tout en pensant : « Enlève-moi ça de là, non mais, tu vas te décider à partir ? » Et il a compris, mon Noir, il a compris que j'avais besoin de me remettre, car il a dit d'une grosse voix rauque :

— Il faut t'habituer, Alaiën, il faut t'habituer... Partons, Jonathan.

Et puis en alaiën, d'une voix normale :

— Salut, frère-courage... Te voilà bien guindé ! Il ne faut pas avoir peur, Chat Guerrier ! Ce n'est quand même pas la jungle ici...

— Parfaitement, ai-je dit pour la centième fois.

Il est parti avec son chariot, dans un éblouissement de dents et

d'yeux. Comme je le suivais du regard, qu'est-ce que je vois ! le wagonnet avance tout seul, comme un grand, et mon Noir marche à ses côtés, sans le toucher, tandis que des voix s'élèvent. L'une est une grosse voix sourde, l'autre est normale, mais toutes deux parlent dans une langue inconnue. Sur les omoplates du Noir, le mot Guiganda s'inscrit en demi-cercle. Fameuse rencontre, hein ? Encore une rencontre de ce genre et je me cache dans mes bottes. « Faut t'habituer, Alaïen, faut t'habituer... » Possible que je m'habitue, mais vous me promettiez la lune, que je ne retournerais pas dans ce couloir...

Je les ai regardés se glisser dans le caveau et claquer la porte derrière eux, puis je m'en suis allé de cet horrible endroit, les jambes flageolantes.

Depuis ce jour, la maison est devenue trop petite. C'est un défilé perpétuel. La zéro-cabine déverse des fournées d'arrivants. La nuit, aux petites heures surtout, c'est un concert de miaulements de « Fantômes ». Certains voyageurs tombent directement du ciel – l'un d'eux a atterri dans la piscine où je barbotais, croyez-moi, je n'en menais pas large. Tous ces gens vont voir Korneï, baragouinent dans toutes les langues, ont tous des affaires à régler, qui sont toutes pressantes. Si je vais dans le hall, ils sont là à jacasser. Quand je vais prendre mes repas, je les trouve, par table de deux ou trois, en train de manger et de parler fort. Dès qu'ils sortent de table, d'autres viennent les remplacer. Ça me révolte de les voir s'empiffrer, ils pourraient au moins apporter leur nourriture avec eux ! Ne comprennent-ils pas qu'il ne peut y en avoir pour tout le monde ? Les gens ont tous les toupets, voilà mon avis ! Rendons-leur tout de même cette justice, je n'ai pas remarqué de sacs à œil parmi eux, c'est déjà beau ! Évidemment, j'ai repéré des spécimens assez repoussants, mais des sacs, non... J'ai supporté cette invasion, un jour, deux jours, puis je vous l'avoue, les gars, j'ai pris la fuite. Chaque matin, avec Dramba, nous partons pour des étangs, à une quinzaine de kilomètres de ce bazar. J'ai découvert l'endroit idéal, des étangs, des roseaux, la fraîcheur, des canards en payage...

Bien entendu, j'ai peut-être eu tort d'agir ainsi, j'ai flanché. J'aurais sûrement dû me mêler à eux, écouter, regarder, enregistrer. Mais j'ai essayé, les gars. Il m'arrivait de me caser dans un coin et de rester à les écouter de toutes mes oreilles, bouche bée – je ne comprenais rien. Je les entendais crier dans des langues incompréhensibles, je les voyais tracer des courbes, brandir des rouleaux de papier bleu couverts de signes ; une fois, ils ont même déroulé une carte de l'Empire, où pendant une heure, leurs doigts se sont promenés. Une carte, quoi de plus simple ? Eh bien, je ne suis pas

arrivé à comprendre ce qu'ils exigeaient les uns des autres, ce qu'ils voulaient se partager... Tout ce que j'ai compris, les gars, c'est qu'il se passe des choses graves chez nous, ou que ça ne va pas tarder. C'est pour cela que cette pétaudière est sens dessus dessous.

Bref, j'ai décidé de laisser l'initiative à l'adversaire. Étant donné que je suis incapable de voir clair dans la situation et que je ne peux absolument pas les empêcher d'agir, la seule conclusion à tirer est celle-ci : du moment qu'ils me gardent, c'est qu'ils ont besoin de moi ; si je leur suis utile, quels que soient leurs projets, tôt ou tard, ils feront appel à moi. À ce moment-là, nous aviserons. Pour l'heure, j'explore les étangs, je dresse Dramba, j'attends qu'une occasion se présente, et elle s'est présentée d'ailleurs.

Un matin que je venais prendre mon petit déjeuner, j'aperçois Korneï, assis à une table. Depuis quelque temps, je le voyais rarement, il y a toujours foule autour de lui. Cette fois-ci, il était seul, en train de boire du lait. Je lui dis bonjour, je m'assois en face de lui, et voilà qu'un sentiment bizarre me vient, comme un regret de le voir si peu. Cela devait tenir à son visage. Il a vraiment une belle tête, avec quelque chose de viril et d'enfantin à la fois. Le visage d'un homme sans arrière-pensée. Je ne veux pas lui faire confiance, mais malgré moi, je me laisse prendre. Nous nous sommes mis à bavarder, et moi intérieurement je me répétais : attention, mon vieux, il ne peut pas être ton ami, il n'a aucune raison de l'être, et s'il n'est pas ton ami, il est ton ennemi... Tout à coup, Korneï m'a dit :

— Pourquoi, Gag, ne me poses-tu jamais de questions ?

Et voilà – je ne lui pose pas de questions ! Comment pourrais-je lui en poser quand je passe des jours entiers sans le voir ? Je ne sais pourquoi, mais je me suis senti blessé, j'avais une envie terrible de lui dire carrément : « C'est pour entendre un peu moins de bobards, rusé compère. » Bien sûr, je me suis contenté de marmonner :

— Mais si, j'en pose des questions...

— Tu comprends, m'a-t-il dit avec l'air de s'excuser, je ne peux pas te faire de longs exposés. Primo, je n'en ai pas le temps, tu le vois toi-même. J'aimerais passer plus de temps avec toi, mais je ne peux pas. Secundo, les exposés, c'est d'un ennui mortel selon moi. Quel intérêt y a-t-il à écouter des réponses à des questions qu'on n'a pas posées. Tu n'es pas de cet avis ?

Décontenancé, je commençais à bafouiller je ne sais quoi, quand deux hommes ont fait irruption dans la salle à manger, suivis d'un troisième. Ils étaient radieux, triomphants ; tenant à eux trois une minuscule boîte ronde, ils se sont dirigés vers Korneï.

— La voilà ? a fait celui-ci en se levant pour venir à leur rencontre.

— Oui, ont-ils répondu presque en chœur, sans rien ajouter de plus.

J'ai remarqué que devant Korneï ces messieurs font moins de boucan et se tiennent à carreau. Le patron, apparemment, n'aime pas plaisanter.

Bref, j'ai commencé à mastiquer quelque chose qui ressemblait à du poisson et que je faisais passer avec un liquide chaud. Pendant ce temps, Korneï prenait la boîte entre deux doigts, l'ouvrait délicatement et en sortait un étroit ruban rouge. Les trois autres retenaient leur souffle, la salle à manger se taisait, on n'entendait qu'un bruit de voix venu du salon. Korneï a regardé attentivement le ruban rouge, l'a examiné à la lumière, puis a dit sans élever la voix :

— Bravo. Croissez et multipliez.

Il s'est dirigé vers la porte, mais sur le seuil il a marqué un temps d'arrêt et s'est retourné en me disant :

— Excuse-moi, Gag. Je ne peux rien faire.

J'ai eu un petit haussement d'épaules en signe d'indifférence. Deux des garçons se sont précipités à la suite de Korneï, le troisième a remplacé soigneusement le ruban rouge dans la boîte. J'étais furieux, je n'aime pas manger devant des étrangers. Heureusement, il ne s'occupait guère de moi. Traversant la salle à manger, il est allé dans le coin où se trouve une sorte de petite armoire, de coffre, une caisse, disons, placée à la verticale. Une caisse que j'ai vue des centaines de fois et à laquelle je n'ai jamais prêté attention. Le type va à cette caisse, lève une espèce de petit écran qui laisse voir l'intérieur de l'objet, brillamment éclairé, met la boîte dans la caisse et baisse le rideau. Un bref bourdonnement, un voyant jaune qui s'allume. Le type relève le rideau, et à ce moment-là, les gars, j'ai arrêté de manger. Il y avait deux boîtes dans la caisse. Le type abaisse le rideau : nouveau bourdonnement, voyant jaune, il relève le rideau : quatre boîtes. Et ainsi de suite... Éberlué, je le regardais faire : rideau levé, rideau baissé, bourdonnement, voyant jaune, rideau levé, rideau baissé. Au bout d'une minute, il avait des petites boîtes plein la caisse. Après en avoir bourré ses poches, il s'est sauvé en me faisant un clin d'œil.

Une fois de plus, je ne comprenais rien. D'ailleurs, pas un homme normal n'aurait compris. Mais l'intérêt de la machine, ça, j'avais compris. Je me suis approché de la caisse, que j'ai examinée sur toutes les coutures, j'ai même essayé de glisser ma tête entre le mur et l'appareil, mais je n'ai réussi qu'à m'écorcher l'oreille. Le rideau était levé, la vive lumière de l'intérieur me tirait l'œil... Nom d'une

cocagne ! Jetant un regard autour de moi, j'aperçois sur une table une serviette en papier, vite, je l'attrape et en fais une boulette que je jette dans l'appareil – à bonne distance, mieux vaut être prudent ! Tout se passe bien, le papier ne bouge pas. Je prends le rideau avec précaution, je tire vers le bas, ça descend tout seul. Un déclic en fin de course. Comme je m'y attendais, le ronronnement se fait entendre, la lampe jaune s'allume... Au travail, Gag ! Je lève le rideau : deux boules de papier. Je les sors prudemment avec une fourchette, elles étaient absolument identiques, impossible de les distinguer. Je les tourne et les retourne, les regarde à la lumière, je vais jusqu'à les renifler, idiot que je suis... Identiques.

Si j'avais de l'or sur moi, je deviendrais donc millionnaire ?... Me voilà fouillant mes poches. À défaut d'or, me disais-je, je trouverai au moins de la petite monnaie... Pas un rond. Mais je suis tombé sur mon unique cartouche, calibre huit, dix. Même à ce moment-là, je n'ai pas réalisé l'importance de la chose. Je pensais simplement que, faute de pièces, je pourrais me fabriquer des cartouches, ça vaut de l'argent aussi. Il a fallu que je voie briller devant moi seize douilles de laiton pour comprendre que seize douilles, c'est tout un chargeur, les gars !

Pendant que je contemplais mes petites cartouches, il m'est venu de si belles idées que, instinctivement, j'ai regardé autour de moi dans la crainte d'yeux ou d'oreilles indiscrètes... Quel bel appareil, mes enfants ! Et utile avec ça. J'ai vu toutes sortes d'engins dans cette maison, mais quelque chose d'aussi pratique, c'est la deuxième fois seulement (la première, c'est Dramba naturellement). Merci à vous, messieurs ! Quand j'ai eu bourré de cartouches la poche de mon blouson, j'ai eu l'impression, les gars, qu'une lueur d'espoir brillait enfin pour moi.

Plus d'une fois par la suite, j'ai utilisé cette machine pour compléter tranquillement ma réserve de cartouches. Ou bien, par exemple, un jour où un de mes boutons s'était détaché, j'en ai profité pour me fabriquer tout un assortiment de boutons d'uniforme, plus quelques bricoles. Au début, je me tenais sur mes gardes, maintenant j'y vais carrément : pendant qu'ils sont en train de manger, je fais marcher l'appareil à tour de bras sans que personne s'en inquiète. Ils sont d'une insouciance ! Je ne conçois pas qu'ils puissent avoir l'intention de gouverner notre planète avec la négligence dont ils font preuve. Ils se feront tuer d'un coup de canif chez nous ! Quand on pense que je pourrais reproduire sous leur nez n'importe quel document secret. Si document il y avait... Ils ne me prêtent pas la moindre attention. Libre à moi d'écouter, d'espionner, c'est tout juste si on m'accorde de temps en temps un coup d'œil distrait, un sourire, avant de reprendre la conversation. C'en est même vexant ! Je suis

quand même un soldat de son Altesse et pas un quelconque petit merdeux, les gens descendaient du trottoir en me voyant et soulevaient leur chapeau... Pas tout le temps, seulement les jours où on fêtait le saint patron du duc, n'empêche. Comme je voudrais me dresser à la porte et gueuler à la façon du Guépard : « Garde à vous ! Fixe ! Bande de poules mouillées ! » Vous voyez d'ici le spectacle ! Bien sûr, je m'interdis de penser à ces choses. Je n'ai pas le droit de manquer de dignité. Même en pensée. Laissons aller les choses... De toute manière, je ne peux pas, à moi seul, les mettre tous au garde-à-vous.

Mon pauvre Korneï, ces temps-ci, m'a l'air bien fatigué. Comme s'il n'avait pas assez à faire avec tout le ramdam de la maison, il a maintenant des ennuis personnels. Je ne sais pas tout, bien sûr, mais voilà ce que j'ai vu : un jour, revenant des étangs en fin d'après-midi, harassé, en sueur, les jambes lourdes, je m'étais baigné et allongé sur l'herbe, à l'abri de buissons qui me dissimulent aux regards et d'où j'observe mon monde. À vrai dire, il n'y avait personne à voir, car les occupants de la maison étaient tous en conférence dans le bureau de Korneï et le jardin était désert. Donc, de ma cachette, je vois arriver une zéro-cabine et en sortir un homme que je n'avais encore jamais rencontré. Première chose qui m'a frappé : sa tenue. Nos visiteurs portent en général des combinaisons ou des chemises bariolées avec des inscriptions dans le dos, mais pour celui-ci, je serais bien en peine de décrire ses vêtements. Quelque chose de strict, d'imposant. Un tissu gris, très chic, la qualité qui n'est pas à la portée de toutes les bourses, ça se voyait tout de suite. Le grand seigneur, quoi. Deuxièmement – son visage. Là, je ne sais plus du tout comment m'exprimer. Des cheveux noirs, des yeux bleus – ce n'est pas l'important. Il me rappelait un peu le docteur au teint fleuri qui m'avait soigné, bien que sa peau ne fût pas du tout colorée et que sa mine n'eût rien de jovial. La même expression, peut-être ?... Une expression que je n'ai jamais vue aux gens d'ici, qui sont ou joyeux ou préoccupés, mais celui-là,... non, je ne sais pas comment dire.

Bref, il est sorti de la cabine, est passé devant moi, l'allure décidée, puis est entré dans la maison. Au bout d'un instant, le brouhaha a cessé dans le bureau de Korneï. Qui donc nous faisait l'honneur d'une visite ? Le haut commandement ? En civil ? Ça devenait bigrement intéressant. Prendre en otage quelqu'un d'important, voilà qui m'aiderait à monter un grand coup. Mon imagination s'est envolée, j'imaginai dans tous ses détails l'opération future. Quand je suis revenu sur terre, il y avait de nouveau du bruit dans la maison et deux hommes descendaient le perron, Korneï et le grand seigneur. Ils ont suivi à pas lents, côte à côte, la petite allée qui menait à la zéro-

cabine. Sans échanger une parole. Le grand seigneur tenait la tête haute, avec un visage fermé, une bouche crispée. Une dégainée de général, tout jeune qu'il était. Mon pauvre Korneï baissait la tête, les yeux à terre, et se mordillait les lèvres. L'air triste. Je venais de me dire que même Korneï avait fini par trouver son maître, quand ils se sont arrêtés tout près de moi.

— Eh bien,... a dit Korneï. Merci d'être venu.

Le grand seigneur ne répond rien et se contente d'un petit haussement d'épaules, le regard ailleurs.

— Tu sais, je suis toujours heureux de te voir, reprend Korneï. Même comme ça, en coup de vent. Je comprends que tu sois très occupé...

— Laisse donc, fait le grand seigneur avec irritation. Disons-nous plutôt au revoir.

— Comme tu veux, dit Korneï.

Il y avait tant de soumission dans sa voix que j'en ai ressenti un malaise.

— Voilà ce que j'ai à te dire, fait l'autre d'un ton cassant et désagréable. Je serai longtemps absent. Maman reste seule. Je veux que tu cesses de la tourmenter. Je ne t'en ai pas parlé avant, parce que j'étais à ses côtés et... Bref, fais ce que tu voudras, mais cesse de la rendre malheureuse !

Korneï, presque dans un murmure, a répondu quelque chose que je n'ai pas saisi.

— Tu le peux ! a rétorqué le jeune homme avec violence. Tu peux partir, tu peux disparaître... Toutes ces... toutes tes occupations... Pourquoi seraient-elles plus précieuses que son bonheur ?

— Ce sont des choses tout à fait différentes, a dit Korneï avec une sorte de désespoir tranquille. Tu ne comprends pas, Andreï...

Dans mes buissons, j'ai failli sauter en l'air de surprise. Je comprenais enfin qu'il n'était pas plus général que moi. C'était son fils, ils se ressemblaient !

— Je ne peux pas partir, continuait Korneï. Je ne peux pas disparaître. Cela ne changerait rien. Tu t'imagines que loin des yeux, loin du cœur. Ce n'est pas vrai. Essaie de comprendre : il m'est impossible de faire quoi que ce soit. C'est le destin. Tu comprends ? Le destin.

Le dénommé Andreï, rejetant la tête en arrière, a regardé son père avec mépris, mais soudain son aristocratique visage a fait une piteuse

grimace – j’ai cru qu’il allait se mettre à pleurer. Agitant bizarrement la main, sans dire un mot, il s’est engouffré dans la zéro-cabine.

— Sois prudent ! lui a crié Korneï, mais l’autre était déjà parti.

Korneï est retourné sur ses pas, arrivé au haut du perron, il s’y est attardé une bonne minute, comme pour rassembler ses forces et ses idées, puis il a redressé les épaules et alors seulement a franchi le seuil. C’est donc ça. Les gens ne peuvent pas lui ficher la paix ! La femme ou le fils, c’est du pareil au même, une jolie paire ! Allez savoir ce qu’ils ont contre lui. Bien sûr, ça ne me regarde pas, n’empêche qu’il me fait pitié. Moi, à sa place, j’aurais administré une raclée à mon rejeton pour lui apprendre à se mêler de ses affaires, seulement ce n’est pas le genre de Korneï... On n’imagine pas qu’il puisse flanquer une rossée à quelqu’un... encore qu’il en soit parfaitement capable, il est d’une force et d’une agilité incroyables – je les ai vus une fois au bord de la piscine, Korneï et, contre lui, ses trois... officiers, je dirais. Il en faisait ce qu’il voulait. Un vrai plaisir des yeux. Aussi, pour ce qui est de se battre, soyez tranquilles ! L’ennui est que, sans nécessité absolue, il ne lèvera la main sur personne, jamais vous n’entendrez de lui un mot blessant... Pourtant, je me souviens d’une fois... Je m’étais glissé dans son bureau, je ne sais plus dans quel but, emprunter un livre ou un film pour mon appareil de projection. Bref, il pleuvait ce jour-là. J’entre et me retrouve dans l’obscurité complète. Un doute m’est venu, car jamais encore je n’étais tombé sur une pièce obscure au beau milieu de la journée. Peut-être m’étais-je introduit par erreur dans un débarras ? Mais non, la voix de Korneï s’est élevée dans le noir :

— Repassez depuis le commencement...

J’ai fait un pas en avant, le mur s’est resserré derrière moi, l’obscurité était totale, on n’y voyait goutte. J’étends les bras pour ne pas me cogner, je n’avais pas fait un mètre que je me prends les doigts dans du tissu. D’étonnement, j’ai sursauté. Pourquoi ce tissu dans le bureau de Korneï ? C’était bien la première fois. Puis j’ai entendu des voix, et dès ce moment j’ai oublié tout le reste, je me suis immobilisé, retenant mon souffle.

J’avais tout de suite compris qu’on parlait la langue de l’Empire. Je reconnaîtrais entre mille ce charabia et ses piaulements chouineurs. Ils étaient deux à parler : l’un était un Mange-rats – si j’avais seulement pu le descendre ! – l’autre..., vous ne me croirez pas, les gars, l’autre était Korneï. J’ai parfaitement reconnu sa voix. Mais, primo, il parlait la langue de l’Empire, secundo, il avait une voix basse et profonde que je n’avais jamais entendue, pas plus dans sa bouche que dans celle de quiconque sur cette planète. C’était un interrogatoire en règle, les

gars, voilà ce que c'était. J'ai assisté à de nombreux interrogatoires, je sais comment ça se passe, je ne peux pas me tromper. Korneï parlait d'une voix furieuse, tonnante. L'autre, trouillard comme pas un, piaulait piteusement... La joie que j'ai eue à l'entendre...

Malheureusement, je ne comprenais que le quart des mots, et encore... J'avais l'impression que ce Mange-rats n'était pas un simple soldat ou un civil, mais quelqu'un d'important, genre maréchal ou ministre. La conversation roulait tout le temps sur des divisions et des corps d'armée, sur la situation dans la capitale également. C'est du moins ce que j'ai conclu, parce que je connais les mots « corps d'armée », « division », « capitale » et qu'ils étaient constamment répétés. Je comprenais aussi que Korneï revenait à la charge et que le Mange-rats, tout en faisant l'empressé et le lèche-bottes, ne disait pas tout, le salaud, et jouait au plus malin. Korneï devenait de plus en plus menaçant, le Mange-rats piaillait de plus en plus lamentablement, à mon avis c'était le bon moment pour un passage à tabac – j'étais là, penché en avant, le nez sur la toile qui me séparait du lieu de l'interrogatoire, quand cette crapule se met à glapir et à lâcher tout ce qu'on voulait lui faire dire. Brusquement le type s'est arrêté – un évanouissement peut-être ? –, tandis que Korneï disait de sa voix ordinaire, en russe.

— Pas mal du tout, Voldemar, vous êtes libre. À présent, essayons de dresser un bilan. Premièrement...

Ce premierement, les gars, je n'ai pas su ce que c'était, car j'ai reçu un coup qui m'a fait voir trente-six chandelles dans le noir où j'étais, et je me suis retrouvé dans le salon, assis par terre, clignant des yeux, aux pieds du dénommé Voldemar, une armoire à glace, qui se frottait l'épaule ; l'air embarrassé et désolé, il me contemplait du haut de son immense taille en disant, d'un ton mi-réprobateur, mi-fautif :

— Mais qu'est-ce qui t'a pris, mon vieux ? Qu'est-ce que tu fabriquais dans le noir ? Je ne pouvais pas savoir, moi. Excuse-moi, je t'en prie. Tu t'es cogné ?

Me tâtant délicatement le nez pour me rendre compte de l'importance des dégâts, je me suis relevé tant bien que mal et j'ai dit :

— Non, je ne me suis pas cogné. On m'a cogné dessus, ça oui.

6.

Lorsque Dramba eut terminé le boyau qui menait au poste de réglage, Gag lui ordonna de cesser le travail, sauta dans la tranchée et en fit l'inspection. Le terrassement était impeccable. La tranchée, aux talus idéalement lisses et légèrement inclinés, au sol parfaitement damé, sans terre molle ni gravats, – tout avait été exécuté à la lettre – communiquait avec le créneau de tir, une fosse magnifiquement ronde d'environ deux mètres de diamètre, d'où partaient des abris de rondins, destinés aux munitions et aux servants. Gag jeta un coup d'œil à sa montre : l'ouvrage avait été creusé en deux heures dix minutes. Et quel ouvrage ! L'école du génie de son Altesse aurait pu en tirer fierté. Gag leva les yeux vers Dramba. Le deuxième classe Dramba se tenait au bord de la tranchée, ses énormes mains plaquées aux hanches, les coudes écartés, les oreilles baissées, le torse bombé ; il en émanait une fraîcheur légère qui se mêlait à l'odeur de la terre remuée.

— Bravo, dit Gag sans élever la voix.

— Serviteur de son Altesse, monsieur le Caporal ! rugit le robot.

— Que nous manque-t-il encore ?

— De quoi se remonter et de quoi casser la croûte, monsieur le Caporal !

Gag eut un sourire satisfait.

— Oui, je suis arrivé à faire de toi un soldat, mon gros ballot.

Il s'agrippa au bord de la tranchée, fit un rétablissement qui l'envoya dans l'herbe, se releva, essuya ses genoux et inspecta le terrain, d'en haut, cette fois. Oui, du beau travail.

Le soleil montait dans le ciel, la rosée s'était évaporée, la lune, pâle et inoffensif morceau de sucre fondant, se montrait à l'ouest, au-dessus des contours brumeux de la ville fantastique. La steppe vibrait de myriades de grillons, plane, verte et rousse, identique sur toute son étendue et déserte comme l'océan. Un petit nuage de verdure, où le toit de tuiles de la maison de Korneï faisait une tache rouge, était seul à en rompre la monotonie. La steppe, stridente, grisée d'odeurs fortes, un ciel bleu-gris très pur, et au centre, Gag, heureux.

Heureux, parce que tout était loin. Loin d'ici, l'insaisissable Korneï, infiniment bon, infiniment patient, indulgent, attentif, pénétrant inexorablement, millimètre par millimètre, dans le cœur de Gag, infiniment dangereux aussi, comme une bombe de grande puissance risquant d'exploser au moment le plus inattendu et de réduire en miettes l'univers de Gag. Loin d'ici, la maison perfide, toute pleine de machines extraordinaires, de créatures fabuleuses et d'hommes-pièges à l'image de Korneï, bouillonnante d'une activité désordonnée et sans but apparent, maison incompréhensible, mortellement dangereuse pour l'univers de Gag. Loin d'ici, ce monde perfide, trompeur, où les hommes possèdent tout ce qu'on peut désirer, hommes dont les désirs sont pervertis, les buts chimériques, les méthodes inhumaines. Heureux aussi, parce qu'il pouvait, ne fût-ce qu'un instant, oublier sa trop lourde, sa dévorante responsabilité, oublier ses problèmes, douloureux comme une plaie dans son âme ulcérée, problèmes implacables, sans merci et parfaitement insolubles. Ici, tout était simple et si facile...

— Oh ! Oh ! fit Korneï. Ça alors !

Gag sursauta violemment et tourna la tête. Korneï était de l'autre côté de la tranchée, regardant les travaux avec un étonnement amusé.

— Mais tu creuses des tranchées ! dit-il. Qu'est-ce que c'est ?

Gag ne répondit pas tout de suite.

— C'est une installation, bougonna-t-il. Pour mortier lourd.

Korneï semblait stupéfait.

— Pour quoi ? Pour quoi ?

— Pour un mortier.

— Hum... Et où le trouveras-tu ton mortier ?

Gag ne répondit pas, le regard sournois.

— Bon, d'accord, au fond ça ne me regarde pas, dit Korneï après un moment d'attente. Excuse-moi si je te dérange... J'ai reçu certaines informations et je voulais te les communiquer. Voilà, votre guerre est finie.

— Quelle guerre ? fit Gag sans comprendre.

— La vôtre. La guerre du duché d'Alaï contre l'Empire.

— Déjà ? dit Gag à voix basse. Vous disiez quatre mois.

Korneï écarta les bras.

— Tu m'excuseras, je me suis trompé. On s'est tous trompé. Mais c'est une bonne erreur, tu sais. Avoue que nous nous sommes trompés

dans le bon sens... Nous avons réglé l'affaire en un mois.

Gag passa la langue sur ses lèvres, leva la tête, puis la baissa.

— Qui... commença-t-il sans achever sa phrase.

Korneï attendait tranquillement. Gag releva la tête et dit en le regardant dans les yeux :

— Je veux savoir qui a gagné la guerre.

Korneï garda longtemps le silence, son visage était impénétrable. Gag s'assit par terre, ses jambes ne le portaient plus. La tête de Dramba dépassait de la tranchée, Gag y attacha son regard vide.

— Je t'ai pourtant expliqué, dit enfin Korneï. Personne n'a gagné. Ou plutôt, tout le monde a gagné.

— Vous m'avez expliqué... grommela Gag, les dents serrées. J'en ai tellement eu des explications ! Moi, voilà ce que je ne comprends pas : à qui est restée l'embouchure de la Tara ? Ça vous est peut-être égal, à moi non !

Korneï secoua lentement la tête.

— Pour vous non plus, ça n'a pas d'importance, dit-il avec lassitude. Il n'y a plus d'hommes en armes, là-bas, rien que la population civile...

— Ah... C'est donc qu'on a chassé les Mange-rats ?

— Mais non... Korneï eut une grimace douloureuse. Il n'y a plus d'armée du tout, tu comprends ? Personne n'a délogé personne de l'embouchure de la Tara. Les Alaiens et les Impériaux ont jeté les armes, chacun est rentré chez soi.

— C'est impossible, dit posément Gag. Je ne comprends pas pourquoi vous me racontez tout cela, Korneï. Je ne vous crois pas. D'ailleurs, je ne comprends pas ce que vous me voulez. Pourquoi me retenez-vous ici ? Si je ne vous suis pas utile, laissez-moi partir. Si je le suis, parlez franchement...

Korneï soupira lourdement en se frappant la cuisse.

— Bon, écoute, dit-il. Je ne peux rien t'apprendre de nouveau sur ce chapitre. Je vois que tu ne te plais pas ici. Je sais que tu as envie de rentrer chez toi, mais il va te falloir patienter encore un peu. Actuellement, dans ton pays, la situation est très difficile. Destructures, famine, épidémies. Ajoute à cela le désordre politique... Le duc, comme il fallait s'y attendre, a pris la fuite comme le dernier des lâches, abandonnant le pays à son triste sort...

— Ne dites pas du mal de son Altesse, dit Gag d'une voix sourde.

— Il n'y a plus de duc, rétorqua froidement Korneï. Le duc d'Alaï a été détrôné. D'ailleurs, console-toi, l'empereur non plus n'a pas eu de veine. Abattu dans son propre palais...

Gag eut un sourire crispé, puis reprit son visage de pierre.

— Laissez-moi partir, dit-il. Vous n'avez pas le droit de me retenir ici. Je ne suis ni un prisonnier de guerre ni votre esclave.

— Écoute, dit Korneï, ne commençons pas à nous quereller. Tu te représentes mal la situation. Là-bas, les gens comme toi ont formé des bandes, ils veulent absolument remettre le squelette sur ses pieds, et cela, excepté eux, personne ne le souhaite. On leur fait la chasse comme à des chiens enragés, ils sont condamnés. Si je te renvoie chez toi, bien entendu, tu iras les rejoindre, et tu mourras. D'ailleurs, il ne s'agit pas uniquement de toi, mais de tous les gens que tu auras eu le temps de tuer et de faire souffrir. Tu es dangereux. Pour toi et pour les autres. Voilà ce que je pense, si tu veux la vérité.

Ainsi, Korneï pouvait se montrer sous ce jour. Gag avait devant lui un homme de guerre, cet homme avait une poigne de fer et frappait dur. Soit ! Merci de cette franchise. Dorénavant, agissons ainsi : tu dis ce que tu penses, en retour, moi aussi, je parlerai. Assez joué au petit garçon en culotte courte.

— Alors, vous craignez que je sois dangereux là-bas, dit Gag, qui ne pouvait plus, ne voulait plus se contenir. Bon ! à vous de voir. Mais prenez garde que je ne devienne dangereux ici !

Ils se faisaient face de part et d'autre de la tranchée, et Gag triomphait d'être parvenu à allumer cette lueur froide dans les yeux du grand calculateur, yeux d'une bonté si exaspérante à l'ordinaire, quand il s'aperçut, stupéfait, indigné, que la petite lueur avait disparu, que le démon avait retrouvé son sourire et que ses yeux se plissaient malicieusement ! Korneï pouffa, éclata de rire, s'étrangla, toussa, se remit à rire et s'écria, levant les bras :

— Gag ! Toi alors ! Quel drôle de type tu fais... Réfléchis donc ! dit-il en se tapotant le haut du crâne. Réfléchis. Remue tes méninges ! Ça ne t'a donc servi à rien de passer un mois ici ?

Gag se détourna brusquement et partit.

— Réfléchis ! entendit-il une dernière fois.

Il allait sans regarder devant lui, perdant pied dans les terriers, trébuchant, s'égratignant aux ronces. Il ne voyait, n'entendait rien, tout à la vision d'un visage blême, tailladé de rides, aux yeux rougis et affreusement fatigués, ayant dans les oreilles la voix enrouée : « Mes petits morveux ! Mes fidèles, mes invincibles petits morveux ! » Et cet

homme, le seul être cher qui lui restât, devait fuir, se terrer, souffrir mille morts, traqué comme un loup par des hordes de misérables qu'on avait trompés, soudoyés, terrorisés... Populace, déchets humains, racaille sans honneur et sans conscience... Mensonge, mensonge... Cela ne peut être ! Quoi ? les chasseurs, la garde, les parachutistes, les Dragons Bleus... eux aussi auraient trahi ? Eux qui n'avaient personne que lui, ne vivaient que pour lui, mouraient pour lui ! Non, non, mensonges, stupidités ! Le duc est sous la protection de leurs baïonnettes, de leurs fusils, de leurs lance-flammes... Ce sont les meilleurs combattants du monde, ils disperseront, écraseront les soldats enragés... Ah ! comme ils les pourchasseront, les brûleront, les piétineront... Et moi... moi je reste ici. Le Chat Guerrier ! Un pauvre toutou, oui... On t'a recueilli, on a soigné ta patte, on t'a mis un beau ruban, et te voilà qui remues la queue, bois du lait chaud en répétant : « Oui, monsieur ! »

« À vos ordres, monsieur ! »

Gag fit un faux pas et tomba dans l'herbe sèche – il ne se releva pas, resta face contre terre, étouffant de honte. Seul. Seul contre leurs diaboliques machinations. Ses amis inconnus, prisonniers comme lui de ce maudit enfer, ne réagissaient plus à ses appels, – pas une ligne, pas un mot, seraient-ils morts ? Auraient-ils trahi ? Comme pris de fièvre, il tremblait sous le soleil ardent, dans son cerveau naissaient, tournoyaient, s'évanouissaient d'irréalisables projets de combat, de fuite, de libération... Le plus effrayant était que Korneï avait dit la vérité. La machine avait fonctionné, tous ces monstres rampants et volants n'étaient pas revenus les mains vides de leurs mondes mystérieux – mission accomplie, nous avons dévasté le pays, anéanti son élite, désarmé, décapité...

Gag n'entendit pas venir Dramba, mais son dos, en sueur sous la chemise brûlante, sentit la fraîcheur du robot. Gag fut soulagé, il n'était pas tout à fait seul. Il demeura longtemps à plat ventre, pendant que le soleil glissait dans le ciel et que Dramba, silencieusement, se déplaçait pour le protéger de la chaleur. Il s'assit. Ses jambes nues étaient zébrées d'égratignures. Un criquet sauta sur son genou, les gouttes vertes de ses yeux le fixaient aveuglément. Gag le chassa d'une chiquenaude dégoûtée et, surpris, regarda sa main dont les doigts étaient écorchés aux jointures.

— Quand est-ce que je me suis fait ça ? dit-il tout haut.

— Je ne peux pas savoir, monsieur le Caporal, répondit immédiatement Dramba.

Gag examina son autre main, en sang, elle aussi. Il avait donc frappé cette Terre, la mère nourricière de ces satanés menteurs !

Bravo, Gag ! Il ne te manquait plus que les crises de nerfs ! Gag jeta un coup d'œil du côté de la maison. Le petit nuage de verdure était à peine visible à l'horizon.

— Je n'ai pas su tenir ma langue, la voilà la vérité... dit-il lentement. Tu n'es qu'un pauvre type. Je devais avoir l'air fin avec mes menaces. Je comprends que Korneï se soit mis à rire...

Il regarda le robot.

— Soldat Dramba ! Qu'a fait Korneï quand je suis parti ?

— Il m'a dit de vous suivre, monsieur le Caporal.

Gag eut un rire amer.

— Et toi, bien entendu, tu as obéi... Il se leva, alla tout près du robot. Andouille, combien de fois faut-il te le répéter ? dit-il avec fureur. À qui obéis-tu ? Qui est ton supérieur immédiat ?

— Le caporal Gag, Chat Guerrier de son Altesse, scanda Dramba.

— Mais alors, pauvre idiot, comment peux-tu obéir à quelqu'un d'autre ?

Dramba hésita, puis dit :

— Mes excuses, monsieur le Caporal.

— A-a-ah... soupira Gag sans espoir. Bon, prends-moi sur tes épaules, on rentre.

La maison était inhabituellement silencieuse et vide. Les charognards étaient partis. Gag commença par se baigner dans la piscine pour se laver de la poussière et du sang, se peigna soigneusement devant la glace, mit des vêtements propres et pénétra résolument dans la salle à manger. Il était en retard pour le déjeuner, Korneï, qui finissait son jus de fruits, jeta à Gag un regard d'une indifférence voulue et se replongea dans sa lecture. Gag s'approcha de la table, toussa et commença d'une voix étranglée :

— Je me suis mal conduit, Korneï. (Korneï hocha la tête sans lever les yeux.) Je vous prie de m'excuser.

Parler demandait un effort surhumain, sa langue se refusait à bouger. Gag dut s'interrompre une seconde et serrer fortement les mâchoires pour reprendre contenance.

— Bien entendu, je... je ferai tout, comme vous le direz. J'ai eu tort.

Korneï soupira et repoussa ses papiers.

— J'accepte tes excuses... Il tambourina sur la table. Oui. Je les accepte. Malheureusement, je dois dire que je suis plus fautif que toi.

Assieds-toi, mange...

Gag prit place, sans cesser de fixer sur Korneï un regard en alerte.

— Vois-tu, tu es encore jeune, on peut te pardonner bien des choses. Mais moi ! Korneï agita ses mains aux doigts écartés, comme pour prendre le ciel à témoin. Vieil imbécile ! À mon âge, et avec mon expérience, je devrais savoir qu'il y a des gens qui supportent les coups du sort et qu'il en est d'autres qui craquent. Aux premiers, on dit la vérité, aux seconds on raconte de belles histoires. Aussi dois-tu me pardonner, Gag. Essayons d'oublier cet incident. Korneï se replongea dans ses papiers.

Gag avalait sa mixture de viande et de légumes, n'en sentant ni le goût ni l'odeur, comme s'il avait mâché du coton. Ses oreilles le brûlaient. Encore une fois, on le ridiculisait. L'envie de crier et de taper du poing sur la table devenait la plus forte. Cessez donc de me traiter comme un môme ! Ça suffit ! Les coups du sort, j'y résiste, moi ! On n'est pas des lavettes !... Ce Korneï, pour retourner une situation ! Me voilà de nouveau en posture d'imbécile... Il se servit à boire du lait de coco, au frais dans une bouteille clissée. Au fond, c'est vrai que je suis un pauvre type, il me traite en homme, et moi, je me conduis comme une femmelette. Résultat : je fais figure de minable, de petit crétin.

Garde-la, ta vérité, garde-les, tes belles histoires. Ou plutôt, merci d'avoir été franc, j'ai au moins compris que je n'ai plus rien à attendre, et qu'il est temps de passer à l'action.

Korneï se leva, mit son dossier sous le bras et sortit. Il avait l'air accablé. Gag, mastiquant et buvant, regardait dans le jardin. Un gros chat roux quitta l'herbe épaisse pour le sable de l'allée, dans sa gueule une boule de plumes se débattait. Moroses, les yeux sauvages se portèrent à droite, puis à gauche, le chat se coula sous les marches du perron. Vas-y, vas-y, frère-courage, pensait Gag. Moi, je patiente jusqu'au soir, alors, je pourrai agir. Il se leva brusquement, jeta son couvert dans la petite trappe et, sur la pointe des pieds, prit la direction du fameux corridor. Pas d'inscriptions nouvelles. Les amis en enfer se taisaient. Tant pis. Il faudrait agir seul. Dramba... Non. Du soldat Dramba, inutile d'attendre grand secours. Dommage, bien sûr. Un soldat hors pair. Mais on ne pouvait pas lui faire confiance. Mieux valait s'en passer. Qu'il fasse ce qu'on lui demande, ensuite, renvoyé dans ses foyers...

Gag alla dans sa chambre, s'allongea sur le lit, les mains derrière la nuque.

— Soldat Dramba !

Dramba entra et s'arrêta sur le seuil.

— Continue, ordonna Gag.

Dramba, tout naturellement, reprit son bourdonnement au beau milieu d'une phrase :

— ...aucune autre issue. Le docteur, cependant était contre. À l'appui de sa thèse il avançait, premièrement, le fait qu'une créature qui n'appartient pas à la branche des hominidés ne peut faire l'objet d'une prise de contact sans intermédiaire...

— Saute le passage, fit Gag d'une voix somnolente.

— Oui, monsieur le Caporal, répondit Dramba qui, après un silence, commença cette fois au début d'une phrase. Le contact fut établi par : Évariste Kozak, le commandant du vaisseau spatial, Faïna Kaminska, chef du groupe de xénologues, les xénologues...

— Passe ! bougonna Gag avec irritation. Qu'est-ce qu'il y a eu après ?

Un gargouillis se fit entendre à l'intérieur du robot, qui enchaîna sur la suite des événements : un incendie s'était soudainement déclaré dans la zone de contact, toute liaison avait été interrompue, derrière le rideau de flammes des coups de feu avaient éclaté, Kvarr, le navigateur du groupe des semi-hominiens disparut sans qu'on retrouve jamais son corps, Évariste Kozak, le commandant du vaisseau avait reçu dans la région du ventre une très grave blessure, entraînant une déchirure de l'abdomen et de nombreuses lésions du foie, de l'estomac, du pancréas...

Gag s'endormit.

Il se réveilla en sursaut, comme si on l'avait frappé avec une serviette mouillée ; il entendait parler en alaïen. Son cœur battait à tout rompre, sa tête éclatait. Mais ce n'était ni un rêve ni une hallucination.

— ... J'ai remarqué que la plupart de ses travaux ont été écrits à Guighna, disait une voix d'adolescent. Cela pourrait peut-être vous aider ?

— Guighna ?... fit la voix de Korneï. Où est-ce déjà ?

— C'est une station balnéaire... sur la rive ouest du Zaggouta. Vous savez, le lac...

— Oui, oui, je vois. Tu penses que...

— J'ai l'impression qu'il a souvent travaillé là-bas. Quelqu'un devait lui offrir l'hospitalité...

Gag descendit doucement de son lit et se glissa jusqu'à la fenêtre. Sur le perron, Korneï bavardait avec un garçon d'une quinzaine d'années, maigre, blond, avec de grands yeux pâles de poupée – de toute évidence un Alaiën du Sud. Gag agrippa le rebord de la fenêtre.

— Curieux, fit pensivement Korneï. Il allongea une tape sur l'épaule du garçon. Astucieuse, ton idée ! Bravo, Dang ! Et nous qui n'y avons pas pensé...

— Il faut absolument le trouver, Korneï ! Le garçon serra les poings sur sa poitrine étroite. Vous m'avez dit vous-même que vos savants s'y intéressaient, je comprends pourquoi maintenant... Il est à votre niveau ! Il vous est même supérieur par certains côtés... Vous devez le trouver !

Korneï poussa un gros soupir.

— Nous ferons tout ce que nous pourrons, mon cher... Mais si tu savais comme c'est difficile ! Tu ne te rends pas compte de ce qui se passe chez vous en ce moment...

— Si, dit brièvement le garçon.

Ils se turent.

— Vous auriez mieux fait de me laisser là-bas et de le sauver, lui, dit à mi-voix l'adolescent.

— Nous avons eu la chance de tomber sur toi, lui, nous ne l'avons pas trouvé, répondit Korneï sur le même ton. Il prit le garçon aux épaules. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir.

Le garçon hocha la tête.

— Bon.

Korneï soupira de nouveau.

— Enfin, on verra... Tu pars directement pour Obninsk ?

— Oui.

— Tu te plairas mieux là-bas. Tu y trouveras des interlocuteurs qualifiés au lieu d'un incorrigible pragmatiste comme moi.

Le garçon sourit faiblement, ils se serrèrent la main, comme font les Alaiëns, en croix.

— Eh bien, dit Korneï, tu sais te servir d'une zéro-cabine à présent...

Ils éclatèrent de rire en même temps, au souvenir sans doute d'un incident lié aux zéro-cabines.

— Oui. Ça, j'ai appris... Je sais le faire... Mais vous savez, Korneï,

nous avons décidé d'aller en balade à Antonovo. Les copains ont promis de me montrer quelque chose dans la steppe...

— Où sont-ils ? demanda Korneï en regardant autour de lui.

— Ils ne vont pas tarder... Nous étions convenus que j'arriverais avant et qu'ils me rattraperaient... Partez, Korneï, je vous ai assez retardé. Merci beaucoup...

Ils s'étreignirent – Gag en sursauta de surprise –, puis Korneï repoussa doucement le garçon et entra dans la maison. Le garçon descendit les marches et prit l'allée, Gag s'aperçut alors qu'il boitait très fort de la jambe droite, nettement plus courte et plus mince que l'autre. Gag le suivit du regard quelques secondes, puis, sauta par la fenêtre, tomba sur les genoux, plongea dans les buissons. Se glissant silencieusement sur les traces du garçon, il se sentait gagné par l'aversion instinctive, le dégoût que lui inspiraient les infirmes, les diminués, tous les inutiles, en général. Mais ce Dang était Alaïen, et qui plus est un Alaïen du Sud, à en juger par son nom et son accent, un Alaïen de première catégorie. Il fallait à tout prix lui parler. C'était une chance à saisir.

Gag attendit pour le rattraper que le toit de la maison eût disparu derrière les arbres.

— Hé ! l'ami ! appela-t-il à voix basse en alaïen.

Dang se retourna très vite, manquant chanceler sur sa jambe malade. Ses yeux de poupée s'ouvrirent encore plus grand, il recula. Toute couleur s'était retirée de son visage émacié.

— Qui es-tu ? murmura-t-il. Tu es... le... Chat Guerrier ?

— Oui. Je suis un Chat Guerrier. Je m'appelle Gag. À qui ai-je l'honneur ?

— Dang, répondit l'autre après avoir hésité. Excuse-moi, je suis pressé...

Il se détourna et reprit son chemin d'une démarche encore plus sautillante. Gag le rejoignit et le saisit par le coude.

— Attends... Tu ne veux pas parler ? fit-il avec étonnement. Pourquoi ?

— Je suis pressé.

— Allons, tu as bien le temps !... Ça alors ! Deux Alaïens qui se rencontrent dans cet enfer et qui ne se parlent pas !... Qu'est-ce qui t'arrive ? T'es pas un peu fou, non ?

Dang essayait de libérer son bras, sans succès, il était bien trop chétif, ce gringalet du Midi ! Gag ne comprenait pas.

— Écoute, l'ami, commença-t-il de son ton le plus persuasif.

— Ils sont en enfer tes amis ! siffla Dang entre ses dents serrées avec une haine évidente.

D'étonnement, Gag lâcha prise, momentanément privé du don de la parole. En enfer, tes amis... Tes amis sont en enfer... Tes amis – en enfer ! De fureur et d'humiliation, il perdit le souffle.

— Sale petit vendu ! finit-il par dire. Ordure !

— Grosse brute ! lui jeta Dang. Sadique, tueur...

Gag lui décocha un direct sous l'omoplate qui le plia en deux, puis, sans perdre un temps précieux, abattit son poing à toute volée sur la nuque blonde, tandis qu'avec son genou il maintenait la tête du gamin... Debout, les bras le long du corps, il regardait l'autre cracher son sang et se tordre dans l'herbe sèche : le voilà ton allié, c'était ça, le copain en enfer... Il avait un goût d'amertume dans la bouche, l'envie de pleurer aussi. S'accroupissant, il prit et tourna vers lui le visage inondé de sang.

— Fumier... hoqueta Dang dans un sanglot. Sale brute... Même ici...

— Pourquoi cela ? fit une voix sévère.

Levant les yeux, Gag vit deux inconnus, très jeunes eux aussi, lâcha avec précaution la tête de Dang et se leva.

— Pourquoi ?... marmonna-t-il. Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

Il tourna les talons et partit.

Fendant les buissons, piétinant les plates-bandes, il courut droit à la maison, monta dans sa chambre, se jeta sur son lit et y resta jusqu'au soir, ne descendant pas lorsque Korneï l'appela pour le dîner. Des bruits de voix montaient d'en bas, des airs de musique, puis le silence se fit. Des moineaux, piailleurs et remuants, se préparaient à passer la nuit dans le lierre, les cigales chantaient interminablement, dans la pièce l'obscurité s'épaississait. Quand il fit tout à fait noir, Gag se leva, fit signe à Dramba de le suivre et se glissa au fond du jardin, dans un bosquet de lilas, s'assit dans l'herbe tiède et dit à mi-voix :

— Soldat Dramba. Écoute bien ce que je te dis. Première question : sais-tu travailler le métal ?

7.

À table, Korneï ne m'a pas dit un mot, pas accordé un regard, m'ignorant totalement. Moi, naturellement, je me tenais tranquille, attendant les événements et, je dois le dire, cafardeux comme jamais, dégoûté de tout, avec l'envie d'en finir une bonne fois pour toutes. Bref, après avoir avalé un morceau, je monte à ma chambre, je me mets en uniforme – pas d'amélioration, le moral reste à zéro. Je prends le portrait de son Altesse, qui m'échappe des mains et tombe sous le lit, je l'y ai laissé. Puis je vais m'accouder à la fenêtre pour regarder dans le jardin, mais je ne vois rien, je n'ai envie de rien. J'ai envie de rentrer chez moi, chez moi où tout est différent d'ici. Je n'en peux plus d'une existence pareille. Au fond, je n'ai rien eu, je n'ai rien vu dans ma vie. C'est-à-dire que j'en ai vu autant et plus que bien d'autres n'en verront même en rêve, mais ça n'a jamais été très folichon. J'ai voulu me souvenir du jour où le duc m'a donné de son tabac. J'y ai renoncé, mon humeur n'en était pas plus gaie. Je voyais toujours, au lieu de son visage, celui de l'avorton, tout en sang ; au lieu de sa voix, j'en entendais une autre, qui répétait tout le temps : Pourquoi cela ? Pourquoi cela ?

La porte s'est ouverte brusquement sur Korneï, l'air sombre, les yeux méchants ; sans dire un mot, il m'a presque lancé à la figure une liasse de papiers (vous vous rendez compte ! Korneï avoir un geste brusque !) et, toujours sans rien dire, est reparti en claquant la porte. De plus en plus démoralisé, j'envoie d'un coup de pied les feuilles voler à travers la chambre, puis je me remets à la fenêtre, mais j'avais comme un brouillard devant les yeux, je ne voyais rien. Ramassant une feuille, je l'ai lue, puis une deuxième, une troisième... Pour finir, j'ai tout ramassé, j'ai classé les papiers et j'ai repris ma lecture.

C'étaient des rapports, rédigés par des hommes de Korneï, qu'on avait envoyés chez nous, à Alaï, et qui y travaillaient comme concierges, coiffeurs, ou même généraux. Dans ces rapports se trouvaient consignées leurs observations. Du beau travail de professionnels, ça, je dois le dire.

Il y était question, entre autres, du dénommé Dang. Tout comme moi, il habitait la capitale, et même pas très loin de mon immeuble, en face du zoo. Son père avait été tué au cours du premier accrochage sur

la Tara. C'était un savant qui s'intéressait aux poissons qu'on trouve dans l'estuaire de la Tara, bref, une balle perdue l'a envoyé dans l'autre monde. Le gamin est resté seul avec sa mère. Comme moi. Seulement, sa mère à lui avait fait des études, elle était professeur de musique. Quant à Dang, c'était un brillant élève, qui raflait tous les prix, en maths particulièrement. Il était très doué, un peu comme moi dans le technique, mais en mieux. Quand la guerre a éclaté, il a été blessé dès le premier bombardement ou presque – les côtes cassées, la jambe droite définitivement estropiée. Pendant que je prenais part à la prise d'Arikhada et à la répression des émeutes, pendant que je débarquais du côté de la Tara, il ne bougeait pas de chez lui. Je ne dis pas cela pour le lui reprocher, il a peut-être plus souffert que moi, là où il était : deux bombes éventrèrent leur maison, il fut intoxiqué par des gaz. Après cela, les habitants de l'immeuble furent évacués, mais sa mère et lui, pour je ne sais quelle raison, préférèrent rester dans les ruines. La mère partait le matin au travail, non plus dans une école mais à une fabrique de munitions. Il lui arrivait de rester deux jours absente, et dans ces cas-là elle lui laissait de la nourriture, au chaud dans un molleton, à portée de la main – il ne quittait pour ainsi dire pas son lit. Un jour, elle s'en alla et ne rentra pas. On ignore ce qui lui est arrivé. Ce Dang serait mort de faim si un agent de Korneï ne l'avait découvert. Évidemment, c'est effrayant de penser qu'un garçon, supérieurement doué qui plus est, puisse mourir de faim et de froid au milieu d'une ville sans que personne en ait cure. Si cet homme n'était pas venu, Dang aurait crevé comme un chien abandonné. Donc l'autre vint le voir une fois, deux fois, et lui apporter à manger. La troisième fois, le garçon a deviné qui il était. L'autre n'en revenait pas. Dang, en quelque sorte, l'a mis au pied du mur : ou vous m'emmenez, ou je me pends. Vous voyez cette corde, là ? Évidemment, Korneï a donné des ordres... Voilà toute l'histoire.

Il y avait bien d'autres choses encore, qui concernaient surtout les hommes au pouvoir, le duc, le Renard Borgne, monsieur le feld-maréchal Bragga, tout le monde, quoi. Et aussi leur politique, la façon dont ils passent leurs moments de loisir... J'interrompais à tout instant ma lecture, et je me rongais les ongles pour me calmer. Il était question de son Altesse aussi. Le maréchal de la cour était un homme de Korneï, si bien qu'il ne peut y avoir de doute. Il ne s'agissait pas d'un choix de documents qu'on aurait spécialement réunis pour moi. Korneï avait sorti ça en bloc d'un dossier. Bref, passons.

De toutes ces feuilles, j'ai fait un tas bien net que j'ai soupesé dans la main, avant de le laisser choir. Au fond, il ne me restait qu'une solution : me tirer une balle dans la tête. On m'a brisé les reins, là voilà, la vérité. Ils sont parvenus à leurs fins, je perds l'esprit dans ce

monde à l'envers. Je ne sais plus que faire, je n'ai plus de raisons de vivre, et puis, comment regarder Korneï dans les yeux à présent ? Gag, me suis-je dit, prends ton élan et saute par la fenêtre, tête la première, les bras au corps. Ce n'est pas très haut, mais quand même... Juste à ce moment, Dramba est venu me réclamer un croquis, et du coup, j'ai oublié mon projet. Quand il est parti, j'avais les idées déjà plus claires. Je suis resté une heure à ruminer dans ma chambre, ensuite, j'ai décidé d'aller me baigner. Cela fait, je me suis senti bizarrement soulagé, comme si j'avais eu dans le cœur une bulle douloureuse qui aurait gonflé, gonflé, et soudainement éclaté. L'impression d'avoir payé une dette, d'avoir racheté par mon désespoir je ne sais quelle faute. Je n'avais plus qu'une pensée : rentrer chez moi ! À la maison ! Les dettes dont j'ai à m'acquitter sont là-bas, dans mon pays.

Pendant le déjeuner, Korneï, sans me regarder, demande, d'une voix rude, désagréable :

— Tu as lu ?

— Oui.

— Tu as compris ?

— Oui.

L'entretien s'est arrêté là.

Après le repas, je suis allé voir mon brave Dramba que j'ai trouvé en plein travail, noir de graisse, tout occupé à raboter, à limer dans un nuage de copeaux. J'avais plaisir à le regarder. Il abat sa besogne à un rythme incroyable. Désormais, je n'ai plus qu'à attendre.

L'attente n'a pas été longue, deux jours. Quand l'engin a été prêt, je l'ai mis dans un sac, en pièces détachées, après quoi je suis allé aux étangs, où, le cœur battant, j'ai monté et essayé le bidule. Hé ! hé ! pas si mal, ça peut faire du vilain. Bien sûr, il n'est pas tout à fait au point, mais plus efficace tout de même que les pétoires que nos insurgés fabriquaient avec des bouts de tuyaux... De retour dans ma chambre, j'ai rangé le sac dans un coffre métallique. Paré.

Ce même soir, je m'apprêtais à me coucher, quand la porte s'est ouverte sur cette femme dont j'ai déjà parlé. Par bonheur, je ne m'étais pas encore déshabillé, j'avais mon uniforme et j'enlevais mes bottes, assis sur le lit. J'avais déjà ôté la botte droite et c'est en attaquant la gauche que je l'ai vue, sur le seuil de la porte. Aussitôt, je bondis comme un ressort et je me fige au garde-à-vous, comme j'étais, à moitié chaussé. Elle était belle, les gars, à vous couper le souffle. Jamais je n'ai vu de beautés pareilles chez nous, et je n'en verrai sûrement jamais.

— Excusez-moi, me dit-elle avec un sourire. Je ne savais pas que vous logiez ici. Je cherche Korneï.

Moi, incapable de sortir un mot, je la dévorais des yeux mais j'y voyais mal. J'étais comme sonné. Du regard, elle a fait le tour de la pièce, puis s'est arrêtée sur ma personne, longuement, sans sourire cette fois, enfin, voyant qu'il n'y avait rien à tirer de moi, elle a fait un signe de tête et s'en est allée en fermant doucement la porte. Et vous me croirez, les gars, j'ai eu l'impression que la pièce s'était obscurcie.

Je suis resté longtemps debout, dans mon unique botte, avec mes pensées qui s'embrouillaient. Était-ce l'éclairage qui m'avait paru inhabituel au moment de sa venue, était-ce sa venue elle-même, toujours est-il que j'étais troublé et que je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Je me rappelais sa façon de se tenir, de regarder, ce qu'elle avait dit. Je me doutais, bien sûr, qu'elle m'avait raconté une blague, qu'elle ne cherchait pas du tout Korneï (la belle excuse !), et qu'elle était venue tout exprès pour me voir. Cela m'était égal, une autre pensée me plongeait dans une tristesse noire : je comprenais que j'avais pu apercevoir, en cet instant, une parcelle du véritable monde de ces gens, monde dans lequel Korneï ne m'avait pas laissé entrer, et c'était sagesse de sa part. Si j'avais dû vivre dans leur monde, je crois que j'aurais fini par me tuer, je n'aurais pas supporté de les côtoyer journellement, tout en sachant que je ne serais jamais comme eux, que je ne connaîtrais jamais ce qu'ils connaissent, que, comparé à eux, je demeurerais jusqu'à la fin de mes jours « laid, misérable et fétide... » comme il est dit dans les Saintes Écritures. Bref, j'ai mal dormi cette nuit-là, les gars, je n'ai même pas dormi du tout. Dès qu'il a fait jour, je suis descendu dans le jardin et je me suis caché dans un massif, à mon poste d'observation habituel. L'envie m'était venue de la voir encore une fois, je voulais comprendre pourquoi elle m'avait tant impressionné la veille. Car enfin je l'avais déjà épiée, dissimulé dans ces mêmes buissons...

Ils suivaient l'allée et se dirigeaient vers la zéro-cabine, côte à côte, mais sans se toucher, et je la regardais, terriblement déçu. Je ne lui trouvais rien de particulier. Jolie, certes, mais sans plus. Son rayonnement avait disparu, il n'y avait plus de vie en elle, ses yeux bleus étaient vides, de petites rides se concentraient autour de sa bouche.

Ils passèrent devant moi sans se parler, arrivée devant la cabine, elle s'arrête et dit :

— Tu sais, il a des yeux de tueur...

— C'en est un, répond tranquillement Korneï. C'est son métier...

— Mon pauvre chou ! fait-elle en lui caressant la joue. Si seulement j'avais pu rester, mais je ne peux vraiment pas. C'est horrible ici...

Sans attendre la suite de la conversation – c'est de moi qu'ils avaient parlé –, j'ai regagné ma chambre à pas de loup et je me suis regardé dans la glace. Des yeux comme tout le monde. Je me demande ce qu'elle leur trouve. Quant à Korneï, il a dit vrai : c'est mon métier. Il n'y a pas de quoi en avoir honte. Moi, je fais ce qu'on m'a appris... J'ai décidé de ne plus penser à cette histoire. Vous avez vos problèmes, moi, j'ai les miens. Le mien, actuellement, c'est d'attendre et de voir venir.

Je ne sais plus très bien comment j'ai passé les trois derniers jours. Je mangeais, je dormais, je me baignais. Puis je dormais de nouveau. Avec Korneï, on ne se parlait pour ainsi dire pas. Non qu'il m'en veuille pour l'autre fois, mais il est débordé de travail. Il a même maigri. Nous sommes de nouveau envahis de visiteurs. Figurez-vous que nous avons même eu un dirigeable, qui est resté toute une journée au-dessus du jardin, et à la tombée de la nuit, il en est sorti un de ces mondes... L'étonnant est que pendant tout ce temps-là, pas un Fantôme n'a atterri. J'avais remarqué que les Fantômes n'arrivent que tard le soir ou très tôt le matin, si bien que dans la journée je ne me souciais de rien, mais à peine le soleil couché et les premières étoiles au ciel, je me postais à la fenêtre avec mon engin sur les genoux. Peine perdue, pas le moindre Fantôme à l'horizon, et je dois dire que je commençais à m'inquiéter. Si ce n'était pas un hasard ? Si, cette fois encore, Korneï avait tout prévu ?

Durant ces trois jours, il n'y a eu qu'un seul événement notable. Le dernier jour. Je faisais un petit somme avant ma garde de nuit, lorsque Korneï est venu me trouver.

— Tu dors au milieu de la journée, à présent ? me demande-t-il d'un ton mécontent qui ne m'a pas paru très sincère.

— Il fait chaud. Ça me tue cette chaleur.

Mal réveillé, j'avais lâché une bourde : depuis le matin, il n'avait cessé de crachiner.

— Ah ! j'ai trop lâché la bride, me dit-il. Beaucoup trop. Je n'ai plus de temps à te consacrer, et tu en profites... Viens. J'ai besoin de toi.

Ça alors ! On a besoin de moi ! Je me lève d'un bond, je retape le lit, j'attrape mes sandales, Korneï m'arrête :

— Non, laisse-les. Mets ton uniforme. Et arrange-toi comme il faut... donne-toi un coup de peigne. Regarde-moi cette allure, tu

devrais avoir honte...

Je n'en croyais pas mes oreilles. J'ai la berlue, me disais-je, il faut que je me pince ! Korneï veut me voir en uniforme ! La curiosité me dévorait. Je m'habille, je mets mon ceinturon au dernier cran, je me coiffe. Et pour finir, je joins les talons. À vos ordres, mon Général ! Korneï m'a détaillé des pieds à la tête avec un petit sourire, et nous voilà partis à l'autre bout de la maison, où est son bureau. Il entre le premier, s'écarte et dit en alaien d'une voix claironnante :

— Permettez-moi, monsieur le Cuirassier-maître, de vous présenter : Gag, Chat Guerrier de son Altesse, élève de troisième année à l'École spéciale.

Ma vue se brouillait, mes jambes flageolaient, je pensais rêver : j'avais devant moi, carré dans un fauteuil, un officier de cavalerie, un Dragon Bleu, un « Feu roulant » grandeur nature, en tenue de campagne, tous insignes dehors. Il croisait les jambes, et ses chaussures étincelantes me montraient leurs crampons, son blouson tacheté portait à l'épaule une fourragère bleue, signe distinctif des loups, dont l'homme, du reste, avait la gueule avec son crâne rasé, couvert de cicatrices de brûlures, avec sa face cuivrée dont la peau greffée luisait, ses yeux sans cils, étroits comme des fentes de visée... Mes mains se sont collées d'elles-mêmes aux hanches, les gars, et mes talons ont claqué comme jamais.

— Repos ! me dit l'officier d'une voix chuintante. Prenant un cigare posé au bord d'un cendrier, il aspire une bouffée sans cesser de me guetter derrière ses paupières rapprochées.

Je prends la position voulue.

— Quelques questions, aspirant, annonce-t-il en reposant le cigare sur le bord du cendrier.

— À vos ordres, monsieur le Cuirassier-maître !

Ce n'était pas moi qui parlais, mais ma bouche, débitant mécaniquement les réponses. Intérieurement, je me disais : en voilà une histoire ! Qu'est-ce que cela signifie ? Lui, mâchonnant et avalant ses mots – je connais bien cette façon qu'ils ont de parler – me dit :

— Il paraît que son Altesse t'a gratifié... mmmm... de tabac à priser... m-m-m... de sa propre main.

— Oui, monsieur le Cuirassier-maître !

— C'était pour quels... m-m-m... faits d'armes ?

— Cette distinction m'a été accordée en tant que représentant de l'École, après la prise d'Arikhada, monsieur le Cuirassier-maître !

Son visage inerte n'était qu'indifférence. Arikhada ? le cadet de ses soucis... Il reprend le cigare, l'examine par le côté allumé et le remet dans le cendrier :

— Ainsi, tu as obtenu cette distinction... Dans ce cas-là... m-m-m... tu as dû être désigné pour monter la garde au Quartier général de son Altesse ?

— Pendant une semaine, monsieur le Cuirassier-maître, articulent mes lèvres, tandis que ma cervelle se demande où veut en venir l'autre avec toutes ces questions.

Il s'est brusquement penché en avant :

— Au Quartier général, tu as vu le maréchal Nagon-Guig ?

— Oui, monsieur le Cuirassier-maître.

Pour qui se prend-il ? J'ai eu l'occasion de parler au général Fragga en personne, et lui qui est à cent coudées au-dessus de ce monsieur, au bout de deux phrases, m'avait dispensé de l'appeler par son grade. Celui-ci se délecte de ses « monsieur le Cuirassier-maître » à croire que sa promotion date d'hier...

— Si tu voyais le maréchal, le reconnaîtrais-tu ?

Drôle de question... Le maréchal..., il était petit, trapu, avec des yeux larmoyants, à cause d'un rhume. S'il lui avait manqué un œil ou une oreille... mais là, un maréchal sans rien de spécial. Ils sont nombreux au Quartier général, Fragga, lui, était avec les combattants...

— Je ne peux pas l'affirmer, ai-je dit.

Il s'est renversé dans son fauteuil, après avoir pris le cigare, qui ne semblait pas lui plaire. Au lieu de tirer sur son havane il se contentait de le tenir ou de le renifler. Ne le fume donc pas ton barreau de chaise, moi, c'est du foin que je fume...

Il a replié ses grandes jambes, s'est levé, est allé se poster devant la fenêtre, me tournant le dos avec son cigare, dont je ne voyais plus qu'un filet de fumée bleue. Plongé dans ses méditations, le Cerveau !

— Bien, bien, marmonne-t-il d'une voix de plus en plus bredouillante. N'aurais-tu pas... m-m-m... un frère aîné, chez nous, aux Cuirassiers Bleus ?

Il me dit cela sans même tourner la tête, tout juste s'il penche l'oreille de mon côté... J'avais trois frères..., enfin, j'aurais pu en avoir, ils sont tous morts en bas âge... À cette question, j'ai senti une vague de haine me submerger.

— Un frère ? Quel frère ? Nom d'une cocagne ! Comment est-ce

que j'en aurais des frères ? On est à moitié morts nous-mêmes...

Il a fait volte-face, comme piqué par un dard, et a braqué ses yeux sur moi. Un vrai tank ! Je me faisais l'impression d'être la cible... Instinctivement, j'ai rentré la tête dans les épaules, et puis j'ai réagi. Qu'il aille se faire voir avec ses grands airs, ce cuirassier de mes fesses... Je parie qu'il a foutu le camp le premier, pour filer ici et échapper à ses soldats... Mettant les mains derrière le dos, me déhanchant avec insolence, je le regarde droit dans les yeux. Après un long silence, il me dit à mi-voix, les dents serrées :

— Qu'est-ce que c'est que cette tenue ?

J'avais envie de lui cracher mon mépris, mais je me suis borné à répondre :

— Qu'est-ce qu'elle a ma tenue ? Je tiens debout !

À ce moment, il s'est dirigé vers moi, lentement, la mine menaçante, et je ne sais comment cela aurait fini, si Korneï, qui pendant tout ce temps n'avait pas bougé de son coin, n'était intervenu.

— Cher Cuirassier-maître, modérez-vous... n'allez pas trop loin...

Cela a suffi. Un mouvement convulsif a crispé la vilaine gueule de monsieur le Cuirassier-maître, qui est retourné à son fauteuil sans m'avoir touché. Point final. Capot le Dragon Bleu ! Il est tombé sur un bec ! Sur mon visage contracté, j'affichais mon sourire le plus goguenard, mais en moi-même je me demandais ce qui se serait passé, Korneï absent. Le type me frappait, je le tuais. À mains nues.

Il s'est laissé tomber dans le fauteuil, s'est décidé à éteindre son cigare, puis a dit à Korneï.

— Il fait tout de même bien chaud chez vous... Je ne refuserais pas... m-m-m-m... un petit rafraîchissement...

— Un jus de fruits ? propose Korneï.

— Un jus de fruits ? M-m-m... non. Quelque chose de plus fort, si cela est possible.

— Un petit alcool ?

— Oui, s'il vous plaît.

Il ne me regarde plus, m'ignore. Prenant le verre des mains de Korneï, il y plonge son nez pelé et siffle le contenu. Je n'en revenais pas. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Mais non, voyons, ce sont des choses qui arrivent... surtout après cette défaite... la débâcle... Bien sûr que c'est un Dragon Bleu !... Soudain, il m'a semblé qu'un voile me tombait des yeux... La fourragère... L'alcool... C'était de la frime tout ça !

— Tu ne veux pas boire, Gag ? me demande Korneï.

— Non. Je ne boirai pas et je conseille à monsieur le Cuirassier-maître d'en faire autant.

Soulevé d'une joie maligne, j'ai failli éclater de rire au nez des deux autres qui ouvraient de grands yeux. M'approchant du monsieur à la peau bronzée, je lui prends son verre et laisse tomber gentiment, paternellement :

— Les Dragons Bleus ne boivent pas de vin, aucun alcool en général. Ils ont fait le serment, monsieur le Cuirassier-maître, de ne pas boire une goutte d'alcool, tant que ne serait-ce qu'un Rat empestera l'univers. Ça, c'est un premier point... Deuxième point : la fourragère... Attrapant ce symbole de la valeur militaire, je le détache d'un des boutons du treillis, et l'allonge délicatement sur la manche. Le règlement prescrit de fixer la tresse au troisième bouton à partir du haut, mais pas un Dragon digne de ce nom ne le fait. Plutôt être mis au bloc que d'attacher la cordelière. Ça, c'est le deuxième point.

Quel plaisir j'éprouvais ! Comme je me sentais à mon aise ! Je les ai regardés encore une fois – ils m'écoutaient comme si j'avais été le prophète Gagoura, clamant la vérité du fond de l'abîme –, puis j'ai tourné les talons et ajouté en guise d'adieu, avant de franchir la porte :

— Quand vous parlez à des subordonnés, monsieur le Cuirassier-maître, ne vous faites pas donner tous vos titres. L'erreur n'est pas grande, bien sûr, mais vous ne gagnerez pas leur estime. Ce n'est pas un vrai soldat, dira-t-on, c'est un planqué de l'arrière, déguisé en baroudeur. Et votre peau tannée n'y changera rien. Il y a trente-six façons de se tanner le cuir !...

De retour dans ma chambre, assis devant la fenêtre, les mains croisées sur les genoux, j'éprouvais un sentiment de bien-être et de sérénité, il me semblait avoir accompli une grande action. Je revoyais en esprit tous les détails de la scène : Korneï, simplement surpris au début, puis attentif, tendu, suspendu à mes lèvres, et le faux cuirassier, bouche bée d'étonnement... Mon plaisir, cependant, a été de courte durée, car je me suis très vite rendu compte que le résultat final n'était pas si fameux, puisque je les avais aidés, en fait, à figoler leur travail d'espions. Une consultation gratuite, comme le dernier des vendus. Et moi qui m'étais réjoui, pauvre idiot, d'avoir flairé le subterfuge ! On aurait aussi bien démasqué leur agent à Alaï, douze balles dans la peau et l'affaire était classée... Quelle affaire ? C'est là, le problème. Korneï a vécu chez nous lui aussi, et pas mal de temps. Il en est revenu sain et sauf, mais le contraire pouvait se produire. Serait-ce un bien, la mort d'un homme comme Korneï ?... Sans compter que moi, je serais en train de pourrir dans la jungle... Les choses ne sont pas si

simples... Ma sortie de tout à l'heure, par exemple, c'est la faute de ce Dragon, qui m'a dégoûté. Il y a un ou deux mois, pourtant, je me serais agenouillé devant lui, j'aurais été fier de lui cirer les bottes et je m'en serais même vanté... Tu sais à qui j'ai ciré les bottes ? À un cuirassier-maître !... Oui, Gag, tout cela mérite réflexion...

La nuit venait, et je ruminais encore, tout à mes pensées. Puis Korneï est venu, il m'a mis la main sur l'épaule, tout à fait comme à l'autre... comme à Dang...

— Merci, mon vieux. Je me doutais bien que tu remarquerais quelque chose. Tu comprends, nous avons dû faire vite... C'est une vie qui est en jeu. Nous voulons sauver un de vos hommes de science. Nous pensons qu'il se cache sur la rive ouest du lac Zaggouta, où s'est retranchée une unité blindée, tout accès est barré, ils ne laissent passer que les leurs. Tu peux te dire que tu as sauvé deux personnes aujourd'hui. Deux hommes de valeur. Un homme à nous et quelqu'un de chez toi.

Bref, il m'a dit tout un tas de choses agréables, je buvais du petit-lait, mais je ne savais pas où me fourrer, parce que, lorsque je leur avais donné ma consultation, je n'avais pas du tout dans l'idée de sauver qui que ce soit. C'était un malin plaisir qui me poussait à parler. Enfin, passons...

— Quand est-ce qu'il part ? J'avais posé ma question sans arrière-pensée, avec le simple désir de mettre un frein à son éloquence.

— Demain, à cinq heures du matin.

C'est à ce moment que le déclic s'est produit dans mon esprit.

— Il part d'ici ?

— Oui. De la pelouse.

— Ah ! ai-je fait. Il serait peut-être bon que j'assiste à son départ, pour un dernier coup d'œil... Je remarquerai peut-être un détail...

Korneï s'est mis à rire en me tapant sur l'épaule.

— À ta guise... Mais tu ferais mieux de dormir. Depuis quelque temps, tu confonds le jour et la nuit. Allons manger tous les deux, et après tu devrais aller te coucher.

Nous sommes allés dîner. À table, Korneï s'est montré gai comme il ne l'avait pas été depuis longtemps. Il m'a fait rire avec des histoires qui lui étaient arrivées chez nous, à Alaï, quand il était coursier dans une banque et que des gangsters avaient voulu le recruter. Il s'est ensuite étonné de ne plus voir Dramba. Je lui ai expliqué franchement que le robot me construisait une zone fortifiée, du côté des étangs.

— C'est bien, ça, a-t-il dit sérieusement. Au moins, nous aurons toujours un endroit où nous réfugier... Tu verras, dès que je serai un peu plus libre, on fera un grand jeu, de toute façon, il faut bien entraîner les gars.

Nous en sommes venus à parler exercices, grandes manœuvres, et moi, le voyant si cordial, je me disais que je devrais peut-être lui demander, encore une fois, de me laisser partir, mais gentiment ce coup-ci. Évidemment, il y avait peu de chances qu'il accepte. Il ne me relâchera que lorsqu'il sera sûr que je suis devenu inoffensif. Comment le convaincre, alors que je n'en sais rien moi-même ? Pour le savoir, il faudrait que je sois là-bas...

Le repas fini, Korneï m'a souhaité le bonsoir et je suis monté dans ma chambre. Je n'avais pas du tout l'intention de me coucher, aussi me suis-je simplement allongé sur le lit, ne somnolant que d'un œil. À trois heures du matin, je me suis levé, préparé, comme jamais encore je ne l'avais fait avant un raid. C'est que mon sort allait se jouer, les gars. À quatre heures, j'étais en embuscade dans le jardin. Le temps, comme toujours en pareil cas, paraissait interminable. Mais j'étais absolument calme, n'éprouvant aucune peur, rien. Je savais que je devais gagner et qu'il ne pouvait en être autrement. Le temps... lentement ou vite, il finit toujours par passer.

À cinq heures pile, à peine la rosée était-elle tombée, j'entends juste au-dessus de moi le miaulement enroué d'un Fantôme, un souffle d'air chaud fouette les buissons, une lumière brille dans la pelouse, l'engin était là. Jamais je ne l'avais vu de si près : énorme, tiède, vivant, ses flancs, comme couverts d'un pelage, respiraient et se soulevaient au rythme d'une pulsation. A-t-on jamais vu des engins pareils !

Je me suis ensuite rapproché de l'allée pour mieux les voir arriver. Mon Dragon Bleu ouvrait la marche, la fourragère flottante, une badine à la main. Bonne idée, ça ! J'avais oublié que la fourragère s'accompagne obligatoirement de la badine. Impeccable, mon Dragon. Korneï venait derrière, silencieux. On voyait que les deux hommes s'étaient tout dit et qu'il ne leur restait qu'à se serrer la main ou, comme c'est la coutume chez eux avant un voyage, s'étreindre et se donner la bénédiction. J'ai attendu qu'ils soient tout près du Fantôme et quand la trappe s'est ouverte avec un bruit de clapet, je suis sorti de ma cachette, mon arme braquée sur eux.

— Pas un geste !

Ils se sont brusquement retournés. Je me tenais les genoux légèrement fléchis, le canon de mon arme dirigé vers le haut, pour le cas où l'un d'eux aurait franchi d'un bond les dix mètres qui nous

séparaient, je le cueillais au vol.

— Je veux rentrer chez moi, Korneï. Vous allez m’emmener. Tout de suite et sans rouspétance.

Dans la lumière incertaine du petit jour, leurs visages étaient très calmes, rien ne s’y lisait que l’attente de ce que j’allais dire. Je sentais pourtant que Korneï était resté Korneï, que le Dragon Bleu était resté le Dragon Bleu, et qu’ils étaient tous deux dangereux, très dangereux.

— Ou bien nous partons ensemble, ou bien personne ne part, ai-je dit. Je vous flingue tous les deux et tant pis si j’y reste.

Je me suis tu, je n’avais rien d’autre à dire. Eux aussi se taisaient, puis le Dragon Bleu s’est à peine tourné vers Korneï :

— Ce gamin... heu... a perdu la tête. Si je l’emmenais, après tout. J’ai besoin... heu... d’une ordonnance.

— On ne peut pas en faire une ordonnance, a dit Korneï et son visage a soudain pris cette expression d’angoisse mortelle, qui m’avait tant frappé, le premier jour, à l’hôpital.

Une sorte de désarroi m’a pris.

— Il faut que je rentre chez moi ! lui ai-je dit comme si je demandais pardon.

Mais Korneï était redevenu lui-même.

— Oh ! Gag, dit-il. Mon gros matou..., terreur des souris !

8.

Se frayant un chemin à travers les buissons, Gag atteignit la route et jeta un regard en arrière. On ne voyait plus rien dans l'enchevêtrement de branches pourries. Il pleuvait à verse. Du fossé, où pourrissaient dans une boue liquide de lugubres haillons noirs, montait une odeur pestilentielle. Quelques mètres plus loin, de l'autre côté de la route, un char incendié avait basculé dans une fondrière et le canon de son lance-flammes, bizarrement incliné, semblait viser les nuages, très bas sur l'horizon.

Gag franchit d'un bond le fossé et prit la direction de la ville en suivant le bord de la route. En sens inverse, remontant le fleuve de boue qu'était devenue la chaussée, de vieux chariots tirés par des bœufs faméliques avançaient péniblement, enlisant à tout instant leurs énormes roues de bois ; des femmes, entortillées jusqu'aux yeux dans des châles, trébuchant à chaque pas, pleurant et vociférant, frappaient à coups redoublés les flancs décharnés des bêtes ; sur les chariots, au milieu de ballots détrempés, de chaises et de tables renversées, des gosses scrofuleux, entassés par dizaines, se serraient les uns contre les autres, comme de petits singes sous la pluie. Le lamentable convoi ne comptait pas un seul homme...

La terre gluante collait et pesait à ses bottes, la pluie transperçait son blouson, coulait dans son dos, ruisselait sur son visage, mais Gag avançait toujours, croisant un flot de réfugiés, courbés sous des baluchons mouillés et des valises écorchées, poussant des brouettes chargées d'un pauvre bagage, muets, épuisés par des jours et des jours de marche sans repos. Un vieillard assis dans la boue, une béquille brisée sur les genoux, répétait sans espoir, d'une voix monocorde : « Emmenez-moi, pour l'amour de Dieu... Emmenez-moi, pour l'amour de Dieu... » Un homme au visage noirci, les mains liées dans le dos, se balançait à un poteau télégraphique...

Gag était chez lui.

Il arriva à hauteur d'une ambulance militaire, embourbée dans une ornière. Le chauffeur, vêtu d'une blouse maculée, coiffé d'un bonnet avachi, tenait entrouverte la porte de la cabine et hurlait des mots que couvrait le rugissement du moteur ; à l'arrière, un petit médecin

militaire au visage encadré de favoris et une toute jeune femme en uniforme, une infirmière sans doute, essayaient vainement de pousser le véhicule, aspergés par la boue qui giclait des roues tournant à vide. Les dépassant, Gag se fit la remarque que ce véhicule était le seul à se diriger vers la ville, et que lui aussi était immobilisé...

— Jeune homme ! entendit-il. Stop ! C'est un ordre !

Gag se retourna. Glissant à chaque pas, agitant gauchement les bras, le médecin accourait vers lui, suivi du chauffeur, poussif, massif, furieux, écarlate, ses énormes poings collés au corps.

— Veuillez immédiatement venir à notre aide, cria le médecin d'une voix suraiguë. Une boue noirâtre le crottait des pieds à la tête. Que pouvait-il voir derrière les verres salis de son lorgnon ? Immédiatement. Vous n'avez pas le droit de refuser !

Gag le regardait sans rien dire.

— Comprenez donc, il y a la peste là-bas ! clamait le médecin, montrant d'une petite main malpropre la direction de la ville. J'apporte du sérum ! Pourquoi personne ne veut-il m'aider ?

Il était déjà vieux, faible, sale... Gag eut soudain la vision de chambres inondées de soleil, d'hommes très grands et très beaux, impeccables dans leurs combinaisons et leurs chemises de couleur vive, de Fantômes dont les feux brillaient dans la pelouse... Ce fut comme une hallucination.

— Pas besoin de prendre des gants avec ce salaud ! grogna le chauffeur en écartant le médecin. Haletant, indigné, il tira à lui l'arme que Gag tenait sous le bras et la lança le plus loin possible avec un gémissement d'effort. Monsieur s'est mis en grande tenue... Nom d'une cocagne !

Il gifla Gag à toute volée.

— Arrêtez ! Arrêtez immédiatement ! s'interposa le docteur.

Gag chancela, mais garda l'équilibre. Sans un regard pour le chauffeur, il effaçait lentement la trace du coup et contemplait le docteur qui le tirait par la manche.

— Je vous en prie, je vous en prie, bredouillait celui-ci. J'ai vingt mille ampoules. Je vous demande de comprendre... Vingt mille ! Il n'est pas encore trop tard...

Mais non, c'était un Alaïen, un Alaïen du Sud tout à fait ordinaire... Son imagination lui avait joué des tours. Ils allèrent à l'ambulance. Le chauffeur, toujours grommelant et soufflant, grimpa dans la cabine, se mit au volant et cria : « Allez-y ! Poussez ! » Gag, placé entre le médecin et la jeune fille, s'arc-bouta contre le véhicule,

qui empestait le métal mouillé, et poussa de toutes ses forces. Le moteur gémissait, la boue giclait, et lui peinait, appuyait, poussait et se disait : « Chez moi. Je suis chez moi...»